

NEOPHILOLOGICA

13



Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Katowice 1998



tom 13

*Studia
językoznawcze*

pod redakcją
Wiesława Banysia

**PRACE NAUKOWE
UNIwersytetu Śląskiego
W KATOWICACH
NR 1724**

NEOPHILOLOGICA

volume 13

*Études
de linguistique*

sous la rédaction de
Wiesław Banyś



Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Katowice 1998



REDAKTOR SERII: JĘZYKOZNAWSTWO NEOFILOLOGICZNE
EMIL TOKARZ

RECENZENT
JÓZEF SYPNICKI



Projekt okładki i strony tytułowej
TOMASZ JURA

Redaktor
BARBARA MAŁSKA

Redaktor techniczny
ALICJA ZAJĄCZKOWSKA

Copyright © 1998 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

Wydawca
WYDAWNICTWO UNIwersYTETU ŚLĄSKIEGO
UL. BANKOWA 12B, 40-007 KATOWICE

Wydanie 1. Nakład 220 + 50 egz. + 25 nadb. Ark. druk. 9,5
Ark. wyd. 13,5 Przekazano do składu w lipcu 1998 r.
Podpisano do druku w grudniu 1998 r.
Papier offset. III kl. 80 g. 70 × 100.
Zam. 305/98/pg

Cena zł 10 zł

ISSN 0208-6336
ISSN 0208-5550

Skład i łamanie: Drukarnia Uniwersytetu Śląskiego
ul. 3 Maja 12, 40-096 Katowice

Druk i oprawa: PMG Sp. z o.o.
ul. Mikołowska 100a, w Katowice
Oddział Poligrafii, tel. (032) 757-43-99

TABLE DES MATIERES

Wiesław BANYŚ: Deux en un, un en deux, si vous voulez: à propos de <i>si vous voulez</i> en français	7
Joanna BECZEK: <i>Il destino si chiama Clotilde</i> di G. Guareschi – considerazioni sulle interiezioni e sul ruolo del contesto nella loro interpretazione	19
Jean-Pierre DESCLES: Langage et perception	38
Katarzyna KWAPISZ: Le subjonctif dans les expressions parémiques	67
Salah MEJRI: La globalisation sémantique	83
Mirośław TRYBISZ: Quelques remarques sur les propriétés des verbes-supports en français	94
Joanna WILK-RACIEŃSKA: ¿La metáfora sin enigma?	105
Halina WIDŁA, Aleksander KOWALCZYK: Modifications au niveau suprasegmental dues à l'interférence	118
Maria ZAŁĘSKA: La modalità e la nozione del tempo appropriato	134
Joanna WILK-RACIEŃSKA: La doble vida del adjetivo (Una observación sobre el abuso del adjetivo denominial)	146

SPIS RZECZY

Wiesław BANYŚ: Dwa w jednym, jeden w dwóch, jeśli chcecie: o konstrukcji <i>si vous voulez</i> w języku francuskim	7
Joanna BECZEK: <i>Przeznaczenie ma na imię Klotylda</i> G. Guareschiego – uwagi na temat interiekcji oraz roli kontekstu w ich interpretacji	19
Jean-Pierre DESCLES: Język i percepcja	38
Katarzyna KWAPISZ: Tryb <i>subjonctif</i> w wyrażeniach paremicznych	67
Salah MEJRI: Globalizacja semantyczna	83
Mirośław TRYBISZ: Kilka uwag na temat właściwości tzw. <i>verbes-supports</i> w języku francuskim	94
Joanna WILK-RACIEŃSKA: „Metafora bez zagadki?”	105
Halina WIDŁA, Aleksander KOWALCZYK: Zmiany akcentu i intonacji spowodowane interferencją	118
Maria ZAŁĘSKA: Modalność a pojęcie czasu właściwego	134
Joanna WILK-RACIEŃSKA: Podwójne życie przymiotnika (Spostrzeżenia na temat nadużycia przymiotnika relacyjnego)	146

CONTENTS

Wiesław BANYŚ: Two in one, one in two, if you like: on the <i>si vous voulez</i> construction in french	7
Joanna BECZEK: G. Guareschi's <i>Il destino si chiama Clotilde</i> – some remarks on interjection and the role of context in their interpretation	19
Jean-Pierre DESCLES: Language et perception	38
Katarzyna KWAPISZ: The subjunctive mood in paroemic expressions	67
Salah MEJRI: Semantic globalization	83
Miroslaw TRYBISZ: Some remarks on the properties of the so-called <i>verbes-supports</i> in french	94
Joanna WILK-RACIEŃSKA: "The metaphor without a riddle?"	105
Halina WIDŁA, Aleksander KOWALCZYK: Changes in stress and intonation due to interference	118
Maria ZAŁĘSKA: Modality and the notion of the time proper	134
Joanna WILK-RACIEŃSKA: The double life of the adjective (Remarks on the wrong usage of relational adjective)	146

Deux en un, un en deux, si vous voulez: à propos de *si vous voulez* en français

0. Le but des remarques qui suivent est d'étudier l'emploi d'une construction particulière du français, à savoir *si vous voulez*. Nous allons l'étudier du point de vue de son appartenance à la grande classe des constructions introduites par *si* en essayant de préciser la place qu'elle y occupe.

Pour pouvoir réaliser notre objectif, nous allons procéder de la manière suivante:

- nous présenterons quelques emplois typiques de la construction en question en en distinguant deux emplois majeurs (sec. 1),
- ensuite, nous déterminerons leurs conditions d'emploi et distinguerons un certain nombre de caractéristiques sémantico-syntaxiques qui les différencient (sec. 2),
- vues comme fondamentalement distinctes du point de vue de leur fonctionnement, les constructions du type étudié posent néanmoins la question de savoir s'il y a une raison linguistique pour qu'elles partagent la même forme; la réponse à cette question (qu'il y en a une) est fournie par une analyse sémantico-cognitive du sens du *si* et l'analyse du figement effectué (sec. 3).

1. On remarque facilement en étudiant les données du français que la construction *si vous voulez* est employée d'au moins trois façons différentes. Notre objectif dans cette première section consistera à délimiter ces différents emplois puisés la plupart du temps dans la base de données textuelles *Robert Electronique*. Voilà leur échantillon plus ou moins représentatif:

A.

- (1) *Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.*

- (2) *Si vous voulez une baignoire, le belluaire ouvre une cage, donne un coup de pied au derrière à l'ours qui l'occupe, le fait passer dans une bauge voisine, et vous met à sa place; rien de plus simple.*

Th. Gautier, *Caprices et Zigzags*, p. 294 (1852).

- (3) *Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.*

Molière, *Tartuffe*, III, 3

- (4) *Veux-tu que je dise? Il a fini par avouer, ton galant! Je lui ai poussé une botte, à ma façon: „Niez si vous voulez, ai-je dit, la petite a tout raconté.”*

Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, in OE. roman., Pl., p. 73–74

- (5) *Doutez, si vous voulez de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, – mais non de l'amour même.*

A. De Musset, *Premières poésies*, „Dédicace à M. Alfred T...”

B.

- (1) *[...] une vraie maîtresse, là? appelle ça comme tu voudras, une habitude, si tu veux.*

Ed. et J. De Goncourt, *Soeur Philomène*, p. 168

- (2) *S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela.*

Molière, *Le Malade imaginaire*, III, 14

- (3) *[...] il eut une pensée de prudence, ou de défiance si vous voulez.*

Balzac, *Mme de La Chanterie*, Pl., t. VII, p. 251

- (4) *Elle est vraiment laide; elle est fourmi, araignée, si vous voulez, squelette même [...].*

Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, XXXIX

- (5) *Nous avons tous une faculté particulière – un don, si vous voulez – par lequel nous resterons toujours absolument distincts des autres êtres.*

Martin Du Gard, *Jean Barois*, II, *Le semeur*, III

Nous n'allons pas nous occuper ici d'une formule apparentée, mais pas identique, du type *Si tu veux bien/Si vous voulez bien*, cf. p.ex.

Quand une chose est décidée, je n'aime pas qu'elle traîne. Nous allons mener l'affaire rondement, si vous voulez bien.

J. Romains, *Volpone*, II, I, 3

Maître Lagatut, dis-je par derrière, nous jouerons cela à trois, si vous voulez bien: un rams, ce sera plus gai.

Loti, *Mon frère Yves*, XXXIV

[...] si je veux bien me rendre à vos ordres, en égard à votre état d'exaltation, vous ne sauriez moins faire, convenez-en, que de céder à ma prière.

Courteline, *Boubouroche*, II, 3

Si c'est notre pique avec son père qui trouble tant ta femme, moi, je veux bien serrer la main de M. Pascal et passer l'éponge sur toute cette histoire.

A. Maurois, *Bernard Quesnay*, XXXII, p. 218

Si l'on voulait bien se donner la peine de viser haut sans considération de rang ni de fortune, on en ferait rentrer des impôts! – Ça! Rien n'est plus évident, c'est sûr, à qui le dites-vous!

P. Daninos, *Un certain monsieur Blot*, 1960, p. 231

2. Essayons de relever les caractéristiques syntaxico-sémantiques des deux constructions qu'on appellera, par commodité, **tour „standard”** (exemples A) et **tour figé** (exemples B).

2.1. On remarquera que la première se rencontre typiquement dans les contextes du type:

(I) SI + VOULOIR + INFINITIF (+ PROPOSITION)

- (A1) *Ne soyez à la cour; si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.*

La Fontaine, *Fables*, VII, 7

- (6) *Si vous voulez conserver une vieille chose, humaine ou divine, code ou dogme, patriciat ou sacerdoce, n'en refaites rien à neuf, pas même l'enveloppe.*

Hugo, *l'Homme qui rit*, II, VIII, 3

(II) SI + VOULOIR + Ø (+ PROPOSITION)
(en antéposition et en postposition)

- (7) *[...] et la nuit je verrais les distantes lumières de la ville, si je voulais, et les autres lumières, celles des phares et des bateaux-phares, que mon père m'avait nommées, quand j'étais petit, et dont je retrouverais les noms, dans ma mémoire, si je voulais, je le savais.*

S. Beckett, *Premier amour*, p. 53

- (8) *[...] je pourrais te rouer de coups si je voulais! Mais je n'aime pas à faire du mal, et, d'ailleurs, aucune correction n'amenderait ta conscience [...]*

G. Sand, *La Mare au diable*, XIV p. 124

(Remarquons ici que la virgule n'apparaît pas devant l'impératif: dans le cas de l'autre tour, il semble qu'elle est beaucoup moins facultative que dans le cas du tour „standard”).

(III) SI + VOULOIR + SUBORDONNÉE EN „QUE” (+ PROPOSITION)

- (9) *Il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.*

Molière, *Les Précieuses ridicules*, 6

- (10) *Si vous voulez que j'aime encore,
Au crépuscule de mes jours
Rendez-moi l'âge des amours;
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.*

Voltaire, *Stances*, XV

(IV) *Si* + VOULOIR + SUBSTANTIF (+ PROPOSITION)

(a) (élision d'un verbe sous-jacent)

(A2) *Si vous voulez une baignoire, le belluaire ouvre une cage, donne un coup de pied au derrière à l'ours qui l'occupe, le fait passer dans une bauge voisine, et vous met à sa place; rien de plus simple.*Th. Gautier, *Caprices et Zigzags*, p. 294 (1852)(11) *Eh bien, alors, vas-y, toi, dit Phiphi à Georges*– *Oh! il a la frousse! il a la frousse! [...]*– *Mes agneaux, si vous ne voulez pas, autant le dire tout de suite. Je ne suis pas embarrassé pour trouver d'autres types qui auront plus de culot que vous.*Gide, *Les Faux-monnayeurs*, III, V, in *Romans*, Pl., p. 1145

(b) (le substantif annonce et qualifie ce qui va suivre)

(b') (postposition par rapport à la proposition)(12) *Je souhaite, si vous voulez toute ma pensée, que le rationalisme ne se considère plus comme l'adversaire-né de la connaissance intuitive ou religieuse ou même mystique ou poétique.*G. Duhamel, *Chronique des Pasquier*, VI, p. 297(13) *Je vais vous rendre le billet, si vous voulez. – Eh! Garde-le! Que veux-tu que j'en fasse!*A. R. Lesage, *Turcaret*, IV, 1

(Remarquons que c'est le contexte qui décide ici du type de lecture: on a un substantif qui précède directement la tournure et qui, théoriquement, pourrait constituer l'élément qui serait qualifié par le tour figée éventuellement *si vous voulez*).

(b'') (antéposition par rapport à la proposition)(14) *Si vous voulez des nouvelles de nos armées: le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien.*Voltaire, *Lettre à d'Argence*, 24 fév. 1761**(V) *Si* + VOULOIR + NÉGATION (+ PROPOSITION)**(11) *Eh bien, alors, vas-y, toi, dit Phiphi à Georges.*– *Oh! il a la frousse! il a la frousse! [...]*– *Mes agneaux, si vous ne voulez pas, autant le dire tout de suite. Je ne suis pas embarrassé pour trouver d'autres types qui auront plus de culot que vous.*Gide, *Les Faux-monnayeurs*, III, V, in *Romans*, Pl., p. 1145**(VI) *Si* + VOULOIR + ADJECTIF (+ PROPOSITION)**(A3) *Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,**Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.*Molière, *Tartuffe*, III, 3

(VII) *SI* + *VOULOIR* (+ *PROPOSITION À L'IMPÉRATIF* {+ *POSTPOSITION*})

Remarquons à ce propos que la tendance semble se frayer le chemin qui fait que si le verbe n'a pas de compléments à la surface, on ne met plutôt pas de virgule: s'il y avait une virgule dans un tel cas, on pourrait croire qu'elle nous inciterait davantage à la lecture „figée” (cf. p.ex. ?*Niez, si vous voulez, ai-je dit, la petite a tout avoué*, mais aussi ci-dessous: *Il dit au matamore: „Frappez, si vous voulez! Vous entendrez pourtant ce que je dois vous dire”*. G. Duhamel, *Salavin*, III, XVII); le contexte est pourtant toujours là pour nous aider et pour ne laisser aucun doute quant au type de lecture à adopter, cf. un exemple du tour standard avec une virgule:

(15) – *Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,*

Je mentirai, si vous voulez.

(le contexte montre qu'il est question du tour „standard”: *si vous voulez que je mente, je mentirai*)

(A4) *Veux-tu que je dise? Il a fini par avouer, ton galant! Je lui ai poussé une botte, à ma façon: „Niez si vous voulez, ai-je dit, la petite a tout raconté.”*

Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, in OE. roman., Pl., p. 73–74

(A5) *Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,*

D'une femme ou d'un chien, – mais non de l'amour même.

A. De Musset, *Premières poésies*, „Dédicace à M. Alfred T...”

(16) *Il dit au matamore: „Frappez, si vous voulez! Vous entendrez pourtant ce que je dois vous dire”.*

G. Duhamel, *Salavin*, III, XVII

(VIII) *SI* + *VOULOIR* + *PRONOM PERSONNEL OBJET* (+ *PROPOSITION*)

(17) [...] *si vous le voulez [...]* Mais *si vous ne le vouliez pas*, ce serait peut-être une autre affaire.

Molière, *Dom Juan*, I, 2

(18) *Jamais [...] je ne croirai que vous ne pourriez pas combattre votre jalousie, si vous le vouliez.*

G. Sand, *La Petite Fadette*, XXXVIII, p. 244

(IX) *SI* + *VOULOIR* (+ *PRONOM PERSONNEL TOUTES PERSONNES*) (+ *PROPOSITION*)

(7) [...] *et la nuit je verrais les distantes lumières de la ville, si je voulais, et les autres lumières, celles des phares et des bateaux-phares, que mon père m'avait nommées, quand j'étais petit, et dont je retrouverais les noms, dans ma mémoire, si je voulais, je le savais.*

S. Beckett, *Premier amour*, p. 53

(19) *Éreintante, quand même, la maternité d'occasion! Louis répète: Tu as de bons nerfs.*

Chapeau! Ou encore: Sacrée belle-doche! Si tu as voulu m'épater, tu m'épates!

H. Bazin, *Madame Ex*, p. 126

Conférez à cet égard le changement de lecture (la lecture „figée” passant à la lecture „standard”) si l'on change de pronom dans:

B(2) *S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela.*

Molière, *Le Malade imaginaire*, III, 14

(2') *S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si je veux. Ce n'est pas une affaire que cela.*

Molière, *Le Malade imaginaire*, III, 14

(X) TEMPS ET MODES DIVERSIFIÉS

(7) [...] et la nuit je verrais les distantes lumières de la ville, **si je voulais**, et les autres lumières, celles des phares et des bateaux-phares, que mon père m'avait nommées, quand j'étais petit, et dont je retrouverais les noms, dans ma mémoire, **si je voulais**, je le savais.

S. Beckett, *Premier amour*, p. 53

(19) *Éreintante, quand même, la maternité d'occasion! Louis répète: Tu as de bons nerfs.*

Chapeau! Ou encore: Sacrée belle-doche! Si tu as voulu m'épater, tu m'épates!

H. Bazin, *Madame Ex*, p. 126

(20) *Jamais [...] je ne croirai que vous ne pourriez pas combattre votre jalousie, si vous le vouliez.*

G. Sand, *La Petite Fadette*, XXXVIII, p. 244

2.2. Les caractéristiques du fonctionnement de la seconde tournure sont déterminées par les faits suivants:

- elle n'accepte aucun changement de temps grammatical de *voulez/veux*,
- elle accepte une variation très limitée de la personne en la restreignant aux personnes de la situation du discours,
- elle ne présuppose pas de proposition qui en dépendrait,
- ses occurrences sont limitées en fait à son apparition après (beaucoup plus souvent) ou avant (beaucoup moins souvent) ce qu'elle spécifie (le plus souvent un syntagme nominal).

Cf. p.ex.:

(I) *SN {DONT LE SUBSTANTIF, L'ADJECTIF, ...} + SI VOUS VOULEZ/SI TU VEUX/SI ON VEUT*

(le cas le plus fréquent, semble-t-il)

(a) *en p o s t p o s i t i o n* (les cas de postposition de la tournure semblent être plus fréquents)

(B1) [...] *une vraie maîtresse, là? appelle ça comme tu voudras, une habitude, si tu veux.*

Ed. et J. De Goncourt, *Soeur Philomène*, p. 168

(B3) [...] *il eut une pensée de prudence, ou de défiance si vous voulez*

Balzac, *Mme de La Chanterie*, Pl., t. VII, p. 251

(B4) *Elle est vraiment laide; elle est fourmi, araignée, **si vous voulez**, squelette même [...].*

Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, XXXIX

(B5) *Nous avons tous une faculté particulière – un don, **si vous voulez**, – par lequel nous resterons toujours absolument distincts des autres êtres.*

Martin du Gard, *Jean Barois*, II, *Le sèmeur*, III

(21) – *Je suis blonde comme ma mère [...] enfin blonde, blond ardent, quoi! Es-tu bête! Rousse, là, **si tu veux!***

Martin du Gard, *Les Thibault*, III, 10

(22) – *L'opinion des Parisiens, m'est tout à fait indifférente, dit-il. Je vis pour moi, ou, **si vous voulez**, pour vous deux.*

Balzac, *La Fausse Maîtresse*, Pl., t. II, p. 22

(23) *Qu'est-ce que cette femme? des traits réguliers **si vous voulez**, mais nulle expression: passablement faite, mais sans grâce [...].*

Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Lettre V

(26) *Là-dessus, nous sommes tout à fait d'accord: à chacun ses occupations et son milieu.*

– *Une espèce de coexistence pacifique?*

– ***Si tu veux.***

S. De Beauvoir, *Les Belles Images*, p. 250

(27) *Un des traits les plus saillants de la Nouvelle due à Benjamin Constant, et l'une des explications de l'abandon d'Ellénore est ce défaut d'intimité journalière ou nocturne, **si vous voulez**, entre elle et Adolphe.*

Balzac, *La Muse du département*, Pl., t. IV, p. 183

(28) *Car toute cruche, comme dit le sage, a deux anses, et de même tout événement a deux aspects, toujours accablant **si l'on veut**, toujours réconfortant et consolant si l'on veut.*

Alain, *Propos sur le bonheur*, p. 13

(29) *Je suis, moyennant un peu de Pantagruélisme (vous entendez que c'est certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites), sain et dégourti, prêt à boire, **si vous voulez.***

Rabelais, *Pantagruel*, Quart livre, Prologue

(30) *Il n'est pas régulièrement beau, **si vous voulez**, mais il est chic: ce toupet, ce monocle, ce sourire!*

Proust, *Du côté de chez Swann*, Pl., t. I, p. 320

(b) en antéposition:

(24) *J'y ai ma table, mon coin, mes habitudes et, **si vous voulez**, mon home.*

G. Duhamel, *Scènes de la vie future*, IX

(25) *[...] tous les endroits dont le ministre (Jurieu) abuse étaient constamment des comparaisons, des similitudes, ou **si vous voulez**, des métaphores [...].*

Bossuet, *Avertissements aux protestants*, VI, I, XI

- (31) *Il y avait, si vous voulez, des choses très simples: le directeur de la prison de Saïgon, qui appelait bonassement „Sale gosse”, en lui tapotant la joue, un petit Annamite condamné à mort.*

Malraux, *Antimémoires*, Folio, p. 436

- (32) *[...] deux femmes, l'une plus belle que le jour, l'autre maigre, marquée de petite vérole, et par là, si vous voulez, assez laide; je le vois aimer la laide au bout de huit jours [...].*

Stendhal, *De l'amour*, XVII

- (33) *L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare
S'en va par voie et par chemin.*

La Fontaine, *Fables*, VII, 12

- (34) *[...] car il faudrait les compter tous ensemble pour un monde, ou si vous voulez pour un univers.*

Leibniz, *Théodicée* (texte français de l'auteur), in Lalande, art. *Univers*

(II) SV {DONT LE VERBE} + SI VOUS VOULEZ/SI TU VEUX/SI ON VEUT

- (19) *Tout génie, si on veut, délire [...]. Celui de beaucoup d'artistes allemands contemporains est agressif; il a un caractère d'antagonisme destructeur.*

R. Rolland, *Musiciens d'aujourd'hui*, p. 140

- (27) *[...] mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut.*

Mme De Sévigné, 1216, 18 sept. 1689

- (28) *Comment ai-je jamais tenu un jour de plus? Ou encore, Ai-je tué mon père? et puis, Ai-je jamais tué personne? Comme ça, au général du particulier en somme si l'on veut, question et réponse aussi en un sens, à devenir maboul.*

S. Beckett, *Têtes-mortes*, p. 20–21

(III) SUBORDONNÉE EN „QUE” + SI VOUS VOULEZ/SI TU VEUX/SI ON VEUT

- (29) *C'est la faim qui les gouverne (les hommes), au reste, comme il est inutile d'en disputer ici, je dirai, si l'on veut, que la vie des mortels a deux pôles, la faim et l'amour.*

France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, OE., t. VIII, p. 239

(IV) ADVERBE + SI VOUS VOULEZ/SI TU VEUX/SI ON VEUT

- (30) *[...] la langue française n'est poin fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas.*

L'esprit humain est toujours en marche, on, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui [...].

Hugo, *Préface de Cromwell*

2.3. On pourrait réunir les paramètres relevés ci-dessus sous forme d'un tableau différentiel du type p.ex.

{+} <i>SI</i> + <i>VOULOIR</i> {+}	<i>Si vous voulez</i> 1 – „standard”	<i>Si vous voulez</i> 2 – „figé”
INFINITIF (+ PROPOSITION)	1	0
Ø (+ PROPOSITION)	1	0
SUBORD. EN „QUE” (+ PROP)	1	0
SUBSTANTIF (+ PROPOSITION)	1	0
(élision d’un verbe sous-jacent)	1	0
(le substantif annonce et qualifie ce qui va suivre):	1	0
– (postposition par rapport à la proposition)		
– (antéposition par rapport à la proposition)	1	0
NEGATION (+ PROPOSITION)	1	0
ADJECTIF (+ PROPOSITION)	1	0
(+ PROPOSITION A L’IMPERATIF {+ PROPOSITION})	1	0
PRONOM PERSONNEL OBJET (+ PROPOSITION)	1	0
(+ PRONOM PERSONNEL TOUTES PERSONNES) (+ PROPOSITION)	1	0
TEMPS ET MODES DIVERSIFIÉS	1	0
SN {DONT LE SUBSTANTIF, L’ADJECTIF,...} {,} +		
en postposition	0	1
en antéposition	0	1
SV {DONT LE VERBE} {,} +	0	1
SUBORDONNÉE EN „QUE” +	0	1
ADVERBE {,} +		

3. Vu les caractéristiques ci-dessus, il est tout à fait évident que les deux tournures devraient être considérées comme distinctes, l’une, la „standard”, considérée comme réalisant une proposition „conditionnelle” introduite par *si* „standard”, l’autre, la „figée”, considérée comme n’en réalisant pas une. Autant dire qu’on aurait affaire à deux constructions différentes derrière une seule et même forme phonique.

Les contraintes syntaxico-sémantiques et contextuelles suffisent à rendre, dans la majorité des cas, transparent le type de lecture – „standard” ou „figée” – du tour tronqué *si vous voulez/si tu veux/si (l’)on veut*. Il y a pourtant des cas où le rôle du contexte reste décisif, cf. p. ex.

(39) *Je louerai, si l’on veut, son train et sa dépense [...]*

Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur [...].

Molière, *Le Misanthrope*, IV, 1

La question se pose pourtant de savoir si, par hasard, ou peut-être pas, l'unicité, partielle à l'étape actuelle du développement linguistique, de la forme n'y est pas un indicateur d'une certaine communauté du fonctionnement des deux constructions qui s'est estompée en cours de route subissant le sort d'un figement.

Or, de notre perspective, c'est bien le cas: la spécialisation de la tournure *si vous voulez/si tu veux*, etc. (+ proposition) en *si vous voulez/si tu veux* dans le sens qu'elle a actuellement est due, d'une part, à la disparition de la proposition "apodose" à un sens bien déterminé et, d'autre part, à la disparition de la proposition à un sens bien déterminée qui en dépendait (partie de la protase) et qui a entraîné une restriction portant sur la variation possible des personnes et des temps du verbe, ce qui en a fait un tour typiquement „énonciatif". Le figement est à considérer comme une manifestation d'un acte de dénomination particulier (cf. à cet égard p. ex. Kleiber (1984)) qui fournit un sens spécialisé du tour moyennant certaines „mutilations" de ses éléments.

Cf. à ce propos p.ex. les exemples suivants:

- (35) *J'adaptai un quart de l'énorme pari de M. Pikle... M'abandonnant à la confiance que m'inspirait sa sagacité hippologique, **si l'on veut me passer le terme**, je m'imaginais voir le célèbre cheval Pompée revenir avec la palme olympique, et empocher déjà mes cinq cents louis d'or.*

J. J. Rutledge, in A. Franklin, *La Vie de Paris sous Louis XVI*, p. 170 (in D.D.L., II, 12)

- (36) *J'ignorais que vous fussiez [...]. C'est ainsi qu'on dit, n'est-ce pas?*
– ***Si l'on veut**. Je ne suis pas puriste.*

Léo Malet, *La Nuit de Saint-Germain-des-Prés*, p. 19

- (37) *Toutes les vertus d'humilité, de pardon, de charité, d'abnégation, de dureté pour soi-même, vertus qu'on a nommées à bon droit chrétiennes, **si l'on veut dire par là** qu'elles ont été vraiment prêchées par le Christ, étaient en germe dans ce premier enseignement.*

Renan, *Vie de Jésus*, V, OE. compl., t. IV, p. 137

Les tournures plus développées du type *Si l'on veut me passer le terme*, *Si l'on veut. Je ne suis pas puriste*, *Si l'on veut dire par là que...* indiquent bien le sens original du tour non figé encore qui se ramène en gros à la paraphrase du type: {Vous appelez X/dites de X que Z.} *Si vous voulez l'appeler comme ça, je n'ai rien contre*. Le figement – et la dénomination – a consisté à faire disparaître la partie „complément" du *voulez/veut* de la protase et l'effacement de l'apodose. Ce qui est resté, par contre, intacte, c'est la fonction première du *si* qui consiste à prendre pour thème de la phrase ce qui le suit. Cela se voit aussi bien dans les constructions „standard", non-figés avec le *si* (cf. p.ex. Ducrot, 1972; Haiman, 1978, 1985; Bogusławski, 1986, 1994; Banyś, 1995, à par.1, à par. 2), que dans les constructions du type en question où la reprise thématique est bien transparente. Cf. à cet égard les exemples du type ci-dessous qui fournissent les détails du fonctionnement discursif de l'étape intermédiaire du figement discuté:

(38) – „*Mais lui s'est battu*”, coupe le brigadier.

Puis, comme il n'obtient pas de réponse: „Il paraît qu'il y en a qui n'ont pas tenu le coup.” Il se tourne vers le caporal, qui fait un vague geste d'ignorance, ou d'apaisement.

„Personne n'a tenu le coup”, dit le soldat.

Mais le brigadier proteste: „Si, il y en a! Demandez donc au petit qui était ici à votre place”.

– Bon, si vous voulez, admet le soldat. Ça dépend de ce que vous entendez par „tenir le coup”.

– J'entends ce que ça veut dire: „il y en a qui se sont battus, d'autres pas”.

A. Robbe-Grillet, *Dans le labyrinthe*, p. 174–175

De ce point de vue, la tournure figée rappelle les constructions en *si* que nous avons appelées *spécifiantes* (cf. p.ex. B a n y ś, en prép.), du type *L'erreur, si c'est une erreur, est dans le système* par rapport à *Si c'est une erreur, elle est dans le système* et d'autres, plus ou moins figées du type *s'il vous plaît, si je ne me trompe, si j'ose dire ainsi, si on peut dire ainsi, si je ne m'abuse*, etc. et qui fonctionnent de manière parallèle.

Références

- B a n y ś W., 1995: Gramatyka semantyczno-logiczna, gramatyka kognitywna i leksykografia: o znaczeniu spójnika „warunkowości” pol. *jeśli* i fr. *si*. *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique*, 1994, fasc. L.
- B a n y ś W., à par. 1: Prédication, assertion et information dans les propositions „conditionnelles”. In: *Actes du Colloque International de Linguistique Française „Prédication, assertion, information: application et synthèses”*. Uppsala, 6–9.06.1996. Uppsala.
- B a n y ś W., à par. 2: Transitivité logique et interprétation des conditionnels. In: *Actes du Colloque International „La Transitivité”*, 15–17.11.95, Université Charles de Gaulle/Lille-III.
- B a n y ś W., en prép.: *Le Système du „si” en français moderne*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- B o g u ś ł a w s k i A., 1986: A Semantic Analysis of basic Indicative Conditionals. In: S z w e d e k (ed.).
- B o g u ś ł a w s k i A., 1994: Conditionals and Egocentric Mental Predicates. In: B o g u ś ł a w s k i (1994).
- B o g u ś ł a w s k i A., 1994: *Word – Matters*. Warszawa, Węda
- D u c r o t O., 1972: *Dire et ne pas dire: principes de sémantique linguistique*. Paris, Hermann.
- H a i m a n J., 1978: Conditionals are topics. *Language*, 54.
- H a i m a n J., 1985: *Natural Syntax: Iconicity and Erosion*. Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- K l e i b e r G., 1984: Dénomination et relations dénominatives. *Langages*, 76.
- S z w e d e k A. (ed.), 1986: *Tendencies in Modern Linguistics*. Bydgoszcz, Bydgoskie Towarzystwo Naukowe.

Wiesław Banyś

DWA W JEDNYM, JEDEN W DWÓCH, JEŚLI CHCECIE:
O KONSTRUKCJI *SI VOUS VOULEZ* W JĘZYKU FRANCUSKIM

Streszczenie

Artykuł analizuje kwestię trybu przynależności konstrukcji *si vous voulez* do klasy konstrukcji wprowadzanych przez *si*. Przedstawione są typowe użycia omawianej konstrukcji, z rozróżnieniem dwóch głównych podużyć: „standardowego”, typu *Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire, ni fade adulateur, ni parleur trop sincère*, oraz *figé*, typu [...] *il eut une pensée de prudence, ou de défaillance, si vous voulez*.

Następnie określone zostały warunki użycia obu konstrukcji, co pozwoliło na wydobycie zestawu charakterystyk semantyczno-syntaktycznych, które je różnią.

Analiza semantyczno-kognitywna znaczenia *si* oraz analiza badanego *figement* pokazują, jakie były powody językowe, by oba te, operacyjnie zróżnicowane znaczenia, były wyrażane przez tę samą formę.

Wiesław Banyś

TWO IN ONE, ONE IN TWO, IF YOU LIKE:
ON THE *SI VOUS VOULEZ* CONSTRUCTION IN FRENCH

Summary

The author analyzes the problem of the *si vous voulez* construction membership in the class of constructions introduced by *si*. Typical usages of the construction have been discussed and two main sub-usages have been distinguished: (1) the ‘standard’ type, e.g. *Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire, ni fade adulateur, ni parleur trop sincère* and (2) the ‘figé’ type, as in *il eut une pensée de prudence, ou de défaillance, si vous voulez*. Defining the conditions for the use of both constructions has enabled the author to bring out their distinctive semanto-syntactic characteristics. The semanto-cognitive analysis of the meaning of *si* and the analysis of the ‘figement’ show the linguistic reasons for having an identical form for these two meanings, which are operationally distinct.

Joanna Bieczek
Università di Slesia
Katowice

***Il destino si chiama Clotilde* di G. Guareschi – considerazioni sulle interiezioni e sul ruolo del contesto nella loro interpretazione**

Le interiezioni appartengono alle parti autonome del discorso particolarmente difficili da tradurre univocamente da una lingua in un'altra.

Il perchè di questo fenomeno risulta dal loro carattere espressivo e soggettivo consistente nell'esprimere i vari stati d'animo e le attitudini affettive del soggetto parlante.

Le interiezioni, meglio che parole di autonomo significato, sono strilli, gridi e sospiri ed è spesso il loro valore dinamico che conta più del senso. Nella lingua parlata il valore delle interiezioni, specialmente di quelle primarie, cioè tipicamente espressive e prive di un valore proprio, come *ah, eh, oh* è tutto nell'intonazione che dà loro varie sfumature del significato e quindi suggerisce la loro interpretazione¹. Grazie all'intonazione della voce le parole indifferenti in sè acquistano, a seconda del caso, un'accezione favorevole o sfavorevole, positiva o negativa. Nella lingua scritta l'intonazione è parzialmente sostituita dalla punteggiatura e dai suoi scarsi mezzi – i segni di interpunzione: punto esclamativo o ammirativo, punto interrogativo e virgola. I segni di interpunzione implicano una reazione personale dell'autore. Questi sono allora gli elementi che, così come l'intonazione nella lingua parlata, permettono di conoscere il contenuto del pensiero dell'autore.

Un altro „indicatore” del valore semantico delle interiezioni è il contesto (sia questo manifestato in tutte parole o invece tacitamente inteso) e i suoi vari elementi

¹ M. Cressot (1976: 45) dice: „Pour marquer des nuances aussi essentielles, la langue écrite dispose du maigre clavier de la ponctuation; la langue orale dispose, elle, de l'intonation dont l'importance stylistique est considérable. P. Passy note que, combinée avec la hauteur de la voix, l'intonation peut donner au mot *oui* sept significations différentes et R. Jakobson raconte qu'un acteur de l'école de Stanislavski pouvait traduire cinquante messages différents avec l'expression *Ce soir* à l'aide des seules ressources de la voix et de l'intonation.”

che influiscono sul tipo dell'interpretazione dell'interiezione². Ne risulta che per la traduzione delle interiezioni l'analisi delle parole che precedono o seguono è assolutamente indispensabile. È il problema a cui accenna per esempio nella sue pubblicazioni M. Ś w i ą t k o w s k a (in prep.), secondo la quale l'interpretazione dell'interiezione è condizionata dal contesto, dalla situazione e dalle intenzioni del locutore („son interprétation est conditionnée par le contexte, la situation et l'intention du locuteur”). In alcuni casi però l'analisi e la comprensione del contesto si possono rivelare troppo poco sufficienti come metodo. Per spiegarlo occorre ricordare che le interiezioni hanno una funzione espressiva più che comunicativa per cui fanno parte di un sistema di codici di cui ci si serve per esprimere tutto il ventaglio dei propri sentimenti e turbamenti, delle proprie emozioni, impressioni e commozioni, in breve, la visione soggettiva del mondo.

Il valore espressivo del testo letterario, al contrario di quello comunicativo, tipico dei messaggi comuni, è in traducibile. Alla luce di ciò diventa evidente che il processo della traslazione delle interiezioni mena irrimediabilmente all'interpretazione e, di conseguenza, all'adattamento anziché alla traduzione nel pieno senso della parola.

In seguito verranno presentate le problematiche dell'utilizzo, valore semantico e traduzione in polacco delle varie interiezioni peculiarmente italiane e il loro eventuale influsso sull'aspetto stilistico o sematico del testo letterario tradotto. Per interpretare le interiezioni apparse nel testo verranno analizzati gli elementi del contesto che definiscono il loro valore semantico. Tutti gli esempi sono stati tratti dal romanzo *Il destino si chiama Clotilde* di Giovannino Guareschi³ e dalla sua traduzione polacca, effettuata da Barbara Sieroszevska⁴.

La scelta del romanzo e dell'autore non è stata casuale: le interiezioni sono specialmente visibili nel linguaggio corrente, vivace e colorito e la prosa di Guareschi, che alterna nella parte dialogata vari registri dell'italiano – dall'italiano della classe nobile a quello dei pirati, poliziotti e contrabbandieri d'oppio – ne dà un esempio ragguardevole.

Le interiezioni e le locuzioni interiettive sono state suddivise nelle categorie seguenti:

1. Le interiezioni che esprimono sentimenti e stati d'animo positivi.

² Secondo A. W i e r z b i c k a (1988; 1991) sono gli elementi semantici semplici che permettono di interpretare il valore semantico delle interiezioni.

³ G. G u a r e s c h i (*Il destino si chiama Clotilde*. Milano, Biblioteca Universale Rizzoli 1993) – scrittore, umorista e giornalista italiano, il cui nome è legato anzitutto alla serie delle opere incentrate sul personaggio di Don Camillo.

⁴ B. S i e r o s z e w s k a – traduttrice della letteratura italiana, autrice di 29 traduzioni, tra cui la traduzione del *Destino si chiama Clotilde* – *Przeznaczenie ma na imię Klotylda* (Warszawa, Instytut Wydawniczy PAX 1976). Per quanto concerne la cifra mi riferisco all'elenco fatto all'Università Slesiana sulla base delle fonti scientifiche che enumerano i titoli delle opere italiane tradotte in Polonia.

2. Le interiezioni che esprimono sentimenti e stati d'animo negativi.
3. Le interiezioni limitate ad uno stretto numero di contesti.

1. Sentimenti e stati d'animo positivi

L'approvazione e l'assenso – *bene, benone, bravo, bravissimo, eh sì* (in questo caso *sì* è una sorta di anafora che rimanda a un fatto apparso precedentemente nello stesso contesto) ed *evviva*.

Eh sì

Eh sì: *se mi capitasse davanti una bella ragazza come voi ci starei a perdere non due dollari, ma due mila.*

p. 137

– **No tak:** *jeżeli spotkam dziewczynę tak piękną jak pani, gotów będę stracić nie dwa dolary, ale dwa tysiące.*

p. 128

Il valore interiettivo di *eh sì* in questo caso risulta solo dall'analisi del contesto in cui si è trovata la frase. La stessa analisi del contesto è indispensabile per interpretare il valore semantico dell'interiezione *no tak*.

Evviva

Evviva *la precisione, signor Dublé!*

p. 112

– **Niech żyje** *ścisłość, panie Dublé.*

p. 106

L'interiezione italiana *evviva* è sostituita nella versione polacca con la locuzione interiettiva *niech żyje*. Nel caso citato il carattere esclamativo delle interiezioni impiegate risulta ancora dal punto esclamativo che segue. Il valore semantico è visibile solo dopo l'analisi del contesto generale.

La conferma e l'assicurazione – *bene, benone* e *già*.

Già

L'avverbio *già* in funzione dell'interiezione esprime la conferma e l'assicurazione è stato tradotto con gli avverbi *właściwie, oczywiście* e con *no właśnie*. Esempi:

a) *Delfino?*, *chiese Fil con ansia.*

Già: *Delfino!*

p. 229

– *Delfin?* – *zapytał z niepokojem Fil.*

– *Właśnie: „Delfin!”*

p. 211

Il carattere interiettivo è stato reso dalla punteggiatura, cioè dal punto interrogativo in ambedue versioni del romanzo. Il valore semantico della conferma e dell'assicurazione si ha grazie all'utilizzo dello stesso punto interrogativo e dell'espressione *chiedere (con ansia)* nella frase che precede. I mezzi linguistici impiegati nella versione polacca sono simili: il punto interrogativo e l'espressione *zapytać (z niepokojem)*.

b) *Già: io abito a Puerta do Sul.*

p. 77

Oczywiście. Skoro tam mieszkam, ...

p. 73

Il carattere interiettivo e il valore semantico dell'interiezione è visibile solo dopo l'analisi del contesto generale che precede e che segue.

c) *Già: Chico ero io.*

p. 79

No właśnie; Chico to byłem ja.

p. 75

Per l'esempio sopraccitato valgono le osservazioni come sopra.

La contentezza e la soddisfazione – *bene, benone, bravo, bravissimo, meno male, oh.*

Bene

a) *Bene! rise Settembre.*

p. 112

Brawo! – roześmiał się Settembre.

p. 106

Il carattere esclamativo risulta dalla presenza del punto esclamativo in ambedue versioni e dal contesto, cioè dall'utilizzo del verbo *ridere* e *roześmiać się* che suggeriscono pure il valore semantico della soddisfazione e della contentezza dell'avverbio *bene* in funzione dell'interiezione e del suo equivalente polacco – l'interiezione *brawo*.

b) *Bene, esclamò l'omaccio...*

p. 138

Dobrze! – wykrzyknął grubas.

p. 129

In questo caso B. Sieroszezwska si serve dell'avverbio *dobrze* che in polacco esprime di solito il consenso anziché la contentezza. Nell'esempio citato è solo l'analisi del contesto generale che permette di interpretare correttamente il valore semantico dell'avverbio *bene* in funzione dell'interiezione. Il suo valore interiettivo è reso, oltre che dal contesto, dal punto esclamativo utilizzato in ambedue versioni del romanzo e dal verbo *esclamare* tradotto *wykrzyknąć*. Negli altri casi dei contesti simili Sieroszezwska impiega gli avverbi: *doskonale* e *świetnie*.

Meno male

La locuzione interiettiva *meno male* è stata sostituita con le locuzioni polacche *wcale nieźle* e *to już lepiej*.

a) ***Meno male***, osservò Settembre rassicurato.

p. 16

To już lepiej – Settembre wydawał się już zupełnie spokojny.

p. 16

Nella versione polacca il verbo *osservare* è sostituito con il verbo *wydawać się*. Perde così il suo carattere interiettivo. Il valore semantico risulta invece dall'utilizzo del participio in funzione di aggettivo *rassicurato* tradotto con l'aggettivo *uspokojony*, nella traduzione polacca rinforzato dall'avverbio *zupełnie* e dal contesto generale.

b) ***Meno male***: i frac sono a posto.

p. 139

– ***Wcale nieźle***: fraki są w porządku.

p. 130

Nell'esempio citato sia il carattere interiettivo sia il valore semantico risultano, in ambedue versioni, dall'ampio contesto generale. Senza la sua analisi l'interpretazione è impossibile.

Oh

Oh, ma c'è anche il signor Pis, e quello, se non erro, è il signor Nort.

p. 119

O, a oto i pan Pis, a ten pan, jeśli się nie mylę, to pan Nort.

p. 112

Nella frase citata, come nel caso precedente, mancano gli elementi che suggeriscano l'interpretazione dell'interiezione *oh*. È solo il contesto generale che la indica.

L'entusiasmo – bene, benone, bravo, bravissimo, evviva.

Benone – accrescitivo di *bene*

Benone! I conti russi vanno come il pane qui.

p. 139

Doskonale! Rosyjscy hrabiowie idą tu jak świeże bułeczki.

p. 130

Il carattere esclamativo è sottolineato dal punto esclamativo e dal contesto che precede, specialmente nella frase:

L'omaccio **batté con entusiasmo i pugni sul tavolo.**

p. 139

Grubas **walnął pięściami w stół, uradowany.**

p. 130

La traduzione polacca, a causa dell'utilizzo del participio *uradowany*, fa acquisire all'interiezione *benone* il valore della gioia anziché dell'entusiasmo. Il carattere esclamativo è stato sottolineato dal punto esclamativo impiegato in ambedue versioni.

La gioia e l'allegria – ah, bravo, bravissimo, buon Dio, evviva, perbacco, oh.

Bravissimo

Bravissimo il nostro signor Pis!, esclamò battendo le mani Clotilde.

p. 153

– Bravo, bravissimo! – wykrzyknęła klaszcząc w ręce.

p. 143

Nel caso citato l'interiezione *bravissimo* è stata sostituita con due interiezioni italiane, cioè: *bravo, bravissimo*. Il valore semantico è suggerito dal contesto che precede, specialmente dall'espressione *scopiere per gioia* resa nella versione polacca con l'espressione *nie posiadać się z radości*. Invece la natura interiettiva è stata resa, in ambedue versioni, con il punto esclamativo e con il verbo *esclamare* – *wykrzyknąć*.

Evviva

I marinai, fuori dalla porta, sventolarono il berretto e gridarono „Evviva!”

p. 22

Marynarze za drzwiami zaczęli wymachiwać czapkami, krzycząc: „wiwat!”

p. 21

Il carattere interiettivo è reso dal punto esclamativo e dal verbo *gridare* – *krzyczeć*. Per quanto riguarda il senso, lo dà all'interiezione analizzata solo il contesto che precede e segue.

Perbacco

„Perbacco!” dissi io allora.

p. 51

– Perbacco! powiedziałem sobie.

p. 47

Il carattere interiettivo risulta, in ambedue casi, dall'utilizzo del punto esclamativo, invece per quanto concerne il valore semantico della gioia, questo è dato dall'analisi del contesto generale in cui l'interiezione *perbacco* è situata.

Oh

„*Oh, povero Giorgino*”, disse ridendo Clotilde.

p. 154

„*Och, biedny Giorgino*”, rzekła ze śmiechem Klotylda.

p. 145

Il valore della gioia e il carattere interiettivo sono stati resi con il gerundio del verbo *ridere* nella versione italiana e con la locuzione *ze śmiechem* nella versione polacca.

La meraviglia di cose lieti – accidenti, diamine, eh, oh

Accidenti

„*Accidenti, sembrate gentiluomini sul serio*”, esclamò l'omaccio.

p. 138

Do licha, wyglądnacie na prawdziwych dżentelmenów.

p. 129

Il valore esclamativo nella versione italiana è sottolineato dal verbo *esclamare* che non è stato né tradotto in polacco, né reso in nessun'altro dei modi possibili. Visto che nella frase in cui è stata impiegata l'interiezione *accidenti* mancano i fattori che facilitino l'interpretazione del suo valore semantico, è dunque indispensabile l'analisi del contesto in cui è stata impiegata dall'autore.

Diamine

„*Fil*”, gemette la bionda, „come *diamine* te la sei cavata?”

p. 144

– *Fil* – jęknęła. – *Jakim cudem* się wykaraskałeś?”

p. 135

Il carattere interiettivo è reso in ambedue versioni con il punto interrogativo che permette pure di individuare il valore semantico della meraviglia. L'altro fattore determinante il valore semantico in questo caso è il verbo *cavarsela* inserito nel contesto e tradotto da Sieroszevska *wykaraskać się*. Nella versione polacca, a causa dell'utilizzo del sostantivo *cud*, si punta ancora di più sull'aspetto della meraviglia.

Oh

„*Oh, il signor Dublé*” esclamò Giorgino.

p. 128

– *Oo, to pan Dublé!*” – wykrzyknął Giorgino.

p. 121

Il carattere esclamativo è sottolineato da uno degli elementi del contesto, cioè dal verbo *esclamare* tradotto letteralmente *wykrzyknąć*. Per lo più, nella versione polacca lo stesso carattere esclamativo è messo in rilievo dal punto esclamativo. Il valore semantico si ha grazie all'analisi approfondita di tutto l'ambiente contestuale.

Il sollievo – ah, bene.

Ah

Ah, il signor Dublé? Stai tranquilla, Clo. È al sicuro. È in prigione.

p. 150

– *Ach, pan Dublé? Bądź spokojna. Jest bezpieczny. Siedzi w więzieniu.*

p. 140

Il carattere esclamativo di *ah* è sottolineato dal punto interrogativo, invece il valore semantico risulta dal contesto che precede e quello che segue, specialmente da *stai tranquilla* tradotto in polacco con il costrutto parallelo *bądź spokojna*.

Bene

„Bene”, rispose il signore sanguigno sospirando come se si fosse liberato di un enorme peso.

p. 9

– *W porządku – powiedział sangwiniczny klient z takim westchnieniem, jakby uwolnił się od olbrzymiego ciężaru.*

p. 9

Il valore interiettivo nella versione italiana si ha grazie all'utilizzo del verbo *sospirare*. Nella traduzione polacca lo stesso effetto è dovuto all'utilizzo della locuzione *z takim westchnieniem*. Il valore semantico del sollievo è dato dal contesto, cioè grazie a tutta l'espressione *sospirare come se ci si fosse liberato da un enorme peso*, sostituita in polacco con un costrutto parallelo dove al posto del verbo italiano *sospirare* c'è il suo equivalente polacco *westchnąć*, invece l'espressione *liberarsi da un enorme peso* è resa con *uwolnić się od olbrzymiego ciężaru*.

2. Sentimenti e stati d'animo negativi

Il dispiacere e il rincrescimento – per renderli si possono impiegare le interiezioni *male* e *peccato*.

Peccato

a) *„Peccato!”, disse Clo.*

p. 198

Szkoda – rzekła Klotylda.

p. 194

b) „**Peccato** davvero” – si rammaricò Fil.

p. 209

Rzeczywiście **szkoda** – zmartwił się Fil.

p. 193

In tutti i casi Sieroszewska traduce il sostantivo *peccato* in funzione dell'interiezione con l'avverbio *szkoda*. Il valore semantico del dispiacere e del rincrescimento è determinato dal contesto e caratterizzato dai singoli elementi del contesto che seguono o precedono, come nell'esempio b il verbo *rammaricarsi* – *zmartwić się* oppure solo dal contesto generale, come nell'esempio a.

Il dolore e la tristezza – le interiezioni *ah* e *oh*.

Oh

„**Oh**, Giorgino, come siamo infelici tutti e due!”, sospirò Clotilde fra le lagrime.

p. 108

– **Och**, Giorgino, jacyż my jesteśmy oboje nieszczęśliwi! – westchnęła Izawa Klotylda.

p. 102

Il carattere esclamativo è sottolineato dalla punteggiatura (il punto esclamativo). L'interpretazione del valore della interiezione è determinante dagli elementi del contesto, quali: l'aggettivo *infelice* tradotto *nieszczęśliwy* e rinforzato dall'avverbio *come* tradotto in polacco *jakiż*, il verbo *sospirare* – *westchnąć* – e la locuzione *fra le lagrime* tradotta con l'avverbio *Izawa*. Dunque l'interiezione *och* è posizionata nel contesto quasi identico a quello italiano.

L'impazienza e l'irritazione – vengono rese dalle interiezioni: *buon Dio*, *diamine*, *insomma*, *maledizione*, *perbacco*, *per carità*.

Buon Dio

Buon Dio, quale spaventosa monotonia: dalla contrabbandiera alla milionaria, queste donne sono tutte uguali...

p. 161

Dobry Boże, te kobiety, co za potworna monotonia!

p. 149

Il valore semantico dell'impazienza e dell'irritazione è determinato dal contesto in cui l'interiezione è stata impiegata, specialmente dal sostantivo *monotonia* e l'aggettivo *spaventoso* – *potworny*, come pure dal contesto che precede. Il carattere esclamativo dell'interiezione è stato rinforzato nella versione polacca dal punto esclamativo.

Insomma

„*Insomma*, si può sapere che cosa si vende qui?” urlava a Filimario.

p. 8

Czy wolno wiedzieć, co *właściwie* się tu sprzedaje? – pytano natarczywie.

p. 8

La natura interiettiva è stata sottolineata dal punto interrogativo impiegato e il verbo *urlare* che ha un forte valore esclamativo, mentre nella versione polacca questo è sostituito con l'espressione *pytać natarczywie* di natura decisamente meno esclamativa. Il valore semantico dell'impazienza dell'avverbio *insomma* in funzione di interiezione è visibile solo se si ricorre al contesto generale. Nella versione polacca Sieroszevska utilizza l'avverbio *właściwie* che per sé è privo dello stesso valore semantico di *insomma*, ma grazie all'utilizzo dell'espressione *pytać natarczywie* acquista un'accezione dell'impazienza.

Perbacco

„*Perbacco*, la vostra gamba!”, esclamò Fil.

p. 133

– *Perbacco*, pańską nogę! – wykrzyknął Fil.

p. 124

Il carattere esclamativo è reso con la punteggiatura (il punto esclamativo) e con il contesto – il verbo *esclamare* – *wykrzyknąć*. Il valore semantico risulta solo dall'analisi del contesto generale. Nella versione polacca Sieroszevska ha conservato la forma italiana dell'interiezione.

L'incertezza, il dubbio e l'esitazione – *bah*, *eh* e *già*.

Bah

„*Bah*”, disse alla fine, „siete stranieri e quando si tratta di stranieri passa tutto. Però non mi fido”.

p. 136

– *Ba* – powiedział w końcu. – Jesteście cudzoziemcami, a cudzoziemcom wiele uchodzi. Mam jednak wątpliwości.

p. 127

È il contesto – il verbo *non fidarsi* – che permette di interpretare l'interiezione *bah* come un'espressione dell'incertezza, dubbio ed esitazione. Nella versione polacca del romanzo l'interiezione *bah* è sostituita con l'interiezione polacca *ba*, il valore esitativo e dubbioso della quale si ha grazie al contesto che segue – l'espressione *mieć wątpliwości*.

Eh

„*Eh*”, rispondeva il padre di Settembre...

p. 19

– **Hm** – odpowiadiał ojciec Settembra...

p. 18

Nel caso sopracitato solo la lettura attenta del contesto generale può suggerire l'interpretazione corretta del valore semantico delle interiezioni *eh* e *hm*.

L'incredulità e lo scetticismo – *bah, eh e già.*

Già

Già: *e le navi, chi le tira?*

p. 47

– **No**, *a kto ciagnie okręty?*

p. 44

Il carattere interiettivo dell'avverbio *già* in fusione dell'interiezione tradotto con *no* polacco è stato sottolineato in ambedue versioni dal punto interrogativo. Per quanto riguarda il valore semantico dell'incredulità e dello scetticismo, questo si ha grazie all'impiego dello stesso segno di interpunzione e dopo l'analisi del contesto che precede l'apparizione dell'avverbio *già* sostituito con *no* – la particella che serve a conferire l'espressività nel senso largo della parola.

L'indignazione – *eh, già, oh.*

Oh

„Oh”, *esclamò indignata Ketty.*

p. 113

Och – *wykrzyknęła Ketty oburzona.*

p. 106

Il valore semantico dell'interiezione *oh* è determinato dal contesto, vuol dire dall'aggettivo *indignata* tradotto con l'aggettivo polacco *oburzona*. La natura esclamativa dell'interiezione risulta sempre dal contesto, cioè dal verbo *esclamare* – *wykrzyknąć*.

L'ironia – *oh, ohilà e per carità.*

Oh

a) **„Oh**, *è una cosa tanto lunga da spiegare”, sospirò Clotilde avviandosi.*

p. 247

– **Och**, *zbyt długo trzeba by to tłumaczyć* – *westchnęła Klotylda.*

p. 229

Il carattere interiettivo delle interiezioni è sottolineato dal verbo *sospirare* tradotto letteralmente *westchnąć*. Nel caso citato solo il contesto generale può indicare l'interpretazione corretta delle interiezioni *oh* – *och*.

b) „*Oh, povero Giorgino*”, disse ridendo Clotilde.

p. 154

– *Och, biedny Giorgino* – rzekła ze śmiechem Klotylda.

p. 143

Il valore semantico dell'ironia è determinato dal contesto: l'aggettivo *povero* – *biedny* e il gerundio *ridendo* tradotto con la locuzione *ze śmiechem*.

Ohilà

„*Ohilà*”, osservò ironico il capo dei poliziotti.

p. 109

– *No, no* – zauważył ironicznie policjant.

p. 103

Il valore semantico dell'ironia è reso dal contesto, cioè dall'aggettivo *ironico* sostituito nella versione polacca con l'avverbio *ironicznie*. Nella versione originale il carattere esclamativo di *ohilà* è sottolineato dall'autore con il punto esclamativo.

La meraviglia e lo stupore – *accidenti, bah, buon Dio, diamine, eh, oh, perbacco.*

Accidenti

„*Accidenti, che tipo curioso!*”, esclamai io.

p. 57

– *Coś podobnego, ależ to spryciarz!* – wykrzyknęłam.

p. 53

Il carattere esclamativo di ambedue interiezioni è messo in rilievo dal punto esclamativo. Il valore semantico di ambedue versioni è diverso il che è dovuto alla scorretta traduzione di uno degli elementi del contesto: l'aggettivo *curioso* (*dziwny*) è sostituito con il sostantivo *spryciarz* (*furbo*), per cui il valore semantico è diventato quello dell'ammirazione anziché della meraviglia e dello stupore.

Buon Dio

„*Buon dio*”, sospirò allargando le braccia.

p. 190

– *Mój Boże* – westchnął, rozkładając szeroko ręce.

p. 176

La natura interiettiva di *Buon Dio* e *Mój Boże* risulta da uno degli elementi del contesto, cioè dal verbo *sospirare* – *westchnąć*. Il valore semantico delle locuzioni in questione si ha grazie all'analisi del contesto generale.

Oh

„*Oh, il signor Dublé*”, esclamò Giorgino.

p. 128

– *Oo* – *to pan Dublé!* – *wykrzyknął Giorgino.*

p. 112

Il carattere esclamativo delle interiezioni *oh* e *oo* è indicato dal verbo *esclamare* – *wykrzyknąć*. Il valore semantico della meraviglia risulta dal contesto generale in cui, alcune frasi dopo, appare l'aggettivo *sbalordito* – *osłupiały*, riferito al Giorgino dell'esempio sopracitato.

La paura e lo spavento – *accidenti* e *oh*.

Accidenti

„*Accidenti*, è riuscita ad ucciderlo lei”, *balbettò Sett.*

p. 161

„*Co u licha, czyżby to ona go zabiła?*” – *wyjąkał Sett.*

p. 150

Il valore semantico della paura nella versione originale del romanzo risulta dal contesto generale da cui l'interiezione è circondata. Invece nella traduzione di Sieroszevska l'impiego del punto interrogativo influisce sul cambiamento del contesto (l'aggiunzione della particella *czyżby*) in cui è posizionata l'interiezione, per cui influisce pure sulla sua interpretazione e sul cambiamento del senso. Nella versione polacca non è più lo spavento che domina ma l'incertezza e lo stupore.

La protesta e l'opposizione – l'interiezione *macchè*.

Macchè

Macchè!, *rispose. Bastano cinquanta.*

p. 246

Cóż znowu – *powiedziała Ketty. – Wystarczy po pięćdziesiąt.*

p. 229

L'interiezione *macchè* è stata tradotta con *cóż znowu* (la forma rinforzata della particella *co* e l'avverbio). Il senso di questa interiezione è indicato dal contesto, cioè dal verbo *bastare* – *wystarczyć* e, solo nella versione italiana, dai mezzi della punteggiatura.

La rabbia, l'ira e la collera – *accidenti*, *ah*, *buon Dio*, *già* e *maledizione*.

Maledizione

„*Maledizione!*”, *esclamò Fil.*

p. 181

Przekleństwo! – *wybuchnął Fil.*

p. 168

Il carattere esclamativo del sostantivo *maledizione* in funzione dell'interiezione è sottolineato dalla punteggiatura, cioè dal punto esclamativo e dal contesto – il verbo *esclamare*. Nella traduzione polacca vengono impiegati rispettivamente: il punto esclamativo e il verbo *wykrzyknąć* al posto del verbo *esclamare*. Il valore semantico è dato dall'analisi del contesto generale.

3. Interiezioni limitate a uno stretto numero di contesti

Avanti – si usa come:

a) incitamento o sollecitazione:

Avanti, giovanotto: vediamo come fate il conte francese!

p. 141

No dalej, młody człowieku. Chcę zobaczyć jak pan robi francuskiego hrabiego!

p. 132

Il carattere interiettivo è sottolineato dal punto esclamativo impiegato in ambedue versioni. L'interpretazione del significato dell'interiezione è definita univocamente dal contesto, cioè dal verbo *spazientarsi* – *stracić cierpliwość* che precede.

b) invito ad entrare a chi bussa o suona alla porta:

„Avanti!”, disse Filimario Dúblé alzandosi e buttando la sigaretta dall'oblò.

p. 12

– Proszę! – rzekł Filimario wstając i wyrzucając papierosa za okrągłe okienko kabiny.

p. 12

Il carattere interiettivo dell'interiezione risulta dalla punteggiatura. L'interpretazione è determinata dal contesto che precede l'impiego dell'interiezione: l'espressione *udire bussare discretamente alla porta* – *słyszeć dyskretne pukanie do drzwi*.

c) ordine di andare avanti:

Mancano gli esempi.

Basta – si utilizza per:

a) imporre la sospensione di qualcosa:

„Basta con queste storie!”, ordinò categorico.

p. 81

Dość tego! – rzucił kategoriyczny rozkaz.

p. 76

Il carattere esclamativo è sottolineato dal punto esclamativo impiegato nell'originale e nella traduzione; l'interpretazione del senso dell'interiezione è imposta dal contesto, cioè dal verbo *ordinare (categorico)* tradotto con l'espressione *rzucić kategoriyczny rozkaz*.

b) troncato un discorso:

Mancano gli esempi.

Buona notte – si utilizza quando:

a) ci si lascia a tarda ora:

„**Buona notte, ragazzo**”, mi disse.

p. 49

– **Dobranoc, chłopcze** – powtórzył.

p. 45

L'interpretazione è data dall'impiego del verbo *allontanarsi – odejść*.

b) prima di andare a dormire:

Mancano gli esempi.

Buona sera – l'interiezione utilizzata come saluto:

a) quando ci si incontra nel pomeriggio o alla serata:

Mancano gli esempi.

b) quando ci si lascia nel pomeriggio o alla sera:

„**Buona sera, signorina Troll**.”

p. 158

„**Dobranoc, panno Troll**.”

p. 146

L'interpretazione è determinata dal contesto che precede, vuol dire dall'espressione *rinunciare alla compagnia di* tradotto *wyrzec się towarzystwa*.

Buon giorno – interiezione utilizzata come:

a) saluto quando ci si incontra:

„**Buon giorno, capitano**”, disse allora il console.

p. 119

– **Dzień dobry, kapitanie** – rzekł konsul.

p. 112

L'analisi del contesto (il verbo *accorgersi di... – zauważyć obecność*) indica l'unica interpretazione possibile della locuzione interiettiva in questione.

b) augurio di passare una bella giornata:
Mancano gli esempi.

Grazie – si usa per ringraziare qualcuno. Esempio:

Grazie, amico!

p. 196

– *Dzięki, przyjacielu!*

p. 182

Il carattere interiettivo risulta dal punto esclamativo utilizzato in ambedue versioni del romanzo. Il valore semantico risulta invece dalla natura unisensa dell'interiezione citata e dal contesto generale.

Salute – in funzione di interiezione si usa:

a) come saluto cordiale e amichevole:

Salute, Chico!, dissero i tipacci.

Salute, risposi.

p. 79

– *Cześć, powitały mnie te ciemne typy.*

– *Cześć – odpowiedziałem.*

p. 75

Il suo carattere esclamativo risulta dalla punteggiatura; l'interpretazione è determinata dal contesto – i verbi: *dire* tradotto *powitać* che rende ancora meglio il significato e *rispondere* tradotto *odpowiedzieć*.

b) per esprimere auguri, p.es. nei brindisi:
Mancano gli esempi.

La lettura degli esempi riportati sopra permette di osservare alcune regolarità nell'impiego delle interiezioni e nella loro traduzione da una lingua in un'altra. Come ha dimostrato l'analisi eseguita in precedenza, la natura delle interiezioni è polisensa. Nella maggior parte dei casi (più della metà degli esempi citati) bastano gli elementi singoli della vicinanza immediata dell'interiezione (verbi, sostantivi, aggettivi, avverbi, locuzioni ecc.) per definirne il senso. In tanti altri invece si è costretti a ricorrere all'analisi del contesto generale che indica l'interpretazione giusta di un dato caso. Infine ci sono delle interiezioni e locuzioni interietive (*buon giorno, buona sera, buona notte, avanti, basta, ecc.*) la cui presenza è limitata al numero dei contesti rigorosamente definiti che rendono univoca la loro interpretazione.

Alcune delle interiezioni o locuzioni interietive (p.es.: *perbacco*) sono così radicate nella realtà linguistica ed extralinguistica estranea a quella polacca che spesso si è costretti non solo ad intuire il loro valore semantico ma anche a far

ricorso alla realtà extratestuale polacca per trovare le stesse strutture stilistiche e gli stessi equivalenti lessicali. È uno dei pochi procedimenti che permettono di rendere visibile il diverso aspetto culturale del testo letterario e, allo stesso tempo, della sua traduzione.

D'altro canto, questo è un fenomeno che conduce al processo dell'adattamento delle parole improntate dal conteso o dalle attitudini affettive di chi parla o di chi scrive, il che si osserva nel caso delle interiezioni ed espressioni esclamative. Considerato tutto ciò si può arrivare alla conclusione che l'adattamento, che non è la traduzione nel pieno senso della parola, è allora un processo naturale, a proposito del quale R. Escarpit (1977: 233–234) dice: „La lotta continua con l'adattamento è assurda. L'adattamento è un caso speciale della lettura.”

Dalla lettura attenta di ambedue versioni e dall'analisi delle interiezioni apparse nel romanzo di Guareschi risulta che loro, servendo anzitutto ad esprimere vari stati d'animo, positivi o negativi, hanno modesto influsso sull'aspetto semantico del testo letterario nel suo insieme e come tali non compromettono la sua coerenza logica, anche se allo stesso tempo possono svitare il senso delle singole frasi.

Per quanto riguarda l'aspetto stilistico, pur essendo sempre limitato, l'influsso della traduzione delle interiezioni vi è più visibile. Lo può illustrare il caso della locuzione interiettiva *perbacco* che B. Sieroszevska lascia in tutti i casi non tradotta. Alle volte si impiegano apposta singole parole straniere oppure intere frasi espresse in una lingua straniera allo scopo di accentuare una caratteristica biografica p.es. la nazionalità di un personaggio, come nel frammento tratto da Guareschi:

... riprese immediatamente animo e urlò: **Caramba!**

p. 51

... *natychmiast odzyskał werwę i ryknął:*

– **Caramba!**

p. 48

In questo caso, l'interiezione spagnola *caramba* è stata utilizzata da Guareschi per mettere in evidenza la nazionalità cilena di uno dei personaggi. Per quanto invece riguarda l'interiezione italiana *perbacco*, la traduttrice avrebbe potuto sostituirla con p.es. *a niech to* oppure con un'altro equivalente polacco perchè lasciata non tradotta, la locuzione in questione fa acquisire al testo di Guareschi un valore quasi esotico, assente nella versione italiana del romanzo. Esempio:

Perbacco, galanteria, gentilezza, poesia, sangue latino, romanticismo, molto romanticismo.

p. 142

Perbacco, galanteria, kurtuazja, poezja, krew latyńska, romantyzm, mnóstwo romantyzmu.

p. 133

Altre serie incongruenze stilistiche, dovute alla scorretta traduzione delle interiezioni o delle locuzioni interiettive non si sono notate, il che conferma la tesi a cui si è accennato all'inizio, sul loro scarso influsso sull'aspetto stilistico e semantico del testo letterario nella sua interezza.

Riferimenti bibliografici

- Cressot M., 1976: *Le style et ses techniques*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Escarpit R., 1977: W kregu socjologii literatury. W: *Literatura a społeczeństwo*. Warszawa.
- Léon P. R., 1971: *Essais de phonostylistique*. Ottawa, Didier.
- Martins-Baltar M., 1977: *De l'énoncé à l'énonciation: une approche des fonctions intonatives*. Paris, CREDIF.
- Świątkowska M., in prep.: Interjection et acte de prédication. In: *Actes du Colloque International de Linguistique Française „Prédication, assertion, information: application et synthèses”*, Uppsala, 6-8.10.1997. Uppsala.
- Wierzbicka A., 1988: *The Semantics of Grammar*. Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins Pub. Comp.
- Wierzbicka A., 1991: *Cross – Cultural Pragmatics of Human Interaction*. Berlin-New York, De Gruyter.
- Zingarelli N., 1991: *Il nuovo Zingarelli. Vocabolario della lingua italiana*. Milano, Zanichelli.

Joanna Beczek

PRZEZNACZENIE MA NA IMIĘ KLOTYLDA G. GUARESCHIEGO
– UWAGI NA TEMAT INTERIEKCJI
ORAZ ROLI KONTEKSTU W ICH INTERPRETACJI

S t r e s z c z e n i e

Autorka stara się odpowiedzieć na pytanie, dlaczego kontekst i jego elementy są niezbędne do określenia typu interpretacji interiekcji, nawiązując w ten sposób do publikacji A. Wierzbickiej i M. Świątkowskiej. Interpretując cytowane w tekście interiekcje, autorka starała się wydobyć te elementy kontekstu, które określają ich wartość semantyczną.

Wszystkie przykłady zaczerpnięte zostały z powieści *Il destino si chiama Clotilde* G. Guareschiego i jej polskiego tłumaczenia – *Przeznaczenie ma na imię Klotyllda*.

Joanna Beczek

G. GUARESCHI'S *IL DESTINO SI CHIAMA CLOTILDE*
– SOME REMARKS ON INTERJECTION AND
THE ROLE OF CONTEXT IN THEIR INTERPRETATION

S u m m a r y

Referring to Wierzbicka's and Świątkowska's publications, the author attempts to answer the question why context and its elements are necessary in defining and interpreting interjections. She has tried to bring out those context elements that define the semantic value of the quoted interjections from G. Guareschi's *Il destino si chiama Clotilde* and its polish translation.

Jean-Pierre Desclés

Université de Paris-Sorbonne

Centre d'Analyse

et de Mathématiques Sociales

Unité mixte CNRS- EHESS-Paris-Sorbonne

Langage et perception*

Une façon de reformuler „l'hypothèse localiste” dans une perspective cognitive revient à ancrer certains schémas de prédication sur des schémas construits par la perception visuelle. Les schémas de prédication des langues apparaissent alors comme des extensions des schémas morpho-syntaxiques qui encodent les représentations verbalisées de situation référentielles de position d'un objet dans l'espace ou du mouvement spatio-temporel d'un objet ou encore du changement affectant un objet. Cet *ancrage* du langage sur la perception visuelle (non pas la réduction du langage à la seule perception de l'espace) peut être „expliqué” par une suite de *changements de référentiels*. Cette modélisation est cependant insuffisante pour „couvrir” toutes les opérations (thématisation, détermination, par exemple) mises en oeuvre dans l'activité de langage mais elle est l'amorce d'une théorie (TH_1) de la prédication opérée par les langues naturelles. Cette théorie (TH_1) est différente de la théorie (Th_0) de la prédication formalisée par le langage des prédicats. (TH_1) s'avère compatible avec des extensions à d'autres opérations (diathèses, thématisations, déterminations) que la théorie „classique” (TH_0) n'a pas réussi à capter adéquatement; de plus, elle rend envisageable la décomposition des prédicats en primitives sémantiques.

Nous présenterons dans un premier temps quelques arguments contre la théorie (Th_0). Nous développerons ensuite les changements successifs de référentiels ces changements permettant de donner des fondations perceptives à la théorie (TH_1).

* Cet article a été exposé, sous une forme légèrement différente, dans le cadre des travaux du groupe européen Sigma, à la Fondation Rockefeller à Bellagio (Italie) en février 1988.

1. Inadéquation de la théorie „logique” de la prédication

La prédication est l'un des invariants les plus incontestés du langage puisque toutes les langues naturelles encodent les opérations de prédication qui sont constitutives des propositions sous-jacentes aux énoncés¹. Il existe cependant plusieurs théories de la prédication. Une première théorie (Th_0) appréhende chaque prédicat comme „un tout” linguistique atomique et indécomposable. Dans ce cas, la prédication consiste à „appliquer” un prédicat unaire (respectivement binaire, ternaire...) sur un argument (respectivement sur un couple, sur un triplet ...d'arguments) ou encore à „faire tomber” un n-uple d'arguments $\langle T^1, \dots, T^n \rangle$ „sous” un prédicat n-aire P_n ($n=1, 2, 3, \dots$) pour constituer la proposition ' $P_n(T^1, \dots, T^n)$ '. La seconde théorie (Th_1) est plus complexe puisqu'elle ne considère plus qu'un prédicat puisse être décomposé en unités plus primitives. Dans ce cas, l'opération de prédication elle-même doit être décomposée en opérations plus élémentaires.

Th_0 est la théorie post-frégéenne de la prédication, devenue la théorie „classique” de la prédication formalisée par le langage des prédicats du premier ordre que l'on désignera désormais par LP . Les critiques que nous adressons à (Th_0) dépassent le cadre strict de LP . En effet, d'autres formalismes, différents de LP , reprennent sans modifier profondément la théorie de la prédication de LP .

L'analyse de la prédication opérée dans LP est partiellement inadéquate à l'analyse de la prédication observée dans le fonctionnement des langues naturelles. Plusieurs arguments peuvent être avancés en faveur de cette thèse d'inadéquation. Nous en esquisserons quelques-uns, sachant très bien qu'il s'agit là de l'un des sujets les plus délicats et les plus controversés de la linguistique formelle lorsqu'elle se confronte les approches logiques et philosophiques du langage aux données empiriques observées dans les langues. Ces arguments devraient être amplement développés, nous ne donnerons ici que quelques commentaires succincts, accompagnés d'indications bibliographiques, car nous préférons traiter ce sujet de façon plus autonome dans une autre publication.

Nous citons pour mémoire les inadéquations relevées portant sur les phénomènes de nature inférentiels. Par exemple, O. Quine propose de représenter le connecteur *mais* par le connecteur logique *et*. Or, le *mais* a une valeur argumentative marquée qui n'est absolument pas représentée par le *mais* (voir par exemple O. Ducrot). De même, il est bien connu que la conjonction *et* ou *si* du français ont des valeurs sémantiques qui ne sont pas captées par l'analyse logique des connecteurs *et* et *si*...

¹ D'autres opérations interviennent dans la constitution des énoncés; ainsi, les opérations énonciatives prennent pour argument une proposition pour constituer une expression linguistique ayant le statut d'énoncé. Cette analyse des énoncés en opérations prédictives et énonciatives est classique en linguistique et en logique, du moins si on se rappelle les approches de Ch. Bally, de E. Benveniste ou, plus anciennement, des Stoïciens et des décompositions médiévales en *modus* et *dictum*.

alors du calcul des propositions. Nous allons évoquer d'autres inadéquations qui, à nos yeux, sont plus encore fondamentales.

Premier argument: TH_0 place tous les arguments d'un prédicat sur un même niveau hiérarchique alors que les langues hiérarchisent les arguments.

Une théorie du rang des compléments considère les compléments obligatoires (les actants dans la terminologie de L. Tesnière) et ceux qui sont facultatifs (les circonstants chez Tesnière), le sujet pouvant être conçu alors comme un „complément de rang zéro” (selon O. Jespersen), c'est-à-dire comme un „complément obligatoire”. Cette théorie nous indique que les compléments sont hiérarchisés à partir du rang zéro. Selon cette théorie des rangs, la prédication est conçue implicitement comme une série d'opérations qui constitue progressivement la relation prédicative en opérant d'abord sur le complément d'ordre zéro (le sujet syntaxique) puis en intégrant dans la relation prédicative les autres compléments obligatoires (constituant ainsi le „nexus” de la phrase) et ensuite les compléments facultatifs (les circonstants). Ainsi, la phrase *Pierre donne un beau livre à son fils* est constituée en faisant opérer le prédicat verbal *a donné* sur le sujet *Pierre*, d'où: *Pierre a donné*, on constitue ensuite d'autres unités linguistiques qui intègrent d'abord le complément de rang un (complément d'objet direct): *Pierre a donné un beau livre*, puis le complément de rang deux (le complément indirect): *Pierre a donné un beau livre à son fils*.

On peut apporter un certain nombre de critiques à cette théorie „naïve” de la prédication qui commence la prédication en opérant en premier lieu sur le sujet syntaxique. Une autre théorie de la prédication (Sh a u m y a n, 1987: 123) hiérarchise aussi les opérations de prédication mais en fondant la hiérarchisation sur une toute autre hiérarchisation des termes nominaux qui interviennent dans la phrase en distinguant le terme primaire (ou sujet) des termes secondaire et tertiaire. Cette théorie termine la constitution de la relation prédicative par l'application du Prédicat au terme primaire après avoir constitué la Prédicat en appliquant le prédicat verbal au terme tertiaire puis au terme secondaire. Ainsi, la phrase *Pierre a donné un beau livre à son fils* est constituée en appliquant le prédicat ternaire *a-donné-à* sur le terme tertiaire *son fils*, d'où le nouveau prédicat binaire *a-donné-à son fils* qui est appliqué au terme secondaire *un beau livre*, d'où le prédicat unaire *a-donné-à son fils un beau livre* qui est appliqué finalement au terme primaire *Pierre*, d'où la phrase *Pierre a donné à son fils un beau livre*.

Le *LP* est incapable de refléter ces deux types de hiérarchisation des opérations prédicatives. En effet, dans *LP*, comme nous l'avons déjà dit, le prédicat verbal est directement appliqué à tous ses arguments réunis comme un élément d'un produit cartésien; dans notre exemple, le prédicat verbal *a donné* est appliqué au triplet $\langle \textit{Pierre}, \textit{un beau livre}, \textit{à son fils} \rangle$, d'où: *a donné (Pierre, son beau livre, à son fils)*. En revanche, le formalisme de la logique combinatoire de H.B. Curry, avec l'opération de curryfication et le principe applicatif (D e s c l è s, 1990: 133–138) permet de traduire exactement une hiérarchisation des opérations de prédication.

Deuxième argument : TH_0 est incapable de fournir une théorie des différentes diathèses (voix).

Les phrases actives et passives comme *le chasseur a tué le daim* et *le daim a été tué par le chasseur* sont représentées dans *LP* par la même relation prédicative: *a tué (le chasseur, le daim)*. Les langues ont en effet plusieurs procédés d'agencement des unités linguistiques (les diathèses) pour exprimer une même relation prédicative invariante et ces procédés sont tous signifiants, ils expriment des „choix sémantiques” et discursifs. Un système de représentations des agencements linguistiques doit donc être capable de refléter les opérations constitutives des énoncés et ce sont justement ces opérations qui intéressent les linguistes. De plus, d'autres diathèses (voix moyennes, médio-passives, impersonnelles...) expriment d'autres modes d'organisation des énoncés. Or, comme le problème des diathèses (voir D e s c l é s, 1990, chapitre 9) revient, entre autres, à „orienter” les prédicats et à définir des prédicats complexes en „combinant” des prédicats élémentaires entre eux, il apparaît bien que le *LP* étant un formalisme qui ne contient pas d'opérations destinées à former des prédicats dérivés à partir de prédicats plus élémentaires, est, par nature, inadapté à la formalisation adéquate des opérations de diathèse.

Troisième argument : TH_0 est incapable de formaliser, dans un même cadre, la double distinction entre Prédicat logique/Sujet logique et prédicat linguistique/ /sujet (et compléments) syntaxiques.

La „tradition” médiévale analysait les phrases en les décomposant en trois éléments: Sujet (logique)/Prédicat (logique) (par exemple: *Socrate court* = *Socrate* (Sujet) *est* (Copule) *courant* (Prédicat) tandis que la tradition „moderne” post-frégéenne les analyse en prédicat/arguments (par exemple: *Socrate court* = *court* (*Socrate*). Si ces deux types d'analyses captent formellement certains phénomènes du langage, elles „écrasent” cependant d'autres phénomènes aussi importants. Par exemple, la représentation „moderne” ne donne aucune analyse de la copule *est* dans les phrases adjectivales comme *les fruits sont secs* puisque *sont secs* est considéré par les „modernes” comme un prédicat atomique, d'où la représentation: *sont-secs* (*les fruits*). En revanche, l'analyse logique „traditionnelle” introduisait des copules cachées que les organisations morpho-syntaxiques n'expriment pas. Mais il semble bien pourtant que l'opposition „traditionnelle” entre un Sujet (logique) et un Prédicat (logique) soit significative et traduise une certaine hiérarchie des arguments (voir le cinquième argument plus bas). Par conséquent, il ne faut pas se condamner à choisir soit la théorie „traditionnelle” soit la théorie „moderne”, il faut être capable au contraire de construire un formalisme qui soit susceptible d'intégrer les avantages des deux types d'analyse en se débarrassant de leurs défauts (voir sur ce point D e s c l é s, 1990: 92–99, 102–105).

Quatrième argument. La théorie TH_0 ne fournit pas une théorie formelle de la détermination et de la thématisation.

Les représentations logiques du *LP* traitent sur le même plan les adjectifs, les verbes et les prépositions. Le langage de programmation PROLOG, fondé sur la logique des prédicats, a justement repris ces analyses; par exemple, le syntagme *la voiture blanche* est ramené à la proposition '*la voiture est blanche*' (et représenté dans *LP* par la proposition: *est blanche* (*la voiture*). De même, une préposition comme *dans* ou *sur* est représentée dans *LP* par un prédicat relationnel *est-dans* ou

est-sur. Ainsi, les phrases *la voiture (qui est) dans le garage est à moi* ou *le livre (qui est) sur la table est intéressant* sont représentées dans *LP* par:

est-dans (la voiture, le garage) ET appartient-à (la voiture, moi)
est-sur (le livre, la table) ET est-intéressant (le livre).

Le *LP* „écrase” des distinctions fonctionnelles que beaucoup de langues (les langues indo-européennes en tout cas) captent par des catégorisations morpho-syntaxiques différentes: verbes d'un côté, déterminants adjectivaux et adverbiaux de l'autre. En effet, les adjectifs catégorisent un fonctionnement de détermination nominale et non pas un fonctionnement prédicatif. Les prépositions contribuent souvent à construire des syntagmes adverbiaux qui viennent déterminer des syntagmes nominaux, des syntagmes verbaux ou même des phrases. Il semble bien que le formalisme catégoriel (les grammaires catégorielles héritées de Husserl, Lesniewski, Ajdukiewicz, Bar-hillel et Lambek) soit beaucoup plus adéquat que *LP* pour exprimer ces deux grandes fonctions universelles du langage: la détermination et la prédication. Beaucoup de langues, par exemple le chinois, ont des organisations linguistiques où la détermination joue un rôle encore plus fondamental que celui qui est catégorisé par les différents procédés de détermination des langues indo-européennes.

Lorsqu'on s'intéresse à la typologie des langues, on constate qu'il existe des langues (Subject-Prominent Languages) qui sont plus orientées vers une organisation analysable en Sujet et Prédicat, les langues indo-européennes étant de bons représentants de ce type de langues, alors que d'autres langues (Topic-Prominent Languages) ont une organisation plus orientée vers un découpage énonciatif en Thème (ou Topic) et en Rhème, le chinois et le Lahu en étant de bons exemples (Ch. Li est S. Thomson, 1975: 457-489). De plus, même dans les langues du premier groupe typologique, il existe de très nombreux traits de thématisation comme dans *Marie, Jean l'aime* ou *Jean, il aime Marie* ou encore *Jean, Marie, il l'aime beaucoup* que l'on oppose à l'énoncé plus neutre *Jean aime Marie*. On peut montrer que les opérations de thématisation viennent s'ajouter aux opérations strictement prédicatives, l'analyse d'un énoncé étant alors le résultat de deux décompositions intriquées: Thème/Rhème et prédicats/arguments. Il est certain que *LP* est très mal adapté à la représentation formelle des phénomènes de thématisation et à cette double décomposition, thématique et prédicative, des énoncés.

Cinquième argument : TH_0 est incompatible avec d'autres types typologiques de langues, en particulier avec les langues de type active/inactive. Elle ne permet pas d'expliquer les phénomènes d'évolution diachronique d'une langue, la diversité typologique des langues et est un sérieux obstacle à la formulation de certains invariants abstraits de prédication.

Le lecteur pourra se reporter au chapitre 10 de l'ouvrage *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition* (Desclès, 1990) pour se rendre compte que le *LP* est un outil parfaitement inadéquat à la discussion des relations entre types de langues (en particulier langues accusatives *versus* langues ergatives et langues actives/inactives). Il est important de noter par exemple que dans les langues de type active/inactive, l'opposition entre les prédicats à une place et à deux places n'est pas pertinente (voir Desclès, 1990:264; Shumyan, 1987:129). Or,

une telle opposition est fondamentale dans le *LP* et toute utilisation de ce langage formel comme instrument de représentation présuppose les deux postulats suivants: (i) certaines unités linguistiques (comme les verbes et les prépositions) sont considérés comme des prédicats; (ii) chaque prédicat est caractérisé par son arité (c'est-à-dire par le nombre d'arguments auquel il s'applique); (iii) une même unité linguistique prédicative sera toujours associée à un même prédicat. Cela signifie en conséquence qu'un même item linguistique ne peut pas être analysé tantôt comme une entité nominale, tantôt comme une entité prédicative et lorsqu'elle est identifiée comme une entité prédicative elle peut fonctionner tantôt comme un prédicat unaire, tantôt comme un prédicat binaire. Or, c'est ce que nous observons dans ces langues de type active/inactive.

Sixième argument: TH_0 ne fournit pas une „théorie sémantique du sens” qui analyserait la signification ou les significations de chaque prédicat. Elle ne permet donc pas d'articuler les opérations générales de prédication opérées par les langues avec d'une part, les organisations syntaxiques (en noms, verbes, adjectifs, prépositions) plus directement observables et d'autre part, les représentations cognitives, qui dépassent le cadre strict des représentations opérées par le langage.

Le *LP* est défini par une syntaxe et par une sémantique dénotationnelle, chaque proposition étant évaluée par une valeur de vérité. La sémantique dénotationnelle donne donc une interprétation de chaque proposition valide dans un modèle ensembliste. Les expressions propositionnelles de *LP* sont obtenues en appliquant les prédicats aux termes et en composant entre elles, au moyen des opérateurs propositionnels, les expressions ainsi obtenues. Dans *LP*, chaque prédicat de *LP* est cependant considéré comme une unité atomique indécomposable et non composable avec d'autres prédicats. Or, pour comprendre un discours, il est nécessaire de construire une représentation de ce discours de façon à pouvoir, par exemple, effectuer certaines inférences en opérant sur la représentation construite. L'interprétation dans un modèle dénotationnel n'est pas suffisante pour atteindre cet objectif car il faut pouvoir représenter au moins une partie de la signification des prédicats. Les prédicats, qui sont considérés comme étant des unités atomiques à un certain niveau d'analyse, sont décomposables à l'aide de primitives sémantiques, à un niveau plus fin de l'analyse. Cette approche décompositionnelle repose (i) sur un choix de primitives sémantiques et (ii) sur un mode formel de composition de ces primitives. R. Schank a proposé des primitives sémantiques sans justifier assez leur choix et leur organisation formelle. D'autres primitives ont été proposées, par exemple par G. Miller. Pour notre part, nous avons fourni dans notre ouvrage (Desclés, 1990, chapitre 11) des exemples d'analyse des prédicats à l'aide de primitives sémantiques dont nous précisons à la fois l'origine (perception visuelle des positions, des mouvements et des changements) et le mode de composition et de décomposition formelles en nous situant dans le cadre de la logique combinatoire. En effet, ce formalisme est suffisamment flexible pour désintégrer une unité d'un certain niveau en unités plus élémentaires d'un autre niveau.

À la théorie (TH_0), qui nous paraît inadéquate pour les raisons que nous venons d'évoquer, nous devons opposer une autre théorie (TH_1). La construction de (TH_1) est l'un des objectifs de la linguistique théorique. Le cadre „prélogique” qui nous

semble le mieux adapté à cette entreprise est celui de la logique combinatoire de Curry. Il permet en particulier d'envisager une sémantique formelle du sens (du 'Sinn' selon G. Frege) non dénotationnelle². De plus, ce formalisme est assez flexible pour pouvoir capter, à côté des opérations de prédication, les opérations de thématisation et de détermination encodées par les systèmes linguistiques. Nous ne développerons pas ces problèmes ici, nous renvoyons le lecteur aux travaux publiés et aux travaux en cours³.

2. Reformulation cognitive de l'hypothèse „localiste”

Le langage ne constitue pas une activité cognitive isolée, cette activité entre en interaction avec d'autres activités comme la perception et l'action⁴. On peut aller plus loin. Les catégorisations opérées par les langues, ou du moins certaines d'entre elles, sont-elles autonomes ou bien entretiennent-elles quelque rapport avec les phénomènes plus généraux des catégorisations cognitives opérées par la perception et l'action? Si oui, il y aurait là une voie de recherche originale pour trouver des fondements philo/ontogénétiques du langage. Si non, le langage serait une activité catégorisante qui garderait tout son mystère. Nous allons examiner ici une question beaucoup plus restreinte: comment l'activité langagière peut-elle avoir un ancrage catégoriel sur la perception visuelle et comment cet ancrage du langagier sur le perceptif visuel permet-il l'émergence d'une prédication abstraite?

Plusieurs courants dans la linguistique contemporaine (les grammaires cognitives de R. Givón (1979), R. Jackendoff (1983; 1987), R. Langacker (1988), L. Talmy (1975; 1983), l'approche morphodynamique du langage (Thom, 1972; 1980; W. Wildgen, 1982; J. Petitot, 1989) et la grammaire applicative de S. K. Shauyman (1977) tentent de proposer une nouvelle approche de ce problème fort ancien, que l'on peut rapprocher de l'hypothèse dite „localiste”, dont une première formulation avait été proposée déjà par les stoïciens. Sur la base d'observations synchroniques et d'observations empruntées au développement diachronique des langues indo-européennes, l'hypothèse localiste soutient l'idée que toutes les constructions verbales seraient organisées en prenant pour „modèles” les situations spatiales; toutes les constructions prédictives, selon cette hypothèse, sont interprétables en termes spatiaux. Nous n'acceptons pas cette formulation ancienne pour plusieurs raisons : (i) elle fait jouer à l'espace un rôle premier alors que la dimension temporelle intervient aussi dans les

² Sinn P. Engel.

³ Voir Desclès, 1990, chapitre 9 pour les diathèses et pour la thématisation.

⁴ G. Vignaux.

catégorisations; (ii) les constructions prédicatives doivent être décomposées dans des représentations cognitives plus profondes que celles du seul langage et c'est à ce niveau cognitif que jouent les interactions entre les représentations construites par le langage et les représentations construites par la vision et les planifications d'action⁵.

Notre reformulation⁶ vise à expliquer comment les schémas de toute prédication verbale peuvent réutiliser abstraitement et étendre les schémas prédicatifs qui servent à représenter des situations statiques et dynamiques que la perception visuelle a captées et a organisées. Exprimons notre hypothèse: les schémas de prédication des langues qui apparaissent sont des extensions de schémas morpho-syntaxiques qui encodent les représentations verbalisées des situations référentielles spatio-temporelles (positions, mouvements, changements); certaines catégorisations grammaticales opérées par les langues sont donc des réinvestissements abstraits des catégorisations opérées par la perception visuelle de l'espace et du temps. L'ancrage catégoriel du langage sur la perception visuelle (non pas, rappelons-le, la „réduction du langage à la perception de l'espace") trouve une „explication naturelle" dans des changements de référentiels :

(i) représentations dans un référentiel objectif externe à l'énonciateur;

(ii) représentations qualitatives dans un référentiel R_1 structuré par des relations topologiques entre des objets, des lieux et par des mouvements d'objets par rapport à des lieux;

(iii) représentations dans un référentiel structuré par des relations abstraites de repérage d'un objet en mouvement par rapport à des lieux privilégiés (lieu de départ, lieu d'arrivée, lieux intermédiaires) en y incluant l'espace égocentrique de l'énonciateur;

(iv) représentations organisées sur des schémas intégrés de prédication qui réinvestissent les schémas prototypiques de (iii).

Le référentiel topologique R_1 est en fait une „théorie des lieux"⁷; les autres référentiels prennent appui sur lui et le complexifient. Le „modèle des lieux" est

⁵ Liens avec plus loin.

⁶ Sans retenir non plus les formulations léguées par une tradition même récente (L. Hjelmslev, 1935; J. M. Anderson, 1977; J. Miller, 1985; J. Petitot, 1985). Un certain nombre de psychologues travaillant sur la perception défendent des positions qui sont proches des positions „localistes". Par exemple, H. H. Clark (1973) suggère que les usages spatiaux et temporels des prépositions peuvent être déduits de la perception de l'espace dans lequel se trouvent les êtres humains : „en général, les expressions spatiales apparaîtraient avant les expressions temporelles; chaque terme qui peut être employé avec un sens spatial et temporel devrait être acquis avec sa signification spatiale". Johnson et Miller (1976) admettent la primauté de l'espace dans l'organisation de la cognition humaine et notent qu' „il semble plausible que la compréhension, par les enfants, du langage du temps se développe à partir de la compréhension du langage de l'espace". La primauté du spatial sur le temporel dans un développement ontogénétique n'entraîne cependant pas un consensus, la discussion reste encore largement ouverte.

⁷ Théorie des lieux chez les stoïciens, Leibniz.

bien évidemment directement compatible avec une perception de l'espace, des mouvements et des actions qui s'y déroulent⁸. D'un côté, les capteurs périphériques visuels sont des organes qui ont pour fonction de transformer des signaux physiques externes en représentations cognitives. En particulier, les capteurs sont des dispositifs qui sont capables de différencier les situations statiques des situations évolutives et changeantes. La perception visuelle de l'espace externe construit donc des représentations des situations de l'environnement externe, en les catégorisant sous forme de trois grands types de situations spatio-temporelles: les situations statiques, les situations cinématiques et les situations dynamiques. D'un autre côté, les langues naturelles sont des systèmes de représentations symboliques à la fois autonomes (c'est-à-dire ne nécessitant pas des déclencheurs externes) et détachables de l'environnement externe de l'utilisateur (les énoncés sont transmissibles et peuvent être transportés). Certaines des catégories grammaticales des langues (catégories du temps et de l'aspect⁹, catégories de la diathèse) encodent les représentations de situations spatio-temporelles statiques, cinématiques et dynamiques dans des schémas morpho-syntaxiques. Une situation statique décrit un état dans lequel se trouve un objet selon qu'il est dans un lieu ou repéré par rapport à un lieu (*Jean est dans la chambre; Pierre est à côté de la maison*), ou selon qu'il possède un attribut particulier (*Ce jardin est grand; Paul est petit*), l'attribut pouvant varier en intensité (*Paul est très libre*). Une situation cinématique décrit un changement d'états qui affectent un objet, aussi bien des mouvements dans l'espace (*Pierre entre dans la cour*), que des changements d'attributs (*Paul s'endort*), ou des variations d'intensité (*Pierre de-*

⁸ La modélisation en termes d'objets et de lieux n'est cependant pas suffisante; il nous faut introduire la notion de niveau cognitif et relier explicitement les expressions linguistiques à des représentations cognitives abstraites qui seraient à la fois indépendantes des spécificités superficielles de chaque langue naturelle et compatibles avec les représentations sous-jacentes à la perception des positions et des mouvements dans l'espace et le temps.

⁹ D'un point de vue d'une orientation strictement temporelle, et donc abstraction faite des contenus sémantiques des unités lexicales, les langues grammaticalisent (sous forme de ce qu'on appelle les aspects) trois types de perception des situations externes : les états, les processus et les événements. Un état est caractérisé par toute absence de changements et de discontinuités; toutes les phases de la situation référentielle sont identiques entre elles; il n'y a ni "premier instant", indicateur d'un changement et d'un début, ni "dernier instant", indicateur d'un changement et d'un terme. Un processus est caractérisé par un changement, depuis un changement initial, marquant un début, orienté vers un état final; il engendre donc, lorsqu'il est accompli, des événements et des états résultants. Un événement introduit une discontinuité qui apparaît sur un arrière fond statif; une occurrence d'un événement est considérée pour elle-même, sans tenir compte de ce qui arrive avant et après cette occurrence; elle est généralement insérée dans une structure de succession. A partir des grammaticalisations aspectuelles opérées par les langues, on peut dresser une typologie des états (permanents, contingents, résultants, "nouveaux états", "passifs", conséquents...), des processus (inaccomplis, accomplis, achevés...) et des types d'événements. Ces concepts sont à la base des concepts dérivés comme: accomplissement, processus en cours, processus d'énonciation, achèvement, non-signification d'achèvement (voir Desclès, 1990; Guentcheva, 1990).

vient très grand; la voiture démarre). Une situation dynamique décrit une situation cinématique insérée dans un espace de force exprimant une cause du changement – force de la nature, instrument, agent plus ou moins intentionnel – (*Le vent a cassé les vitres; cette clé a permis d'ouvrir cette porte; le chasseur a tué le chamois que tu avais aperçu ce matin*). Nous allons montrer que les systèmes linguistiques généralisent, par abstraction croissante et par changement des espaces des représentations, ces encodages en reprenant les mêmes schémas grammaticaux pour les étendre à des situations non spatio-temporelles.

3. Changements d'espaces de représentations (référentiels)

3.0. Référentiels objectifs externes aux énonciateurs

L'image externe d'une situation spatio-temporelle peut être décrite dans un référentiel géométrique (modélisé, par exemple, par un sous-espace vectoriel de $R^3 \times R$, où R est l'espace des nombres réels). Un objet dans ce référentiel se voit alors identifié par des coordonnées numériques qui précisent, à un temps donné, dans le référentiel choisi sa position spatiale. Les lieux sont décrits par des variétés. Un mouvement de l'objet par rapport à certains lieux fixes est descriptible dans ce premier référentiel par une transformation des coordonnées de l'objet mobile. La description peut être plus ou moins aisée et, dans des cas assez simples, être exprimée sous forme d'une fonction qui décrit les changements des coordonnées. L'espace des représentations vectorielles est un espace descriptif quantitatif, extrinsèque aux observateurs et aux agents qui opèrent certaines des transformations sur les objets et, dans certains cas, sur eux-mêmes. Les coordonnées sont des nombres, les mouvements sont décrits sous forme de fonctions numériques, l'espace est souvent muni d'une métrique qui permet de considérer des distances. Ce type de référentiel a été choisi par les physiciens pour modéliser les mouvements d'objets dans l'espace (la statique et la cinématique); lorsqu'on considère des forces contraignant les mouvements possibles, on constitue alors le cadre de la dynamique.

3.1. Représentations topologiques des lieux

Les représentations et catégorisations effectuées par les langues ne retiennent pas le cadre quantitatif, objectif et extrinsèque de la mécanique classique des physiciens. Un autre point de vue, plus qualitatif et plus subjectif, retient des référentiels qui restent intrinsèquement liés aux observateurs et aux acteurs.

3.1.1. Chaque objet est ramené à un point, chaque lieu à une „boule topologique”, homéomorphe à une certaine forme présentant des saillances remarquables. par exemple: des orientations privilégiées – haut, bas; avant, arrière –, ou des caractères – formes rondes, allongées, avec des pointes, en forme de gerbes –. En tant que „boule topologique”, un lieu Y délimite dans l’espace référentiel, un intérieur $\text{in}(Y)$, un extérieur $\text{ex}(Y)$ et une frontière $\text{fr}(Y)$ qui sépare l’intérieur de son extérieur. La position d’un objet X par rapport à un lieu Y est une instance de situation statique, elle est exprimable par la relation (en notation préfixée) ‘ $R_{\text{rep}} YX$ ’ qui signifie que „la position de X repérée (R_{rep}) par rapport au lieu Y ”. Une détermination topologique peut être ajoutée à ce repérage abstrait, précisant que X se trouve à l’intérieur, à l’extérieur ou à la frontière du lieu Y . Ce référentiel constitue le premier modèle R_1 des positions structuré par les repérages et les déterminations topologiques.

Pour encoder le schéma général de repérage ‘ $R_{\text{rep}} YX$ ’, avec ses déterminations topologiques, les langues font appel à des procédés morpho-syntaxiques assez différents: des schèmes syntaxiques, des cas morphologiques (en latin ou en grec ancien) ou des prépositions spécifiques. Par exemple, en français, nous avons le schème syntaxique de localisation spatiale:

$$(I) „N_1 \text{ est prep } N_2”$$

N_1 et N_2 désignent la catégorie syntaxique des nominaux qui dénotent soit des objets, soit des lieux; *est* encode directement le relateur de repérage R_{rep} d’un objet (ou d’un lieu) par rapport à un lieu; *prep* désigne une „préposition” qui spécifie la nature de la détermination topologique du lieu dans sa relation à l’entité repérée¹⁰. Les énoncés suivants sont desinstanciations linguistiques du schème grammatical (I):

Jean est à Paris.

Le livre est sur la table.

Les fruits ne sont pas dans le réfrigérateur.

La piscine est à l’est du parc.

Certaines prépositions expriment, entre autres, des positions bien déterminées par rapport à un lieu : intérieur d’un lieu (*dans*), extérieur d’un lieu (*hors de*), fermeture

¹⁰ Certains agencements de la copule *est* et des prépositions du français sont descriptibles sous forme de relations de repérage, instances du schéma général suivant : ‘ $XR_{\text{rep}}Y$ ’ (‘l’objet X est repéré par rapport au repère Y ’); cette relation est spécifiée par des déterminations topologiques : *La voiture est dans le garage* (l’objet “voiture” est à l’intérieur du lieu “garage”); *Pierre est-à Paris* (l’objet “Pierre” se trouve situé dans le lieu “Paris” incluant son intérieur et sa frontière); *la bille est-sur la table* (l’objet “bille” est situé à la frontière de l’objet “table” orienté dans une direction haut-bas, étant à la frontière, il y a contact nécessaire entre l’objet et le lieu); *l’avion est-au-dessus-de la maison* (l’objet “avion” est à l’extérieur du lieu “maison” orienté de haut en bas, n’étant plus à la frontière, il n’y a plus contact entre l’objet et le lieu). Sur une théorie abstraite du repérage, voir Desclès et Froidevaux (1983).

d'un lieu (*à*); des positions par rapport à des orientations (*sur*; *au-dessus*; *sous*)... Les relations exprimées par les prépositions peuvent tenir aussi entre deux lieux plus ou moins déterminés topogiquement: *La maison est-au-milieu-du parc* (le lieu „maison” se trouve à l'intérieur du lieu „parc”); *L'Espagne est-à-côté-de la France* (le lieu „Espagne” est spatialement contigu au lieu „France”).

3.1.2. Les m o u v e m e n t s vont être décrits aussi dans cet espace qualitatif abstrait. Il ne s'agira plus de décrire les mouvements d'un objet repéré par des coordonnées numériques sous forme de vecteurs repérés par rapport à l'origine fixe de l'espace vectoriel mais de décrire le mouvement comme étant issu d'un lieu d'origine, ou source, et orienté vers un lieu d'arrivée ou but, le mouvement passant par un éventuel lieu intermédiaire. Le nouveau référentiel R_2 sous-jacent à la description du mouvement n'est donc pas structuré comme un espace vectoriel avec origine fixe (c'était le cas du référentiel choisi par la mécanique classique) mais comme un espace qualitatif (sans métrique) où:

(i) le mouvement d'un objet est perçu comme un déplacement spatio-temporel de l'objet qui a initialement une position déterminée par rapport à un lieu de départ (l'objet est en particulier ou à l'intérieur, ou à la frontière, ou dans le voisinage du lieu de départ considéré);

(ii) le mouvement est orienté vers un but ou un lieu cible (qui n'est pas nécessairement atteint);

(iii) le déplacement s'effectue éventuellement au travers de lieux intermédiaires (en les traversant ou en les évitant ou en passant dans leur voisinage).

Les langues sont toutes capables d'exprimer assez directement les mouvements d'un objet partant d'un lieu origine vers un lieu destination en passant par des lieux intermédiaires. Par exemple, l'énoncé :

Le TGV va très rapidement de Paris à Rennes en passant par Le Mans.

verbalise le mouvement spatio-temporel de l'objet „train” du lieu initial „Paris” vers le lieu final „Rennes” en passant par le lieu intermédiaire „Le Mans”. L'énoncé:

Le TGV Paris-Marseille évite le centre de Lyon

exprime que le lieu intermédiaire est contourné.

Désignons par respectivement A , L , P les lieux respectifs de départ, d'arrivée et de passage d'un objet O . Les relateurs R_{oa} , R_{ol} et R_{op} décrivent les positions qualitatives de O par rapport à ces trois lieux privilégiés, c'est-à-dire respectivement par rapport au lieu de départ A , au lieu d'arrivée L , au lieu intermédiaire P . Dans le référentiel R_2 , les positions et les mouvements sont qualitativement représentables. Les coordonnées de l'objet mobile ne sont pas décrites par des uples de nombres (comme dans un espace vectoriel) mais sous forme des relations de repérage. Le mouvement est alors décrit à partir de sa perception en privilégiant certaines de ses phases. Une phase du mouvement sera par conséquent caractérisée par trois relations fondamentales de repérage :

repérage R_{oa} de l'objet O par rapport au lieu d'origine A ;

repérage R_{ol} de l'objet O par rapport au lieu d'arrivée L ;

repérage R_{op} de l'objet O par rapport à un éventuel lieu intermédiaire P .

Nous voyons ainsi que le modèle R_2 des mouvements étend le modèle des positions R_1 .

Un mouvement complexe passant par des lieux intermédiaires est décomposable en mouvements plus élémentaires organisés à partir de lieux initiaux et orientés vers des lieux à atteindre. Tout mouvement devient alors descriptible sous forme d'une „composition” (nous indiquerons plus loin comment „composer”¹¹ des relations fondamentales de repérage qui spécifient les phases du mouvement. Par exemple, une représentation de l'énoncé:

Le train de Paris à Marseille traverse la Bourgogne

sera décrit dans l'espace R_2 à l'aide des trois relations de repérage:

1. R_{oa} „Paris” „train”

2. R_{ol} „Marseille” „train”

3. R_{op} „Bourgogne” „train”

Le prédicat '...traverse ... (en venant) de ... (et en allant) à ...' sera obtenu en „intégrant par composition” les relateurs R_{oa} , R_{ol} et R_{op} dans des unités linguistiques du système d'une langue, l'intégration devant s'effectuer dans un cadre formel adéquat.

Toutes les phases d'un mouvement ne sont pas équivalentes et n'ont pas la même saillance. Le processus de mouvement peut être décrit, par exemple, en privilégiant sa phase initiale par une focalisation sur les positions initiales de l'objet, c'est-à-dire sur les positions de l'objet par rapport au lieu de départ:

L'avion décolle.

Pierre quitte son bureau.

Paul sort de chez lui pour rejoindre l'aéroport.

Le processus peut être aussi décrit dans sa phase finale:

L'avion atterrit.

Le train atteint Rennes.

Le chien entre dans sa niche.

ou dans une phase intermédiaire:

L'avion Paris-New York survole l'Islande.

Pierre prend le métro pour rejoindre son domicile.

Paul est obligé de traverser Paris pour se rendre à Versailles.

¹¹ La composition s'effectue en utilisant le cadre formel de la logique combinatoire de Curry, voir S h a u m y a n (1977).

Comme tout processus, le mouvement spatial „consomme” du temps. Le référentiel où s’inscrit le déplacement est nécessairement spatio-temporel et non pas uniquement spatial. En particulier, le processus de mouvement peut être interrompu avant d’avoir atteint son but. En particulier, se plaçant dans la perspective du déroulement temporel, le processus qui atteint complètement son terme (lieu final) sera visualisé dans sa „perfectivité” :

Gagner Paris.

Rejoindre le rivage.

Par contre, certains processus de mouvement sont visualisés sans que l’on y englobe leur terme ou un lieu final d’arrivée bien déterminé (bien que, comme pour tout processus, le mouvement est toujours un changement qui fait passer d’un lieu vers un autre lieu). Ils sont alors visualisés :

(i) ou dans leur „imperfectivité” lorsqu’ils sont perçus dans un déroulement impliquant le non accomplissement du mouvement (*En ce moment, Jean voyage*);

(ii) ou dans un simple „accomplissement” du mouvement lorsqu’ils sont perçus après une interruption sans que les mouvements aient nécessairement pu atteindre un lieu final approprié (*Pierre a voyagé toute la nuit*) ;

(iii) dans une simple visée téléologique lorsqu’ils sont perçus dans un certain devenir orienté vers une nécessaire finalité non encore atteinte (*Il se dirige vers Rome*).

En projetant l’espace spatio-temporel du référentiel des mouvements sur un espace uniquement temporel, donc orienté, les mouvements engendrent des intervalles topologiques avec des bornes „ouvertes” et „fermées” (au sens technique de la topologie générale des intervalles). Les notions de début, de processus en cours, d’achèvement, d’accomplissement, de visée prennent ainsi une signification générale, abstraction faite des mouvements spatio-temporels. Beaucoup de langues grammaticalisent ces notions sémantiques sous forme de marqueurs morpho-syntaxiques explicites. Par exemple, les langues slaves grammaticalisent la notion d’achèvement avec les marqueurs aspectuels particuliers (les perfectifs), les langues sémitiques grammaticalisent plutôt la notion d’accomplissement (qui doit être bien distinguée de la notion d’achèvement donc de la perfectivisation) (voir Guentcheva, 1990). La notion de visée (*se préparer à, envisager de*) est souvent grammaticalisée dans certaines langues. Les notions de début et de fin apparaissent dans ce qu’on appelle la catégorie générale d’Aktionsart (en français : *se mettre à, commencer à, terminer de, finir de*). La notion de processus en cours est, elle aussi, grammaticalisée dans, par exemple, la forme progressive anglaise en *-ing* (*John is moving*) ou dans certains emplois du présent français (le présent actuel : *En ce moment, Jean se promène*).

3.3. Insertion de l'énonciateur

L'espace R_2 permet de représenter des positions spatiales et des mouvements spatio-temporels. L'énonciation d'une situation de position ou de mouvement consiste à insérer une représentation de la position et du mouvement dans un espace référentiel organisé à partir de l'énonciateur et de ses co-énonciateurs. L'énonciateur qui verbalise une situation spatiale et spatio-temporelle s'inclut lui-même dans le modèle de représentation. Les langues naturelles, conçues comme des systèmes de représentations symboliques, ont la capacité essentielle de pouvoir inclure à l'intérieur des systèmes linguistiques les usagers des systèmes, c'est-à-dire les énonciateurs. La trace de cette insertion se manifeste dans des catégories spécifiques aux langues naturelles (que l'on ne retrouve pas dans d'autres systèmes sémiotiques), à savoir dans la catégorie grammaticale de la personne (*je, tu, il*), et dans d'autres catégories grammaticales comme la catégorie aspectuo-temporelle et la catégorie de la déixis (*ici / là-bas // ailleurs...*). Les représentations des situations par rapport aux énonciateurs font intervenir des relations pragmatiques entre l'énonciateur et son environnement (environnement des co-énonciateurs, environnement spatio-temporel). La présence des énonciateurs apparaît également dans d'autres catégories grammaticales (les déterminants comme les démonstratifs, les possessifs, certains articles) et dans la catégorisation lexicale (dans des verbes comme: *venir, partir...*).

L'insertion de l'énonciateur dans l'espace référentiel R_2 conduit à constituer un autre espace référentiel R_3 plus complexe où sont descriptibles des énoncés comme :

Viens ici.

Regarde ici sur le mur.

Pars d'ici.

Ne viens pas par là.

Assieds-toi à côté de moi.

Il n'est pas ici.

L'espace R_3 doit donc contenir un sous-espace R'_3 organisé en régionnements égocentrés (i) infracorporels; (ii) péricorporels; (iii) extracorporels atteignables par l'énonciateur; (iv) extracorporels inatteignables par l'énonciateur mais visibles par lui; (v) extracorporels et hors du domaine de visibilité de l'énonciateur. La description des marqueurs linguistiques témoignent aussi d'un découpage de l'environnement spatial en sous-domaines égocentrés congruents avec les domaines décrits par les psychologues. Ces résultats témoignent d'une homologie forte entre les découpages opérés par les langues et les structurations de l'espace égocentrique opérées par un sujet, chargé de désigner et de pointer des objets dans l'espace.

Dans l'espace R_3 , certaines situations sont repérées par rapport à l'espace R'_3 organisé autour de l'énonciateur, notamment par rapport à son acte d'énonciation. Un processus en particulier sera „vu” en prenant pour repère le processus d'énonciation

lui-même soit comme étant concomitant, soit comme étant déjà accompli, soit encore comme étant complètement achevé. Les valeurs sémantiques de certaines unités grammaticales aspectuo-temporelles (comme, par exemple : état descriptif, présent actuel, état résultant, „perfectivité”, aoriste) sont descriptibles dans une projection strictement temporelle de l'espace spatio-temporel R_3 , incluant, rappelons-le, le sous-espace égocentrique R'_3 (voir G u e n t c h e v a, 1990).

Les situations de mouvement cinématique sont souvent encodées en français par des schèmes syntaxiques comme en français.

(II) $N V$

(III) $N_1, V \text{ prep } N_2$

(IV) $N_1 V N_2$

Donnons des exemples:

Pierre court.

La feuille entre dans la pièce.

Paul quitte la chambre.

Les prédicats *se déplace*, *quitte*, *entre-dans* encodent les relations cinématiques abstraites où sont indiquées implicitement les lieux de départ et d'arrivée. D'autres langues font appel à des cas morphologiques pour indiquer les lieux d'origine et les buts. En latin, par exemple, l'ablatif est souvent associé à la notion d'éloignement et d'origine, l'accusatif indique par contre une direction, un but. En grec ancien, le génitif exprime, entre autres, une origine. Dans beaucoup de langues, certaines prépositions ont des significations qui spécifient un type de position ou un type de mouvement vers un but: *vers*; issu d'une source: *de*, *à partir de*; passant à travers un lieu: *au travers de*...

3.4. Relations casuelles abstraites

L'interaction entre langage et perception est bien claire dans les exemples précédents car les catégorisations opérées par les langues sont directement homologues aux catégorisations opérées par la perception visuelle des positions d'objets dans l'espace, des pointages dirigés vers un objet et des mouvements spatio-temporels.

Il va de soi que les langues ont un pouvoir représentationnel beaucoup plus complexe que la représentation des positions et des mouvements. Elles expriment des situations comme des identifications, des ingrédiences, elles sont aussi capables de représenter la prédication en attribuant des propriétés à des objets (singuliers ou génériques) au moyen d'agencements d'unités linguistiques assumant des rôles fonctionnels différents:

<i>Paris est la capitale de la France</i>	(identification)
<i>Le corps de l'homme a des bras et des jambes</i>	(ingrédience)
<i>Les jambes sont des éléments du corps humain</i>	(ingrédience)
<i>Paul est grand</i>	(prédication : appartenance à une classe)
<i>Cette table a quatre pieds</i>	(attribution par possession d'une propriété)
<i>Ce jardin est fleuri</i>	(attribution d'une propriété à un lieu)
<i>L'homme est mortel</i>	(prédication : inclusion dans une classe)

Les langues ont également le pouvoir d'exprimer des processus de transformations plongées dans un espace dynamique de forces comme des forces et contraintes extérieures, des forces instrumentales, des forces plus ou moins intentionnelles :

<i>Le vent ouvre la porte</i>	(contraintes extérieures)
<i>Cette clef ouvre la porte d'entrée</i>	(forces instrumentales)
<i>Jean ouvre la porte du jardin...</i>	(intentionnalité d'un agent)

Le processus de transformation peut être un simple mouvement spatio-temporel soumis à des forces internes ou externes mais aussi plus généralement, un changement des propriétés attribuées à un même objet.

<i>Jean marche dans le jardin</i>	(force interne engendrant un mouvement)
<i>Jean déplace les chaises</i>	(force externe provoquant le mouvement d'un objet)
<i>Jean devient grand</i>	(changement d'état)
<i>Le blé mûrit au soleil</i>	(changement d'état)

Le processus peut être aussi soumis à un „contrôle” et à des contraintes causales externes. Ces contraintes peuvent dépendre de l'objet affecté par le processus (contrôle interne) comme dans:

<i>Jean s'endort.</i>
<i>Jean écoute le bruit de la rue.</i>
<i>Jean s'asseyait.</i>

Les contraintes s'exercent aussi sur l'objet affecté, un Patient, par le biais d'un objet extérieur au processus, par exemple par un Agent intentionnel ou une cause externe (contrôle externe):

<i>Paul construit une maquette.</i>	
<i>Pierre lit son journal.</i>	
<i>Paul donne une pièce d'argent à Henri.</i>	
<i>Pierre écoute son disque favori.</i>	
<i>Jean s'ouvre les veines</i>	(intentionnalité d'un agent)

Reprenons les schémas précédents:

(I) $N_1 \text{ est prep } N_2$

(II) $N V$

(III) $N_1, V \text{ prep } N_2$

(IV) N_1, V, N_2

En étendant le schéma de localisation (I) par abstraction de la catégorie nominale, nous obtenons un nouveau schème syntaxique :

(O) 'S est-P'

Dans (O), *est* fonctionne non comme un relateur de localisation, mais comme un opérateur qui, étant appliqué à l'opérande *P*, est constitutif d'un Prédicat „est-P”, qui, lui-même, est appliqué à l'opérande *S* pour construire une expression dénotant une situation statique. Le nouveau schéma (O) généralise le schéma de localisation (I). Dans (I), *prep* est un constituant intégré dans le „prédicat” *P* ($P = \text{„prep } N_2$ ”), *prep* étant un opérateur chargé de spécifier un type de détermination topologique du lieu exprimé par *N*.

Les instanciations de (O) sont obtenues en y spécifiant les catégories de *P* et de *S* (comme en français avec les catégories syntaxiques des nominaux, ou syntagmes nominaux (*N*), celle des adjectifs (*A*) et un jeu d'opérations particulières de détermination exprimées par des déterminants et des quantificateurs). Nous obtenons ainsi les schémas d'identification entre un nominal à identifier ($S = N$) et un identificateur ($P = N$), nécessairement déterminé par ailleurs, d'où : „ $N_1 \text{ est } N_2$ ”

Paris est la capitale de la France.

L'homme que je t'ai présenté est celui qui a remporté le prix.

Molière est l'auteur du Misanthrope.

Nous obtenons aussi comme instance de (O) des prédications simples représentant des situations statiques. Nous avons par exemple les schémas prédictifs suivants :

N est A (Jean est intelligent)

N est un N (Monsieur Cachoux est un bon maître)

Les N sont des N (Les hommes sont des mammifères)

Le N est un N (L'homme est un animal pensant)

Ces schémas de prédication sont des instances particulières du schème (O) avec des spécifications déterminatives précises, exprimant ainsi des types de prédication (attribution d'une propriété à un objet déterminé; appartenance à une classe; inclusion dans une classe; propriété générique d'un concept; représentant prototypique d'un concept ou d'une classe...).

Le schéma de localisation (I), directement lié à la verbalisation d'une perception visuelle, est ainsi généralisé dans un schème plus général de prédication (O), formellement très proche de (I), ce dernier devenant un cas particulier de (O). L'extension consiste à concevoir la prédication comme une localisation abstraite où *S* est repéré

abstraction par rapport à un lieu abstrait P (un identificateur, une propriété, une classe, un concept...). La détermination topologique (intérieur, extérieur, frontière, fermeture, voisinage...) qui était exprimée par *prep* et quasi obligatoire dans le schéma (I) ne devient plus nécessaire, puisqu'il s'agit dans (O) non plus d'une localisation „concrète” entre un localisé et un lieu localisateur mais d'un repérage „abstrait” entre une entité nominale (ou parfois conceptuelle dans les expressions génériques comme: *l'homme est un animal dangereux*) et un nominal déterminé ou un concept. Cependant, dans certaines prédictions, des déterminations topologiques apparaissent explicitement dans des schémas de prédication comme dans :

Jean est en colère.

Pierre est dans une grande joie.

Il est fatigué à l'extrême.

Paul est hors de lui.

Dans ces exemples, la prédication est organisée en reprenant le même schéma que dans une localisation „concrète”. En effet, la prédication „ S est P ” peut être interprétée en extension, comme une „identification”, une „appartenance” ou une „inclusion” (la valeur dépendant des catégories et déterminations exprimées dans S et P); elle peut avoir aussi une lecture „en intension”, comme le proposaient les stoïciens et plus tard Leibniz, sous forme d'une „localisation” de S par rapport à $^{\wedge}P$, $^{\wedge}P$ étant conçu alors comme un „lieu intensionnel” dont les points sont les concepts constitutifs de P ($^{\wedge}P$ est l'intension de l'expression P) : la prédication consistant à situer S par rapport au lieu intensionnel P (en le situant à l'intérieur, ou aux limites, voir hors du lieu P).

Nous avons montré comment nous pouvions concevoir un premier type de prédication simple „ S est P ” comme étant une extension formelle des schémas syntaxiques de localisation en faisant appel à un schéma plus abstrait (O) dont les instances pourront se différencier entre elles par des marqueurs plus particuliers qui orienteront soit vers des localisations (par des „cas” ou par des prépositions de localisation) soit vers des prédictions (par des „cas” propres à la prédication comme en latin où l'Attribut P et le Sujet S sont accordés au même cas, le nominatif). Certaines langues au contraire auront tendance, au moins par l'encodage morpho-syntaxique et en faisant abstraction des marqueurs de détermination, à „confondre” dans des schémas formels analogues les prédictions et les localisations.

L'espace des représentations R_3 va être de nouveau changé. Les relations de repérage entre un objet O et des lieux A , L , P seront thématiques. On ne cherche plus alors à représenter les lieux et des repérages entre objets et lieux ou entre lieux et lieux mais les relations abstraites R_{oa} , R_{ol} et R_{op} . On étend les lieux et les relations en thématisant cette fois les rôles abstraits à la suite d'une superposition de fonctions purement grammaticales aux fonctions de repérage. Aux lieux de départ, on superpose les rôles d'origine, de source, d'agent, de cause; aux lieux d'arrivée on superpose les rôles de fin, de but, de patient, de destinataire; aux lieux intermédiaires,

on superpose les rôles d'intermédiaire, d'instrument, d'accompagnement. On en déduit les nouvelles relations casuelles d'ablativité (source, éloignement), d'allativité (but, rapprochement) et de prolativité (intermédiaire et instrument). On constitue ainsi un nouveau référentiel relationnel R_4 et non plus topologique.

„L'intégration par composition” des relations casuelles permet d'engendrer des prédicats casués P_x, P_{xy}, P_{xyz} où x, y et z sont des variables dont les domaines comprennent les cas : ablatif, allatif et prolatif. Nous obtenons ainsi des prédicats casués formels, par exemple : $P_a, P_{la}, P_{lp}, P_{pla} \dots$ Le prédicat casué est une sorte d'archétype où sont indiqués les rôles des participants ou actants. Les prédicats lexicaux dans les langues sont des instanciations de prédicats casués formels. Ainsi, le prédicat casué P_a représente des prédicats lexicaux unaires ayant pour seuls actants des termes jouant le rôle d'une origine, d'une cause, d'un agent; le prédicat causé P_{la} représente les prédicats binaires où un agent opère sur un patient; le prédicat P_{lp} représente les prédicats lexicaux binaires où un instrument opère sur un objet; le prédicat P_{pla} représente des prédicats ternaires où un agent opère sur un objet par l'intermédiaire d'un instrument. Par exemple les prédicats (en fait ici des verbes) *court*, *tue*, *ouvre* (*la clef ouvre la porte*), *ouvre* (*Paul ouvre la porte avec sa clef*) sont des instances des prédicats casués respectifs P_a, P_{la}, P_{lp} et P_{pla} .

On constate que beaucoup de langues réutilisent les schémas morpho-syntaxiques, variables selon les langues (cas morphologiques, utilisation d'une copule et de prépositions, schémas syntaxiques déterminés) qui servaient à encoder les représentations des positions spatiales et des mouvements spatio-temporels pour les étendre à des schémas plus généraux de prédication.

4. Synthèse des prédicats par intégration des relateurs abstraits

Il est clair que la réduction des significations générales, même pour les cas morphologiques et les prépositions, aux significations spatiales n'est pas entièrement convaincante, même si un certain nombre d'indices morphologiques et syntaxiques dans de nombreuses langues sont très suggestifs et nous invitent à privilégier fortement l'ancrage des catégorisations grammaticales sur une perception du visuel. En fait, la réduction au spatial (localisme absolu) n'est sans doute pas prouvable et est même sans doute erronée. Il ne faudrait pas en outre assimiler le développement ontogénétique (acquisition du langage par des enfants) avec une tentative d'analyse des catégorisations organisées par une conceptualisation du spatial puis du temporel. La discussion à propos du localisme nous amène à deux séries de remarques.

Si la perception des positions est représentable dans un référentiel purement spatial où un objet est repéré par rapport à un repère, les mouvements spatiaux

nécessitent un référentiel spatio-temporel, chaque mouvement consomme en effet du temps. La perception d'un mouvement nécessite donc non seulement une organisation statique de l'espace mais aussi une organisation cinématique, voire dynamique de cet espace: un objet occupe un lieu puis change de lieu pour occuper un autre lieu; un objet est la cause du mouvement d'un autre objet ainsi passe d'une position spatiale à une autre.

L'hypothèse localiste absolue qui tendrait à „tout réduire” au spatial nous semble devoir être, dès ses fondements, abandonnée au profit d'une tentative de réduction à des représentations spatio-temporelles. Ces dernières nécessitent des référentiels qualitatifs abstraits (sans métriques) dont les constituants sont des lieux et des changements entre lieux.

Les théories localistes ont toujours raisonné sur les formes morphologiques, tentant de ramener les valeurs sémantiques associées à ces organisations morphologiques à des valeurs spatiales ou spatio-temporelles. Or, nous l'avons dit, cette tentative de „réduction” n'a pas conduit à des résultats incontestables. Les sciences cognitives nous invitent à penser les problèmes avec des représentations insérées dans des architectures qui articulent des niveaux de représentation différents. En fait, ce n'est pas un problème de réduction mais plutôt un problème d'interaction entre différentes activités cognitives : les activités de langage, de perception et d'action sont-elles autonomes et indépendantes ou bien se développent-elles en interaction les unes avec les autres? Plus précisément, les catégorisations qui sont opérées par, en particulier, la perception visuelle, sont-elles constitutives des catégorisations (grammaticales et lexicales) opérées par les langues? Si oui, certaines catégories du langage seraient alors ancrées dans la perception visuelle et non plus réductibles aux seules catégorisations de la perception de l'espace, comme le laissait entendre l'hypothèse localiste dans sa formulation la plus simple. Pour donner corps à cette hypothèse, il est nécessaire d'identifier et de déterminer un niveau de représentation, que nous appelons niveau de représentations cognitives, où les représentations langagières seraient éventuellement compatibles avec les représentations perceptives.

Les organisations morpho-syntaxiques sont spécifiques aux systèmes linguistiques des langues qui ont des organisations propres. Ces organisations se manifestent sous forme de configurations mettant en jeu des unités linguistiques identifiables (des cas morphologiques, des prépositions) intégrées dans des schémas syntaxiques. Ces unités linguistiques et ces organisations apparentes sont des marqueurs d'opérations abstraites (prédication, détermination, énonciation, thématisation par exemple), celles-ci sont constitutives d'un niveau de représentations langagières. Alors que les configurations sont spécifiques aux langues, les opérations dégagées caractérisent bien l'activité de langage. C'est en examinant ce jeu des opérations que l'on peut le mieux étudier les interactions éventuelles langage et perception.

Ainsi, un certain nombre d'opérations de prédication qui consistent à appliquer un prédicat à des termes, sont analysables en opérations plus élémentaires. En se

plaçant dans le modèle R_4 , chaque prédicat résulte d'une intégration fonctionnelle des relateurs abstraits R_{oa} , R_{ol} et B_{op} . L'intégration est effectuée en „combinant” entre eux ces relateurs au moyen de „programmes intégratifs” généraux.

Donnons un exemple : *Le train va de Paris à Marseille*. Cet énoncé est analysable comme une configuration où sont agencés un verbe *va*, des prépositions *de* et *à* et des termes nominaux (nous faisons abstraction des déterminants). Nous pouvons considérer, dans une première analyse approximative, que le prédicat complexe '...*va de... à...*' est un prédicat ternaire qui est appliqué à la séquence des trois termes (*le train, Paris, Marseille*). Dans une autre analyse d'un autre niveau de représentation, on considère que l'objet „le train” est repéré par rapport à deux lieux, le lieu de départ A („Paris”) et le lieu d'arrivée L („Marseille”), d'où la représentation suivante, qui utilise une notation préfixée avec les relateurs R_{oa} et R_{ol} :

(ET (R_{oa} „le train”_o „Marseille”_a) (R_{ol} „le train”_o „Paris”_l))

Le prédicat complexe ...*va de ... à ...* est le résultat d'une intégration fonctionnelle des relateurs R_{oa} , R_{ol} et de l'opérateur *et*, ce qui permet de dégager la structure actancielle de ce prédicat ternaire. L'intégration fonctionnelle est complètement descriptible dans le cadre de la logique combinatoire de H.B. Curry (voir S. S h a u m y a n, 1977). Ce formalisme prend pour thème d'étude : (i) des opérateurs applicables à des opérands et (ii) les mécanismes de construction d'opérateurs complexes à partir d'opérateurs plus élémentaires. Ce formalisme comprend des opérateurs particuliers, appelés „combineurs”, qui sont appliqués à des opérateurs pour construire des opérateurs complexes. Chaque combineur joue le rôle d'un programme intégratif qui procède à des agencements complexes d'opérateurs. L'action intégrative d'un combineur est purement formelle et interne au formalisme lui-même, la signification de cette action n'étant pas donnée par une interprétation externe mais seulement par le mécanisme intégratif. Cette action reste ainsi indépendante de toute interprétation qui pourrait être assignée aux opérateurs agencés par le combineur, d'où son caractère intrinsèque à la base d'une sémantique intrinsèque (voir D e s c l é s, 1990). En revenant à l'exemple traité, l'intégration du prédicat complexe ...*va de ... à ...* est réalisée à l'aide d'un certain combineur, notons le X , qui, en opérant sur les primitives sémantiques, à savoir les relateurs R_{oa} , R_{ol} et l'opérateur *et*, construit le prédicat. Nous avons donc l'analyse du prédicat en fonction des primitives choisies, ce que nous exprimons sous la forme de l'équivalence lexicale suivante:

...*va de ... à ...* = $X R_{oa} R_{ol} et$

Il en découle la relation de réduction, notée \rightarrow , (dans un sens technique que l'on peut préciser) de l'énoncé à sa représentation dans le modèle R_3 :

Le train va de Paris à Marseille \rightarrow

(*et* (R_{oa} „le train”_o „Marseille”_a) (R_{ol} „le train”_o „Paris”_l))

La première expression reçoit une analyse sémantique qui est exprimée par la seconde expression.

Prenons un deuxième exemple : *Cette rose sent (bon)*. Le prédicat unaire *sent* est le résultat d'une intégration fonctionnelle du relateur R_{oa} et „odeur”, obtenue à partir de la représentation suivante :

$$(R_{oa} \text{ „odeur”}_o \text{ „rose”}_a)$$

Cette représentation signifie : „l'odeur vient (R_{oa}) du lieu rose”.

L'énoncé *Jean sent la rose* est ambigu. Dans un premier sens, nous avons *Jean sent (bon) la rose, il exhale un parfum de rose*, que l'on peut représenter par :

$$(R_{oa} (R_{ol} \text{ „odeur”}_o \text{ „rose”}_a)_o \text{ „Jean”}_a)$$

Cette expression signifie : „l'odeur vient du lieu rose constitue une situation et cette situation vient de Jean”.

Dans un deuxième sens, nous avons *Jean respire la rose*, que l'on peut représenter par :

$$(R_{oa} (R_{ol} \text{ „odeur”}_o \text{ „Jean”}_a)_o (R_{ol} \text{ „odeur”}_o \text{ „rose”}_a)_a)$$

Cette représentation signifie : „la situation »odeur est localisée dans rose« est à l'origine de la situation »odeur est localisée dans Jean« ”.

Prenons encore un autre exemple: *Jean donne un livre à Paul*. Le prédicat ternaire ...*donne*... à... est le résultat d'une intégration fonctionnelle des relateurs R_{oa} et R_{ol} agencés dans l'expression représentative suivante :

$$(R_{oa} (R_{ol} (R_{ol} \text{ „livre”}_o \text{ „Jean”}_a)_o (R_{ol} \text{ „livre”}_o \text{ „Paul”}_a)_a)_o \text{ „Jean”}_a)$$

Cette expression signifie : „la situation complexe comprenant une situation emboîtée (»livre est localisé par rapport à Jean« vient de »livre est localisé par rapport à Paul«) a pour origine Jean”.

L'intégration du prédicat ternaire peut être décrite par un certain combinateur chargé de décrire l'agencement intégratif des primitives choisies R_{oa} et R_{ol} de façon à obtenir la représentation de l'énoncé.

Ces quelques exemples ont montré comment il était envisageable de „ramener” des opérations de pure prédication à des agencements de relateurs qui avaient un ancrage évident dans un référentiel spatio-temporel. Ainsi, si les énoncés qui verbalisent des situations spatio-temporelles (mouvement dans l'espace) sont bien représentés par des agencements des relateurs du modèle R_3 , énoncés qui ne verbalisent plus des situations spatio-temporelles sont eux aussi représentables par des agencements des relateurs du modèle R_3 . C'est en ce sens que l'on pourrait parler d'une „réduction” des opérations de prédication aux relateurs R_{oa} , R_{ol} et R_{op} d'origine spatio-temporelle. Si un tel programme de réduction était mené avec succès jusqu'au bout, nous augmenterions la plausibilité de l'hypothèse localiste, à condition toutefois de raisonner sur plusieurs niveaux de représentations. Quelques essais prometteurs ont été faits dans cette direction (S h a u m y a n, 1977). Cependant, nous ne sommes pas encore en mesure de „réduire” totalement le prédicatif et son énorme pouvoir d'expressivité, à des jeux d'agencements intégratifs de relateurs d'origine spatio-temporelle.

5. Niveaux de représentations cognitives

Le traitement des exemples précédents a laissé apparaître une surdétermination des relateurs qui ne permettent pas de tenir compte adéquatement de la dimension d'intentionnalité et d'agentivité, dimension qui est grammaticalisée, souvent très directement, dans les langues.

Nous avons proposé d'autres représentations qui font appel à des primitives sémantiques constitutives d'archétypes cognitifs. Outre les primitives topologiques (intérieur, extérieur, frontière...) et un relateur de repérage R_{rep} à la base d'une théorie des lieux, comme dans le modèle R_2 , il faut aussi se donner des primitives sémantiques plus générales que les relateurs R_{oa} , R_{oi} et R_{op} : mouvements spatiaux (MOUVT); changement d'états (CHANG); capacité d'action sur des objets (FAIRE); capacité de contrôle (CONTR) sur des actions; capacité d'anticipation téléonomique (TELEO). Les primitives MOUVT et CHANG entretiennent bien quelques affinités avec les relateurs R_{oa} („vient de”) et R_{oi} („dirigé vers”). Il est en effet possible de montrer que MOUVT et CHANG sont le résultat d'intégration de ces deux relateurs abstraits. Cependant, les autres primitives ont une nature beaucoup plus intentionnelle qui nous paraît difficilement „réductible” à un agencement des seuls relateurs du modèle R_3 . La notion même de „contrôle” doit être comprise comme suit : c'est la capacité intentionnelle de déclencher ou d'interrompre une transformation (soit un changement d'états, soit un mouvement spatial).

Ces primitives sont organisées dans des schémas cognitifs, que nous avons appelés archétypes cognitifs. A titre d'exemple, reprenons les énoncés précédents *La rose sent (bon)* ; *Jean respire l'odeur de la rose* ; *Jean donne un livre à Paul* et donnons en de nouvelles représentations en nous servant de ces primitives sémantiques.

Le premier énoncé *La rose sent (bon)* signifie : „l'odeur est initialement à l'intérieur du lieu rose (SIT_1) et un changement (CHANG) fait passer à une nouvelle situation (SIT_2) plus complexe où l'odeur est à la fois à l'extérieur du lieu rose tout en continuant à être à l'intérieur du lieu rose”, d'où la représentation suivante dans un langage de listes comme LISP :

(CHANG (R_{rep} „odeur” in („rose”))
((R_{rep} „odeur” in („rose”) et (R_{rep} „odeur” ex („rose”))

Le second énoncé *Jean respire l'odeur de la rose* signifie : „Dans une situation initiale (SIT_1) l'odeur est localisée dans la rose, un changement de situation amène à une seconde situation (SIT_2) où l'odeur de la rose est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de la rose, l'odeur passe aussi à l'intérieur de Jean, le changement (CHANG) s'effectuant sous le contrôle de Jean”. Nous avons alors la représentation suivante :

(CONTR (CHANG (R_{rep} „odeur” in („rose”))
 (ET (R_{rep} „odeur” in („rose”))
 (R_{rep} „odeur” ex („rose”))
 (R_{rep} „odeur” in („Jean”))))
 („Jean”))

Le troisième énoncé *Jean donne un livre à Paul* signifie : „Dans la première situation initiale (SIT₁), l’objet »livre« est intérieur au lieu déterminé par »Jean« et extérieur au lieu déterminé par »Paul«; dans la situation finale (Sit₂), l’objet „livre” est intérieur au lieu déterminé par »Paul« et extérieur au lieu déterminé par »Jean«; le changement de situation est placé sous le contrôle de »Jean« qui a aussi la capacité d’effectuer cette action (CONTR. FAIRE) en agissant sur l’objet »livre«; la situation finale étant dans la visée téléonomique de »Jean« ”.

Nous en déduisons la représentation :

(CONTR. FAIRE
 (ET
 (CHANG (ET (R_{rep} „livre” in („Jean”))
 (R_{rep} „livre” ex („Paul”))
 (ET (R_{rep} „livre” ex („Jean”))
 (R_{rep} „livre” in („Paul”))
 (TELO (ET (R_{rep} „livre” ex („Jean”))
 (R_{rep} „livre” in („Paul”))
 („Jean”)))
 („Jean”))

Plusieurs types d’entités interviennent dans les représentations. des entités ayant le statut d’individu („Jean”, „table”), des entités fonctionnant comme des lieux („jardin”, „Paris”), des entités qui peuvent se dédoubler (c’est le cas de l’entité „odeur” qui peut à la fois être localisée dans un lieu et localisé dans un autre, mais pas le cas de l’entité „livre”), les entités qui sont des classes collectives („foule”, „armée”), les entités qui sont des termes „massifs” („beurre”, „sable”)...

Les prédicats linguistiques résultent d’une intégration des primitives sémantiques. Par exemple, le prédicat ternaire ...*donne*... à... est décrit comme résultant d’une intégration de l’archétype de DONNER de façon à dégager la structure actancielle avec „un agent susceptible de donner”, „un objet susceptible d’être donné”, „une entité susceptible de recevoir l’objet de la transaction”. Le processus d’intégration est décrit complètement dans le formalisme de la logique combinatoire avec types. Nous ne développerons pas ici cet aspect technique (voir D e s c l é s, 1990).

Les représentations cognitives construites par le langage (en particulier les archétypes cognitifs) deviennent compatibles, à un certain niveau de représentation, avec des représentations plus figurales et plus géométriques. A condition toutefois de poser les problèmes au travers d’une architecture cognitive mettant en jeu des niveaux de représentations et des processus d’intégration et de

décomposition entre niveaux, les sciences cognitives nous offrent un cadre pour étudier les processus (fonctoriels) de changement de représentation, notamment entre les représentations proprement figurales et les représentations symboliques langagières et, plus généralement, les interactions entre activités cognitives.

C'est avec des représentations abstraites analogues à celles que nous venons de présenter ici que l'on espère développer le programme de recherche ayant pour thème l'ancrage catégoriel de l'activité langagière sur les activités cognitives de perception visuelle et d'action sur l'environnement externe.

Alors que dans la formulation „classique” de l'hypothèse cognitive, les structures prédicatives des langues doivent refléter en quelque sorte les structures de l'espace, notre propre formulation.

(i) fonde les structures prédicatives des langues sur des structures cognitives abstraites (non nécessairement langagières) qui catégorisent, dans des archétypes élémentaires, les représentations du spatio-temporel effectuées par la perception ;

(ii) les archétypes sont structurés, ils mettent en oeuvre des primitives statiques, comme le repérage, l'intériorité et l'extériorité, et des primitives dynamiques, comme le mouvement et le changement ;

(iii) la régression du prédicatif au spatio-temporel n'est pas suffisante puisqu'il faut introduire d'autres primitives cognitives non spatio-temporelles, comme le contrôle et la téléonomie ;

(iv) l'articulation entre les catégories grammaticales des langues, les catégories du langage et les catégories cognitives se fait à l'intérieur d'une architecture à différents niveaux de représentations: chaque unité représentationnelle d'un niveau est l'intégration d'une organisation d'unités représentationnelles d'un autre niveau ou, en adoptant un point de vue dual, un ensemble organisé d'unités représentationnelles est le résultat de l'analyse d'une unité d'un autre niveau.

Références

- Anderson J.M., 1977: *The Grammar of Case, Towards a Localistic Theory*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Bally Ch., 1965: *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Editions Francke.
- Benveniste E., 1966: *Problèmes de linguistique générale I et II*. Paris, Gallimard.
- Bonnet C., 1987: La perception visuelle des formes et du mouvement. *Intellectica*, 5, p. 57-87.
- Bonnet C., 1989: La représentation visuelle des formes. In: *Traité de psychologie cognitive*. Vol. 1. Dunod, p. 1-82.
- Clark H. H., 1973: Space, time, semantics and the child. In: T. Moore: *Cognitive Development and the Acquisition of Language*. New York. Academic Press.
- Comrie B., 1981: *Language Universals and Linguistic Typology*. University of Chicago.
- Coquet J. C., 1984: *Le discours et son sujet*. Paris, Klincksieck.
- Culicoli A., 1973: Sur quelques contradictions en linguistique. *Communications*, 20, pp. 83-91.

- Denis M., 1989: *Image et cognition*. Presses Universitaires de France.
- Desclés J.-P., 1979: Représentation formelle de quelques déictiques français. In: *Linguaggi e formalizzazioni*. Bulzoni, Società di linguistica italiana, pp. 491–538.
- Desclés J.-P., 1990a: *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.
- Desclés J.-P., 1990b: Archétypes cognitifs et types de procès. In: *Travaux de linguistique et de littérature de l'Université de Strasbourg*. Strasbourg.
- Givón T., 1979: *On Understanding Grammar*. Academic Press.
- Guentchéva Z., 1990: *Temps et aspect: l'exemple du bulgare contemporain*. Editions du CNRS.
- Hjelmslev L., 1972: *La théorie des cas*. Repris dans München : Wilhem Fink Verlag.
- Jackendoff R., 1983: *Semantics and Cognition*. Cambridge, MIT Press.
- Jackendoff R., 1987: *Consciousness and the Computational Mind*. Cambridge Massachusetts: The MIT Press.
- Jakobson R., 1963: *Essais de linguistique générale*. Paris, Editions de Minuit.
- Jacques F., 1979: *Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue*. Presses Universitaires de France.
- Jespersen O., 1979: *Philosophie de la grammaire*. Paris, Editions de Minuit.
- Johnson-Laird Ph. N., 1983: *Mental Models*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Lakoff G., Johnson M., 1980: *Metaphors We live By*. Chicago, University of Chicago Press.
- Langacker R., 1987: *Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford, Stanford University Press.
- Leny J.-F., 1989: *Science cognitive et compréhension du langage*. Presses Universitaires de France.
- Li Ch., 1975: *Subject and Topic*. Academic Press.
- Li Ch. et Thompson S., 1975: Subject and Topic : a new typology of language. In: Li, 1975, pp. 457–489.
- Meunier J.-G., 1990: L'intelligence artificielle et la forme propositionnelle de la représentation des connaissances. *Protée*, Vol 18, n° 2, printemps.
- Miller J., 1985: *Semantics and syntax, Parallels and connections*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Miller G.A., 1978: Semantic Relations among Words in Halle, Bresnan, Miller. In: *Linguistic Theory and Psychological Reality*. Cambridge, The MIT Press, pp. 60–118.
- Miller G.A., Johnson-Laird P.N., 1977: *Perception*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Ouellet P., 1990: Représentation et perception, sémiotique des événements esthétiques. *Protée*, Vol. 18, n° 2, printemps.
- Petitot J., 1985: *Morphogenèse du Sens I*. Paris, PUF.
- Petitot J., 1989: Hypothèse localiste, modèles morphodynamiques et théories cognitives: Remarques sur une note de 1975. *Semiotica*, 77, pp. 65–119.
- Pottier B., 1987: *Théorie et analyse en linguistique*. Paris, Hachette.
- Shank R., Shaumyan S., 1977: *Applicational Grammar as a semantic theory of natural language*. Chicago, Chicago University Press.
- Shaumyan S., 1987: *A Semiotic Theory of Language*. Indiana University Press.
- Shaumyan S., 1990: *Modèles linguistiques*. Indiana University Press.
- Talmy L., 1975: Semantics and Syntax of Motion. In: J. Kimball (ed.): *Syntax and Semantics*. Vol. 4. New York, Academic Press, pp. 181–238.
- Talmy L., 1983: How Language Structures Space, Spatial Orientation: Theory, Research and Application. In: H. Pick, L. Acredolo (eds). Plenum Press.
- Tesnière L., 1985: *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- Thom R., 1972: *Stabilité structurelle et morphogenèse*. New York, Ediscience.
- Thom R., 1980: *Modèles mathématiques de la morphogenèse*. Paris, Christian Bourgois.
- Vandeloise C., 1986: *L'espace en français*. Paris, Seuil.
- Vignaux G., 1988: *Le discours acteur du monde, Enonciation, argumentation et cognition*. Paris, Ophrys.
- Wildgen W., 1982: *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom theory*. Amsterdam, Benjamins.

ANNEXE

*** Histoire de l'hypothèse localiste**

* La première théorie moderne du localisme, déjà défendue par les stoïciens et reprise sous une autre forme par un moine byzantin Maximus Planudes, a été proposée par W ü l l n e r (1827) qui a défendu l'idée que tous les cas morphologiques du latin et du grec avaient une signification commune, une *Grundbedeutung*, descriptible en terme de localisations et de mouvements dans l'espace. Cette hypothèse a été clairement exprimée aussi par B o p p (1833) mais combattue et rejetée par de nombreux linguistes en particulier parce que ni Wüllner ni Bopp n'avaient réussi à donner une interprétation spatiale du cas nominatif. Les anti-localistes ont alors développé une théorie purement syntaxique fondée sur les notions de sujet, d'objet, d'objet indirect, de déterminants adnominaux. En grec par exemple, l'accusatif est le cas de l'objet, le génitif le cas du nom en position de déterminant adnominal. A partir de l'émergence d'une théorie syntaxique des cas est apparue une troisième théorie mixte: certains cas avaient une fonction purement syntaxique, d'autres purement spatiale.

Au début du siècle, L. H j e l m s l e v (1935) avait réactivé l'hypothèse localiste, combattue par d'autres linguistes comme Broendal. Plus récemment, J. M. A n d e r s o n (1971), S. K. S h a u m y a n (1977), R. J a c k e n d o f f (1976), J. M i l l e r et P. J o h n s o n - L a i r d (1976), G. L a k o f f et M. J o h n s o n (1980), J. P e t i t o t (1985) et R. L a n g a c k e r (1988) développent des théories et des représentations sémantiques qui s'apparentent plus ou moins à l'hypothèse localiste.

De nombreux arguments historiques viennent étayer l'hypothèse localiste. Par exemple la préposition anglaise *of* dérive historiquement d'une préposition exprimant un „mouvement à partir de”. Le développement historique montre que si des cas morphologiques et des prépositions acquièrent une signification non spatiale, ajoutée à une signification spatiale originelle, il n'y a aucun exemple connu où des significations spatiales de cas et de prépositions viendraient de significations non spatiales. Les processus de métaphorisation montrent le même cheminement: extension d'une signification concrète (spatiale dans de nombreux cas) à une signification plus abstraite. En synchronie, les significations non spatiales des prépositions sont souvent dérivables des significations spatiales mais il est beaucoup plus difficile de dériver les secondes des premières. Certains auteurs argumentent en faveur d'une analyse des catégories aspectuelles, des infinitifs et des comparatifs dans un certain nombre de langues en termes de positions et de mouvements.

Septième argument: Il paraît difficile, sinon impossible, d'étudier les interactions entre l'activité langagière et les activités cognitives de perception et d'action lorsque la prédication est analysée dans le cadre de la théorie TH_0 .

GA&C théorie des trois niveaux de représentation phénotypes, génotype et cognitif.

Contre Jackendoff un seul niveau.

Jean-Pierre Desclés

JĘZYK I PERCEPCJA

Streszczenie

Jeden ze sposobów przeformułowania „hipotezy lokalistycznej” w perspektywie kognitywnej sprowadza się do zakotwiczenia pewnych schematów predykacyjnych w schematach skonstruowanych w percepcji wizualnej. Schematy predykacyjne pojawiające się w językach ukazują się wtedy jako rozszerzenia schematów morfosyntaktycznych kodujących zwierbalizowane reprezentacje sytuacji referencyjnych pozycji obiektu w przestrzeni lub ruchu przestrzenno-czasowego obiektu lub zmiany, która owego obiektu dotyka. To zakotwiczenie języka w percepcji wizualnej (a nie tylko redukcja języka do samej percepcji przestrzeni) może być „wyjaśnione” ciągiem zmian referencyjnych.

Artykuł prezentuje argumenty przeciw zbyt uproszczonemu traktowaniu więzi między percepcją a językiem i rozwija ujęcie problemu na podstawie sukcesywnych zmian referencyjnych.

Jean-Pierre Desclés

LANGUAGE AND PERCEPTION

Summary

One of the ways of reformulating the 'localist hypothesis' in cognitive perspective is to attach certain predicative schemes in the schemes constructed by visual perception. The predicative schemes found in languages are presented as extensions of morphosyntactic schemes that encode verbalized representations of referential situations of the object's position in space, of spatial-temporal movement of the object or of the change that affects the object. This 'anchoring' of language in the visual perception (and not only the reduction of language to the spatial perception itself) can be 'explained' by means of the string of referential changes.

Le subjonctif dans les expressions parémiques

Le but de cet article est l'analyse de l'emploi du subjonctif dans les expressions parémiques telles que les proverbes, les dictons, les maximes, les citations, etc. Mais en réalité ces expressions ne serviront que de prétexte à l'analyse de l'emploi du subjonctif.

Dans la première partie nous essaierons de définir les expressions en question. La deuxième partie sera consacrée à l'analyse des cas avec le subjonctif. Dans la partie finale nous proposerons l'étude du subjonctif à l'aide de deux notions, celle de prototype et celle d'invariant sémantique, les deux issues de l'approche cognitive.

1. La notion et l'usage des expressions parémiques sont de tous les temps et de tous les peuples. Beaucoup de spécialistes parémiologues ont tâché de les définir. Il y avait même ceux qui soutenaient qu'il s'agissait des notions indéfinissables à cause de leur complexité. En effet, le problème n'est pas facile si l'on prend en considération plusieurs notions qui sont souvent confondues, comme le proverbe, la sentence, la maxime, la citation, le dicton, la locution, la devise, l'aphorisme, l'adage, l'apophtegme, ou encore le précepte.

Selon le *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes* (Larousse 1960), **la sentence** est définie comme formule énonçant généralement une règle de morale d'une façon plus ou moins solennelle. **La maxime** est la grande sentence. Elle contient un avertissement moral ou une règle de conduite. **La citation** est un passage qui contient une sagesse ou une morale citée d'un personnage célèbre. **Le dicton** est une formule qui contient une règle parlant le plus souvent de faits de circonstance agronomique, météorologique, physiognomique ou régional. **La locution proverbiale** est une brève formule qui sert à caractériser soit un individu soit une situation. **La devise** est une sentence indiquant les goûts, les qualités de

quelqu'un, surtout d'un groupe social. **L'aphorisme** est une formule résumant un point essentiel d'une théorie ou d'une morale. **L'adage** est une proposition ayant pour fonction une action morale. **L'apophtegme** est une parole notable d'un personnage éminent. **Le précepte** est un enseignement, une règle de conduite.

Mais quand nous parlons des expressions parémiques, nous pensons avant tout à la notion de proverbe. D'après le même dictionnaire et le *Dictionnaire de proverbes et dictons* (Le Robert 1984), **le proverbe**, par rapport à la sentence, est plus vulgaire, c'est-à-dire il décrit, parle et éclaire la vie pratique, quotidienne. C'est une production collective et par conséquent anonyme car il est créé par différents groupes sociaux, surtout ruraux et bourgeois. Le proverbe n'existe que dans son emploi vivant et, ce qui est très important, a une valeur morale ou didactique. Il transmet certaines vérités qui font partie d'un savoir d'une société ou plutôt des sociétés, acquises sans réfléchir, c'est-à-dire on ignore si ces vérités sont vérifiées ou non, et acceptées sans restrictions. Le proverbe exprime aussi les désirs. Il a, dans son intention, le pouvoir causatif. Il annonce aux autres nos désirs et maintient en nous la conviction quant à leurs accomplissements. Très souvent le proverbe conseille ou ordonne quelque chose dans le but de nous protéger du mal qui pourra arriver. Et, il ne faut pas oublier que le proverbe est un fait linguistique. C'est une phrase complète ou elliptique assez brève, à structure régulière qui a une signification.

Kleiber (1994) définit le proverbe comme unité linguistique codée qui renvoie à une entité générale et qui est valide pour tout locuteur standard. Le proverbe est à la fois phrase (construction et non une donnée préalable) et dénomination (unité codée, c'est-à-dire un signe). Selon Kleiber, le critère de la dénomination sépare les expressions parémiques en deux groupes. Le premier, ce sont: les proverbes, les dictons et les expressions figées phrastiques, qui sont valides pour tout locuteur standard (VLOC), ils sont alors des signes-phrases et le deuxième qui contient les maximes, les aphorismes, les apophtegmes, etc. qui ne sont pas des dénominations parce qu'ils se caractérisent par le trait „vrai pour au moins un locuteur” (ELOC). Il ajoute que le proverbe a un caractère nomique des phrases génériques d'un type particulier, il n'y a aucune référence spatio-temporelle au monde actuel et le proverbe renvoie seulement aux situations propres à l'espèce humaine. Riegel (1986) en étudiant les expressions parémiques du type „Qui SV₀ – SV₁” constate aussi que „l'implication SV₀ – SV₁ est prédiquée collectivement de la classe des hommes et non de chacun des individus qui la composent” (1986:94).

Kleiber (1994) souligne que le proverbe n'est pas une vérité universelle parce qu'il tolère des exceptions (opinion partagée avec Riegel (1986)). Il a le statut de vérités par défaut, c'est-à-dire il est une proposition „fictivement admise comme non falsifiable” (1994:218).

La notion de proverbe évoque celle de stéréotype. Selon Lipman (1922), le stéréotype est le produit de la conscience. Il permet à l'homme de mettre de l'ordre dans la réalité perçue. Bogardus (1959) définit le stéréotype comme

généralisation non-scientifique qui est née à partir des anecdotes et des on-dit, ce qui est d'ailleurs conforme à la définition du proverbe. Selon K l e i b e r (1994), la vérité d'une expression parémique provient de la connaissance stéréotypique de ce qui constitue son contenu. Elle devient proverbe lorsqu'elle a son statut de dénomination.

2. Ce qui nous intéresse dans ce travail, c'est l'emploi du subjonctif dans ce type d'expressions. Si nous admettons que les expressions mentionnées ci-dessus transmettent des vérités, des constatations universellement vraies (pour tout locuteur standard), l'emploi du subjonctif pourrait surprendre. Mais les expressions en question expriment aussi des souhaits, des désirs, des ordres ou encore la volonté, ce qui serait lié à l'emploi du subjonctif.

Passons aux exemples:

A. les expressions qui expriment le souhait

(1) *Que demain soit doux comme hier!*

Hugo, cit. I m b s, 1953: 28

(2) *...que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Pater, cit. I m b s, 1953:28

(3) *Que celui qui a donné se taise; que celui qui a reçu parle.*

Proverbe espagnol, in: *Dictionnaire de proverbes*, 1960:140

(4) *Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau.*

Pascal, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:443

(5) *Que la terre advienne sur terre et se multiplie la graine de son règne.*

Tzara, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:553

Citons encore quelques locutions figées:

(6) *Dieu soit loué!*

(7) *M'en préserve le ciel!*

(8) *Fasse le ciel que...!*

6-8: cit. I m b s, 1953:30

(9) *Ah, puisse mon esprit laisser tomber ses idées mortes!*

Gide, in: P. Robert, 1986:1504

(10) *A Dieu ne plaise que je vous cache quoi que ce soit!*

Cit. I m b s, 1953:31

I m b s (1953) nuance l'expression du souhait et il distingue dans sa portée la prière, la malédiction, le juron et le regret.

B. les expressions qui expriment la volonté et l'ordre:

(11) *Et toi aussi... je te chasse! Que je ne te voie plus... que je ne te revoie jamais!*

Mirbeau, cit. I m b s, 1953:27

(12) *Maudit soit le premier soldat qui fut archer.*

Bormer, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:86

(13) *Fais que chaque heure de ta vie soit belle.*

Aveline, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:31

(14) *Fais qu'en mon esprit je craigne ta justice car le salut consiste à craindre en espérant.*

Ceppède, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:301

(15) *Je voudrais que l'intelligence fût reprise au démon et rendue à Dieu.*

Cocteau, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:139

(16) *L'honneur veut que ce suppliant devienne, à l'instant, sacré.*

Gobineau, in: P. Robert, 1986:2118

Il est à remarquer que l'impératif des verbes qui apparaissent le plus souvent dans les expressions parémiques, tels que *être*, *avoir* et *savoir*, emprunte ses formes au subjonctif:

(17) *Aie un Cheval qui t'appartienne et tu pourras en emprunter un autre.*

Proverbe anglais, in: *Dictionnaire des proverbes*, 1984:342

(18) *Aie confiance en Dieu, mais occupe-toi de tes affaires.*

Proverbe russe, in: *Dictionnaire des proverbes*, 1984:393

(19) *Sois colimaçon dans le conseil, aigle dans l'action.*

Proverbe allemand, in: *Dictionnaire des proverbes*, 1960:12

(20) *Soyons justes pour être habiles.*

Châteaubriand, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:125

(21) *Soyez moins satirique, ou soyez plus satire.*

Lavergne, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:252

(22) *Sachez écouter et soyez sûr que le silence produit souvent le même effet que la science.*

Bonaparte, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:424

(23) *Sache souffrir. Mais ne dis rien qui puisse troubler la souffrance des autres.*

Fargue, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:200

C. les expressions qui expriment la nécessité:

(24) *Il faut que l'imagination prenne trop pour que la pensée ait assez.*

Bachelard, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:34

(25) *Il faut que les femmes soient tout à fait femmes.*

Balzac, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:45

(26) *Il faut que mon compagnon soit bon pour que je devienne meilleur.*

Proverbe persan, in: *Dictionnaire de proverbes*, 1984:421

(27) *Il faut que la porte soit ouverte ou fermée.*

Proverbe français, in: *Dictionnaire de proverbes*, 1984:16

Dans ce genre d'expressions, avec *il faut que*, l'idée de nécessité entraîne celle de volonté et de probabilité. *Il faut que* signifie *il serait souhaitable que, je voudrais que* „ce qui est le contenu propositionnel s'accomplisse”. Et, puisque nous parlons du futur, l'accomplissement est éventuellement probable.

Dans une approche syntaxique, G r o s s (1973) distingue, parmi d'autres, trois attitudes du locuteur:

- a) volonté, qui serait exprimée par l'impératif ou le mode volitif,
- b) souhait exprimé par le mode optatif,
- c) désir marqué par le mode désidératif.

Il s'agit, en effet, de présenter l'état d'esprit du locuteur, sa position par rapport à une situation donnée. Gross propose une phrase matrice qui serait adéquate pour les exemples cités ci-dessus et qui est la suivante:

$$X \left[\begin{array}{c} \text{veut} \\ \text{désire} \\ \text{souhaite} \end{array} \right] \text{ que } Y (\text{au subjonctif})$$

Du point de vue pragmatique, nous pouvons par contre constater que dans nos exemples nous avons affaire à un acte de langage tel que le souhait (le désir, la volonté). Nous nous permettons d'employer un seul nom *souhait* pour caractériser ces trois attitudes éventuelles du locuteur parce qu'elles représentent toutes une disposition mentale du locuteur à obtenir quelque chose qu'il n'a pas encore, d'atteindre un certain but pour satisfaire un besoin ou une envie. Les exemples le prouvent:

A. *Que Dieu te bénisse!*

- *Je voudrais que Dieu te bénisse.*
- *Je te souhaite la bénédiction de Dieu.*
- *Sois béni par Dieu!*

B. *Soyez à vous-même un sévère critique.*

Boileau, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:80

- *Je voudrais que vous soyez un sévère critique de vous-même.*
- *Il serait souhaitable que vous soyez un sévère critique de vous-même.*
- *Que vous soyez à vous-même un sévère critique.*
- *Il faut que vous soyez un sévère critique de vous-même.*

D'après les exemples, l'expression du souhait et celle de la volonté sont très proches et elles sont liées à l'idée de l'espérance:

Que Dieu te bénisse! = je veux et j'espère que cela s'accomplisse

Je voudrais que Dieu te bénisse. – je veux et j'espère que cela s'accomplisse

Je te souhaite la bénédiction de Dieu. – je veux et j'espère que cela s'accomplisse

Sois béni par Dieu! – je veux et j'espère que cela s'accomplisse.

Quand on veut quelque chose, quelle que soit la valeur de notre souhait, on espère que ce qui constitue le contenu propositionnel aura son dénouement. Toutefois cela ne veut pas dire que l'accomplissement est certain. Il reste toujours éventuel, probable.

Si nous analysons la réalisation de ces quatre actes de langage, nous pouvons constater que leurs contenus propositionnels (DIEU BÉNIR TOI) et leurs forces illocutoires sont identiques:

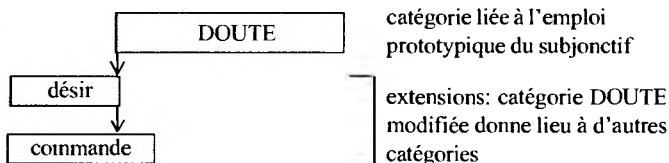
Que Dieu te bénisse! – SOUHAIT (DIEU BÉNIR TOI)

Je voudrais/souhaite que Dieu te bénisse. – ASSERTION /LOC, SOUHAIT (DIEU BÉNIR TOI) – SOUHAIT (DIEU BÉNIR TOI)

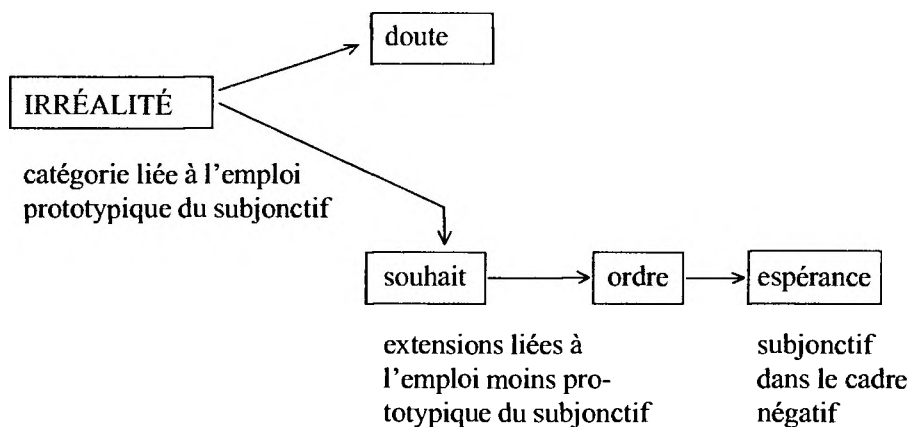
Soi béni par Dieu! – ORDRE /LOC, SOUHAIT (DIEU BÉNIR TOI) – SOUHAIT (DIEU BÉNIR TOI)

K a l i s z (1992) considère les actes de langage comme catégories. Se concentrant sur l'analyse de l'acte de langage PROMESSE à l'aide de la notion de prototype et celle de ressemblance de famille, il constate qu'il existe des emplois centraux et périphériques de chaque catégorie.

Restant dans le cadre cognitif, il nous semble intéressant de commenter la conception de W i n t e r s (1992). Elle dit que l'emploi prototypique du subjonctif est lié à l'expression de doute, qui a plusieurs extensions parmi lesquelles on trouve le souhait. Cependant, Winters ne définit pas précisément ce qu'elle comprend par „extension”. Selon elle, le souhait est „une incertitude du dénouement par rapport à ce qu'on voudrait voir arriver” (1992:160). L'ordre où le dénouement ne peut jamais être sûr parce qu'il dépend de l'interlocuteur, serait une extension du souhait. Voici comment elle voit les extensions en cause dans l'ensemble radial qu'elle propose (1992:164):

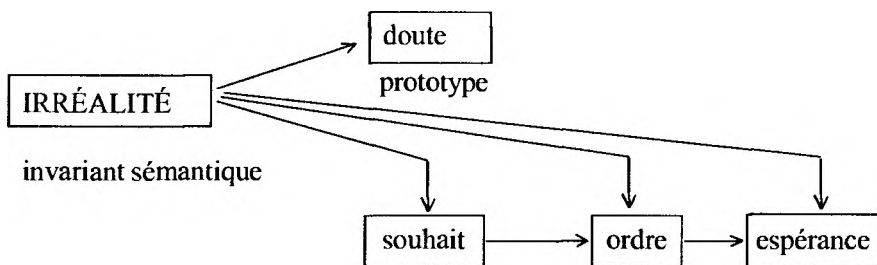


T. G i v ó n (1994) parle de l'irréalité comme catégorie fonctionnelle (cognitive et communicationnelle) et formelle. Il dit que la compréhension du fonctionnement du subjonctif dépend de notre compréhension de l'irréalité. Selon lui, les actes de langage manipulateurs comme p.ex. ordre, requête, et, ajoutons-le ici, souhait, sont entièrement inclus dans la portée générale de l'irréalité. Selon Givón, le subjonctif qui est employé dans ces types d'actes de langage serait le marqueur de l'irréalité. Si l'on admet l'irréalité comme catégorie cognitive, alors le souhait ainsi que le doute, ce dernier proposé par Winters comme prototypique, seraient les parties ou sous-catégories de cette catégorie et l'ensemble radial dans la partie qui nous intéresse serait, selon nous, le suivant:



B a n y s (1996), entre autres, souligne l'importance de la distinction entre le prototype ou l'emploi prototypique et l'invariant sémantique d'une forme linguistique. Le prototype serait ce qui renvoie intuitivement à l'emploi le plus évident d'une forme linguistique et l'invariant sémantique, ce que tous les emplois de cette forme ont en commun.

On pourrait donc traiter la catégorie IRRÉALITÉ comme invariant sémantique parce que l'idée de l'irréel est présente dans toutes les extensions comme DOUTE, qui serait prototypique, SOUHAIT, ORDRE, ESPÉRANCE:



DOUTER veut dire „ne pas savoir si p est vrai”, SOUHAITER signifie „ne pas savoir si p vrai, mais vouloir que p soit vrai”, ORDONNER équivaut à „ne pas savoir si p vrai, mais vouloir ardemment que p soit vrai et admettre que p sera vrai”, et ESPÉRER se traduit par „ne pas savoir si p vrai, mais vouloir croire que p soit vrai”.

Ce qui est commun aux catégories DOUTE et SOUHAIT, c'est le non-savoir que p (l'irréalité). La catégorie de SOUHAIT entraîne celles d'ORDRE et d'ESPÉRANCE parce que l'ordre exprime plus fort et plus explicitement le souhait que p soit vrai. Et finalement, si l'on souhaite quelque chose, on espère que cela sera accompli.

L'ordre de l'apparition dans le schéma des catégories est lié à l'emploi du subjonctif. Dans les expressions exprimant le doute, le subjonctif est toujours présent („je doute que *p*”, „il est douteux que *p*”, „nul doute que *p*”, etc). De même dans les expressions exprimant le souhait („je désire que *p*”, „je souhaite que *p*”, „il est souhaitable que *p*”, „je veux que *p*”, etc). L'ordre peut être exprimé soit par forme lexicale („j'ordonne que *p*”, „je commande que *p*”, etc), et dans ce cas on emploie toujours le subjonctif, soit par forme grammaticale, à l'impératif où le subjonctif n'est pas employé. Mais, comme nous avons déjà remarqué, il y a une classe de verbes dont les formes à l'impératif et celles au subjonctif se ressemblent: *sache!*, *veuille!*, *aie!* En ce qui concerne la catégorie d'espérance, le subjonctif peut être employé, mais dans le cadre négatif du verbe principal („je n'espère pas que *p*”), ce qui nous donne la catégorie de doute. Nous reviendrons au problème dans la partie finale de cet article.

Maintenant passons à l'analyse des expressions parémiques qui sont constituées par les propositions relatives avec le subjonctif dans les contextes négatif et superlatif.

(28) *Il n'y a guère que le sublime qui puisse nous aider dans l'ordinaire de la vie.*

Alain, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:6

(29) *Il n'est point de création puissante qui ne se nourrisse de quelque monstruosité.*

Cerland, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:23

(30) *Il n'est pas de douleur que le sommeil ne sache vaincre.*

Balzac, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:38

(31) *Il n'y a pas d'arbre qui n'ait senti la force du vent.*

Proverbe pushtù, in: *Dictionnaire de proverbes*, 1984:309

(32) *Il n'y a pas de chose qui soit tout le temps bonne.*

Claudé, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:134

(33) *Dieu est le seul être qui pour régner n'ait même pas besoin d'exister.*

Baudelaire, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:49

(34) *Voix, la seule voix humaine qui ne mente pas.*

Larbaud, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:326

(35) *La plus noble conquête que l'homme n'ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats.*

Buffon, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:100

(36) *La femme n'était pas de ce monde matériel. C'est la première fiction que le ciel ait donné à la terre.*

Nadar, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:430

(37) *Il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Diderot, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:182

(38) *Il n'y a que le malheur qui soit vieux; il n'y a que la passion qui soit raisonnable.*

Lespinasse, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:348

(39) *Il n'y a que lui qui en soit capable.*

Corbeau, in: *Kampers*, 1991:8

Remarquons tout de suite que partiquement dans ces deux contextes l'alternance des modes subjonctif/indicatif n'est pas exclue.

K a r o l a k (1979) par exemple parle des phrases négatives existentielles et des relatives liées au superlatif de la principale. Il constate que dans les phrases existentielles négatives l'emploi du subjonctif exprime l'idée de la possibilité d'affirmer que l'objet ou l'événement dont on parle, existe contrairement à ce qu'on a affirmé. La phrase telle que *Vous n'avez personne qui réponde à vos besoins d'affection*, citée par K a r o l a k (1979:24), aurait pour paraphrase: „J'essaie de constater s'il n'existe personne qui p". En ce qui concerne les phrases avec le superlatif, nous en parlerons plus tard.

Selon Corbeau, cité par K a m p e r s - M a n h e, si dans l'antécédent il y a un superlatif, „cela équivaut souvent à une négation" (1991:8). Si nous disons: *Il n'y a que le méchant qui soit seul*, on pourrait mettre le signe d'égalité avec *Il n'y a attitude humaine sauf la méchanceté qu'on puisse caractériser par la solitude*.

G r e v i s s e dit que „quand l'antécédent contient un superlatif ou une expression de valeur analogue, [...] le subjonctif sert à apporter quelque tempérament à la valeur trop absolue de la principale, soit qu'il reste un certain doute dans l'esprit, soit qu'on veuille éviter de prendre un ton tranchant" (1980:1327).

G. et R. L e B i d o i s en analysant la phrase suivante: *Ulysse est le plus sage des rois qui ont renversé Troie*, avec l'indicatif, constatent que: „L'indicatif ne convient bien que si la déclaration se fait avec une pleine assurance, c'est-à-dire quand on veut insister sur la réalité du fait." (1935-1938:44).

I m b s voit, dans l'emploi du subjonctif, l'expression de l'éventualité: „Le subjonctif indique que l'affirmation dont l'antécédent est l'objet n'est pas seulement valable dans une circonstance donnée, mais pour toutes les situations possibles et imaginables." (1953:44).

C a r l s s o n (1969) se joint au point de vue d'Imbs et elle constate que les qualités en question (*le plus beau, l'unique, il n'y a que...*) sont universellement valables sans prendre en considération les conditions spatio-temporelles.

Pour les relatives dans le contexte négatif, il serait intéressant de rappeler la conception de K l e i b e r (1981). Selon lui, le subjonctif marque le caractère non-référentiel du syntagme nominal dont on parle, c'est-à-dire qu'on ne peut pas spécifier ou identifier un objet particulier dans la réalité extralinguistique. Cela concerne également les événements.

K a m p e r s - M a n h e (1991) dit, elle aussi, que le subjonctif marquerait l'impossibilité d'identifier le référent. L'indicatif, en revanche, prouverait qu'il existe un référent identifiable, soit un objet soit un événement.

W i n t e r s (1992) distingue de son côté, la négation comme sous-classe de l'expression de doute qui entraîne le subjonctif. La négation serait liée au sentiment d'incertitude existentielle.

S'il s'agit des relatives dans le contexte superlatif, selon K a m p e r s - M a n h e (1991) et K a r o l a k (1979), le subjonctif viserait à accentuer le contenu

du superlatif. Karolak souligne encore le rôle de l'attitude subjective du locuteur. Si le locuteur veut présenter son point de vue, son appréciation de ce qui constitue le contenu de l'antécédent, alors le subjonctif apparaîtrait dans la relative.

W i n t e r s (1992) propose la notion de subjectivité comme capitale, comme celle autour de laquelle se forment et s'arrangent toutes les sous-catégories liées à l'emploi du subjonctif. La subjectivité contribue à interpréter toutes les attitudes du locuteur telles que le doute, l'incertitude, le jugement, l'appréciation, dans lesquelles l'idée de négation est incluse.

La notion de subjectivité est liée à celle de modalité que nous définissons comme attitude du locuteur envers ce qu'il énonce. N'oublions pas que le subjonctif, par définition, est un mode. En tant que mode le subjonctif dans le contexte négatif marquerait que l'existence du référent dont le locuteur parle, que ce soit objet, personne ou événement, est suspendue, ce qui veut dire qu'il ne s'agit ni de localiser ni d'identifier le référent dans l'espace et dans le temps. Par contre, on ne peut pas suspendre l'existence du référent dans le cas du contexte superlatif du type:

Néron est le premier empereur qui ait persécuté l'église.

K a m p e r s-M a n h e, 1991:25

Ulysse est le plus sage des rois qui aient renversé Troie.

K a r o l a k, 1979:30

Néron, Ulysse sont des personnages historiques sur l'existence desquels il n'y a aucun doute. Les faits historiques sont aussi incontestables. Le problème est que ce n'est pas l'affirmation de l'existence de Néron qui serait „suspendue”, mais plutôt l'affirmation de l'existence des autres empereurs qui auraient persécuté l'église, ce qui veut dire que selon celui qui parle il n'y a pas eu d'autre empereur que Néron qui soit le premier à persécuter l'église. Le locuteur ne veut pas forcément affirmer que Néron a persécuté l'église, mais il veut souligner que Néron est, autant qu'il puisse en juger, le premier à le faire. Le locuteur ne suspend ni l'affirmation de l'existence de Néron ni l'affirmation de la persécution de l'église. Ce qui est suspendu, c'est l'affirmation que Néron fut le premier à le faire. Le sujet parlant se distancie de prendre la responsabilité de la valeur de vérité de NÉRON-LE PREMIER-PERSÉCUTER L'ÉGLISE, et par conséquent d'affirmer que cela est vrai dans tous les mondes de tous les locuteurs.

Selon K a r o l a k (1979), si la relative est en relation avec l'argument second, on utiliserait l'indicatif. Mais si elle était directement liée au superlatif, alors la présence du subjonctif le marquerait:

Ulysse est le plus sage des rois qui ONT renversé Troie.

1. Il y avait les rois qui ont renversé Troie parmi lesquels Ulysse considéré comme le plus sage.

2. Il y avait les rois qui ont renversé Troie parmi lesquels Ulysse considéré, d'après moi, comme le plus sage.*

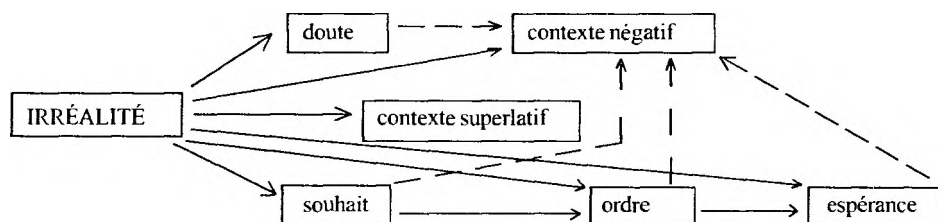
Ulysse est le plus sage des rois qui AIENT renversé Troie.

D'après moi, Ulysse est le plus sage des rois qui aient renversé Troie.

Autrement dit, l'indicatif serait employé si le locuteur voulait notamment insister sur le fait historique ROIS-RENVERSER-TROIE et le subjonctif, si l'accent était mis sur l'opinion du locuteur concernant Ulysse.

Givón (1994) distingue deux types d'attitudes modales qui caractérisent l'irréalité dont nous avons déjà parlé: les attitudes épistémologiques (epistemic attitudes) et les attitudes estimatives (valuative attitudes). Le cas des relatives superlatives se placerait dans le cadre des attitudes estimatives si le subjonctif est employé dans la relative. Mais en parlant des modalités épistémologiques, Givón cite la vérité factive et la vérité possible dans la tradition logique qui ont leurs équivalents communicatifs: l'assertion réelle et l'assertion irréaliste. Cette dernière est définie comme assertion faible, c'est-à-dire qui est possible, probable ou incertaine. Cela veut dire que le locuteur admet qu'il existe différents points de vue dont le sien n'est qu'un exemplaire. Selon Givón, la réalité signale qu'un événement a ou a eu lieu, ce qui veut dire qu'on peut déterminer son contexte spatio-temporel. L'irréalité concernerait tout ce qu'on ne peut pas localiser dans le temps et dans l'espace. Par conséquent, même si, dans nos exemples des superlatives avec le subjonctif, on parle des événements ou des personnages dont l'existence ne peut pas être niée, ces assertions entraînent les attitudes estimatives de l'irréalité, d'où le subjonctif dans la relative. Givón ajoute encore que le subjonctif signale le degré d'attitude émotionnelle du locuteur. Notre attitude estimative concerne un événement réel, ce qui veut dire que les deux attitudes estimative et épistémologique apparaissent en même temps. Dans les langues romanes (Givón étudie l'espagnol) la portée du subjonctif s'étend sur les données réelles de l'antécédent pour marquer le degré plus haut de l'engagement émotionnel du locuteur.

Du point de vue de l'analyse prototypique et celle de l'invariant sémantique, l'emploi du subjonctif aussi dans ce type d'expressions parémiques pourrait être présenté ainsi:



où la catégorie d'irréalité comme invariant sémantique, signifierait qu'il ne s'agit pas de localiser le référent (objet, événement) dans le contexte spatio-temporel, mais qu'il s'agit d'exprimer l'idée d'irréel ou la possibilité d'irréel, ce qui serait lié à la négation ou plutôt à la possibilité de nier non l'existence du référent, mais ce qui le concerne. Analysons les phrases suivantes:

- a) Je doute que $p = p$ est vrai, mais dans le monde de celui qui parle il y a une idée d'irréel (il est probable que p est faux);
- b) Je désire que $p = p$ peut être accompli dans l'avenir; p illocalisable; p peut être faux;
- c) J'ordonne que $p = p$ peut être accompli dans l'avenir; p illocalisable; p peut être faux;
- d) *Il n'y a pas de chagrin que le temps n'efface* – phrase existentielle négative, le référent illocalisable et la possibilité de l'existence du référent contraire;
- e) *Néron est le premier qui ait persécuté l'église* – il ne s'agit pas de localiser le fait de la persécution de l'église par Néron; il s'agit de dire qu'il est peut-être le premier, où l'idée d'irréel se pose comme possible (il y a des mondes dans lesquels cela peut être faux);
- f) J'espère que $p =$ avec l'indicatif parce que le locuteur n'admet pas que p faux; par contre „Je n'espère pas que p ” = avec le subjonctif équivaut à „Je doute que p ”; avec l'indicatif veut dire „ p est faux” ou „Je sais que p ”.

Rappelons que dans le cas NÉGATION et SUPERLATIF, il y a la possibilité d'employer les deux modes l'indicatif et le subjonctif, ce qui veut dire que nous avons affaire aux constructions moins prototypiques entraînant éventuellement le subjonctif.

Avant de passer à la partie finale, remarquons que nous n'avons pas abordé la question de l'emploi du subjonctif typique après les conjonctions qui entraînent ce mode et qui sont aussi présentes dans les expressions parémiques. En voici quelques exemples:

(40) *Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui, je ne veux point mourir encore.*

Chénier, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:128

(41) *Tout finit afin que tout recommence,
tout meure afin que tout vive.*

Fabre, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:199

(42) *Il est beau qu'un soldat désobéisse à des ordres criminels.*

France, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:216

(43) *Le peuple ne s'attache qu'à l'écorce des choses, et souffre patiemment le joug, pourvu qu'il ne soit pas apparent.*

Marat, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:369

(44) *Quel dommage que les sentiments ne soient pas des preuves.*

Roland, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:503

(45) *Pour que la matière ait tant de pouvoir, il faut qu'elle contienne un esprit.*

Flaubert, in: *Dictionnaire des citations*, 1977:208

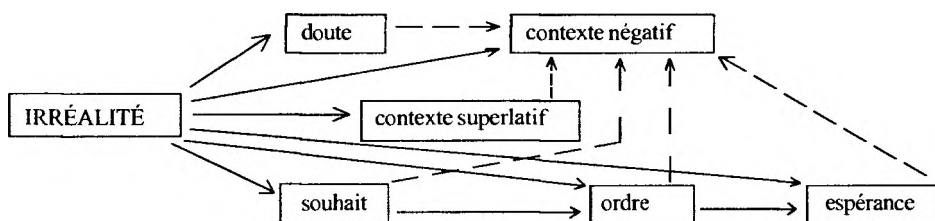
(46) *Voulez-vous que l'on croie du bien de vous? n'en dites pas!*

Proverbe français, in: *Dictionnaire de proverbes*, 1960:310

3. Nous avons présenté trois types d'expressions parémiques avec le subjonctif:

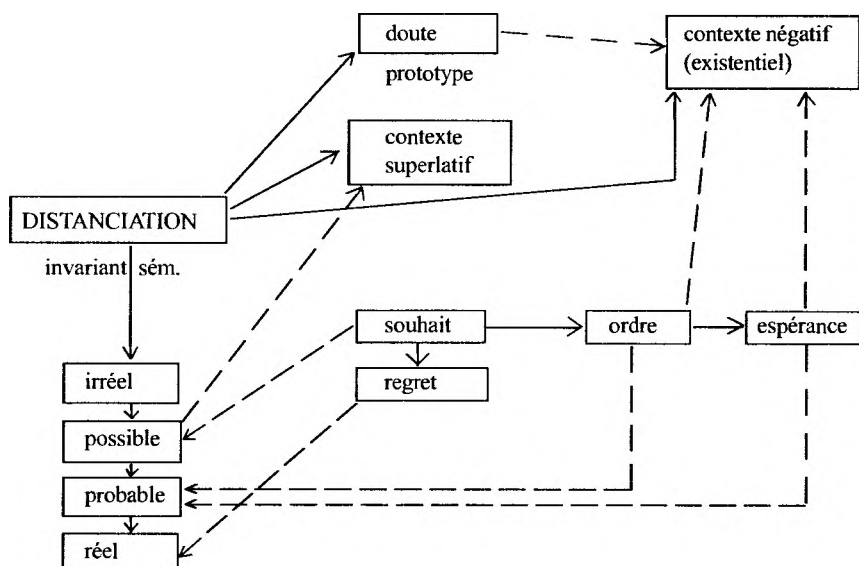
- 1) celles qui expriment le souhait (l'ordre, la volonté),
- 2) celles qui apparaissent dans le contexte négatif,
- 3) celles qui apparaissent dans le contexte superlatif.

Nous avons proposé une analyse en termes de prototype et d'invariant sémantique pour l'emploi du subjonctif. Nous avons constaté que la catégorie IRRÉALITÉ, commune à tous les emplois du subjonctif alors non seulement dans les expressions parémiques, pourrait constituer l'invariant sémantique des emplois du subjonctif et les contextes dans lesquels apparaît la catégorie DOUTE serait considérée comme prototypique pour l'emploi du subjonctif, ce que nous pourrions illustrer ainsi:



- a) Je doute que p = même si p est vrai, je nie p (*Pierre est parti, j'en doute*),
- b) Je désire que p = p dans le futur, donc p ne peut pas être vrai (le contexte négatif),
- c) J'ordonne que p = p dans le futur, donc p n'est pas vrai,
- d) Néron est le premier qui p = la persécution de l'église par Néron est un fait historique, alors vrai, mais ce qui peut être nié c'est que Néron est le premier à persécuter l'église,
- e) Je n'espère pas que p (au subjonctif) = Je doute que p .

Cependant, nous proposons de remplacer la notion d'irréalité comme invariant sémantique par celle de distanciation pour le subjonctif. Nous définissons la distanciation comme la distance que prend le locuteur par rapport à ce qu'il énonce. Autrement dit, le but d'énoncer quelque chose ne serait pas son assertion (le contenu propositionnel localisable dans le temps et dans l'espace est vrai ou au moins tenu pour vrai dans tout univers de croyance, c'est-à-dire pour tout locuteur, si nous recourons à la conception de Martin (1983)). Il s'agirait plutôt de „couvrir” le contenu propositionnel des sentiments, des points de vue du locuteur. L'irréel serait une extension de la catégorie DISTANCIATION et, dans ce cas le schéma modifié se présenterait ainsi:



Le schéma présenté ci-dessus n'est qu'une proposition. Nous espérons qu'il constituera un point de départ pour l'analyse plus approfondie de l'emploi des modes, surtout du subjonctif, dans l'approche cognitive et qu'il ouvrira la voie aux discussions sur l'emploi de ce mode en termes de prototype et d'invariant sémantique.

Références

- Andersson S., 1972: L'emploi du subjonctif après un superlatif. *Moderna Språk*, 66.
- Banyś W., 1996: Approche classique et cognitive de la description lexicographique. Analyse d'une entrée de dictionnaire. In: *Neophilologica*. T. 13. Red. W. Banyś. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Bogardus E., 1995: *Social Distance*. Ohio.
- Bonnard H., 1974: Les axiomes „temps et mode”. *Le français moderne*, 42, CILF, Paris.
- Carlsson L., 1969: Le type „c'est le meilleur livre qu'il ait jamais écrit” en espagnol, en italien et en français. In: *Acta Universitatis Upsaliensis*. Uppsala.
- Chafe N., 1975: *Givenness, Contrastiveness, Definiteness, Subjects and Topics, Subject and Topic*. New York, Ac Press.
- Dictionnaire de la Langue Française, Le Petit Robert*. 1986. Paris, Le Robert.
- Dictionnaire de Proverbes et Dictons*. 1984. Paris, Le Robert.
- Dictionnaire des Citations Françaises*. 1977. Paris, Larousse.

- Dictionnaire des Proverbes, Sentences et Maximes*. 1960. Paris, Larousse.
- Givón T., 1994: Irrealis and the subjunctive. *Studies in Language*, 18–2.
- Grevisse M., 1980: *Le Bon Usage*. Paris, Duculot.
- Gross G., 1973: Quelques réflexions sur les modes. In: *Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse*. Mulhouse.
- Imbs P., 1953: Le subjonctif en français moderne. In: *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*. Strasbourg.
- Kalisz R., 1992: Kognitywna analiza aktów mowy. W: *Język a kultura*. T. 8: *Wiedza o kulturze*. Wrocław.
- Karolak S., 1979: L'emploi du subjonctif dans la relative en français contemporain. *Linguistica Silesiana*, 3.
- Kampers-Manhe B., 1991: *L'opposition subjonctif/indicatif dans les relatives*. Amsterdam –Atlanta, Rodopi.
- Kleiber G., 1981: Verbes virtuels et propositions relatives: Spécificité et Non spécificité. In: *Travaux de Linguistique et de Littérature*. T. 19. Paris.
- Kleiber G., 1994: *Nominales, essais de sémantique référencielle*. Paris, A. Colin.
- Krzyżanowski J., 1975: *Mądrej głowie dość dwie słowie*. Warszawa, PIW.
- Lippman W., 1922: *Public Opinion*. New York.
- Le Bidois G. et R., 1935–1938: *Syntaxe du français moderne*. Paris, Picard.
- Martin R., 1983: *Pour une logique du sens*. Paris.
- Moeschler J., 1985: *Argumentation et Conversation*. Paris, Hatier.
- Riegel M., 1986: „Qui dort dine” ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques. In: *Travaux de Linguistique et de Littérature*. T. 24. Strasbourg, Klincksieck.
- Sato F., 1974: Valeur modale du subjonctif en français contemporain. *Le Français Moderne*, 42.
- Winters M., 1992: *Subjonctif et réseau*.

Katarzyna Kwapisz

TRYB *SUBJONCTIF* W WYRAŻENIACH PAREMICZNYCH

Streszczenie

Celem artykułu jest refleksja nad użyciem trybu *subjunctif* w wyrażeniach paremicznych, takich jak przysłowia, maksymy czy cytaty, które posłużyły za materiał źródłowy.

W pierwszej części autorka podejmuje próbę zdefiniowania wyrażzeń paremicznych. Część następną poświęcona jest analizie użycia trybu za pomocą dwóch pojęć wywodzących się z kognitywizmu: „prototyp” i „inwariant” semantyczny.

Według autorki kategoria wątpliwości byłaby prototypowa dla użycia *subjunctif*, natomiast za inwariant semantyczny uważałoby się pojęcie dystansjacji, zdefiniowanej jako dystans lokutora do wzięcia odpowiedzialności za wartość prawdziwościową tego, co stanowi treść wypowiedzi.

Katarzyna Kwapisz

THE SUBJUNCTIVE MOOD IN PAROEMIC EXPRESSIONS

Summary

The article is concerned with the use of the subjunctive mood in paroemic expressions, i.e. proverbs, maxims, or quotation. In the first part the author tries to define what paroemic expressions are. This is followed by the analysis of the use of the subjunctive mood by means of two notions derived from the cognitive theory, viz. the 'prototype' and the 'semantic invariant'. The author believes that the category of doubt is prototypical for the use of the subjunctive, while the semantic invariant is the notion of distantiation defined as the speakers' distance from their commitment to the truth value of their utterances.

La globalisation sémantique

1. Position du problème

Il est des notions employées plus ou moins couramment mais qui demeurent paradoxalement assez floues. Cela se passe souvent lorsque l'appréhension intuitive du phénomène désigné repose sur une plausibilité de constat. Mais pour que la notion acquière le statut de concept méthodologique, on est bien obligé d'en délimiter les contours et d'en décrire la sphère d'action. Ainsi en est-il de la notion de „globalisation sémantique”, notion qui mérite d'être mieux décrite et définie d'une manière plus explicite. C'est ce que nous proposons de faire dans le cadre de ce travail.

Parmi les auteurs qui ont eu recours à cette notion, nous retenons G. Gréciano qui en a fait un outil méthodologique pour la description des expressions idiomatiques. Elle en fournit la définition suivante:

„Par globalisation nous avons désigné ce processus de réunion à la fois sélective et virtuellement illimitée des composantes propres aux parties auparavant disjointes en une unité.” (1983:387)

Comme on le constate, la globalisation est une notion qui s'impose avec la polylexicalité, c'est-à-dire avec les formations syntagmatiques dont le signifié est forcément une synthèse sémantique représentant l'aboutissement de plusieurs opérations sémantiques complexes.

Pour étudier ce concept, il va falloir s'arrêter aux multiples aspects en rapport avec cette opération:

- globalisation et polylexicalité,
- unicité et multiplicité.

- la globalisation en tant que générateur de fonctions sémantiques (organisateur des faisceaux sémiques, intégrateur catégoriel, filtre sémantique, moyen de dénomination oblique, etc.),
- la globalisation comme structure de pensée qui procède par condensation, par amalgame, par destruction restructuratrice, par décatégorisation des constituants, par autonomie conceptuelle, etc.

2. Globalisation et polylexicalité

Avec les séquences figées, on se trouve devant des formations syntagmatiques ayant une unité sémantique. A un signifiant pluriel correspond un signifié unique. Or une telle unité n'est pas concevable sans une opération qui fait fusionner la multiplicité en un signifié global. En d'autres termes, dans le cas des SF, où le signifié est le fruit d'une synthèse sémantique, il ne peut y avoir de construction de sens sans le recours à la globalisation, qui devient ainsi une opération fondamentale dans la genèse du sens. Son caractère fondamental est rattachable au caractère dynamique de la synthèse sémantique, puisque la naissance du sens global passe inéluctablement par une opération de transfert du multiple vers le singulier (Mple → Sing.), qu'on pourrait représenter de la manière suivante:

$$[S1] [S2] [S3] [S4] \Rightarrow \boxed{[S1] [S2] [S3] [S4]}$$

cadre général

C'est ce cadre général qui crée l'unité. L'un des moyens souvent employés pour vérifier empiriquement ce mécanisme, c'est le recours intuitif à la relation synonymique établie entre une SF et une unité simple:

donner le coup de grâce à un condamné = l'achever

faire la lumière sur une affaire = l'éclaircir

Que serait donc la globalisation pour la polylexicalité? Elle est cette opération sémantique par laquelle se crée un espace unique dans lequel se synthétise le contenu sémantique, espace créateur d'unité et assurant plusieurs transformations sémantiques de synthèse.

2.1. Unicité/pluralité

La contradiction essentielle sur laquelle repose la genèse de la SF se résume dans le fait que ces unités lexicales sont plurielles. Une telle contradiction provient

de la multiplicité du signifiant d'un côté, du fonctionnement syntaxique et de la structure sémantique globale de l'autre.

Sur le plan du signifiant, on assiste au blocage du fonctionnement des constituants à la fois sur le plan syntagmatique et paradigmatique; le blocage des constituants étant compensé par un transfert de ces propriétés au niveau de l'unité syntagmatique : ce qui relevait du constituant est dévolu au constitué.

A cette globalisation formelle correspond une globalisation sémantique qui doit être étudiée non sous une forme statique mais plutôt sous un angle dynamique, capable de rendre compte du parcours transformationnel sous-jacent au passage du multiple à l'unique, du pluriel au singulier, du groupe à l'unité.

Nous pensons qu'une telle approche nous aiderait à expliquer comment la notion d'espace que nous avons dégagée ne se présente pas comme un simple cadre figé mais revêt la dimension d'un catalyseur déclenchant plusieurs opérations sémantiques grâce auxquelles la synthèse se réalise.

2.2. La globalisation, catalyseur de plusieurs opérations sémantiques

L'étude d'un grand corpus de SF nous a conduit à dégager plusieurs opérations sémantiques à l'origine du signifié global de la séquence (M e j r i, 1996b). Nous en mentionnons :

L'intégration catégorielle. Nous entendons par là l'opération par laquelle la SF est versée dans l'une des parties du discours. Elle n'est pas très perceptible lorsque l'unité polylexicale est versée dans une catégorie identique à celle de la base. Elle est au contraire très évidente lorsque la catégorie d'aboutissement est différente de celle du noyau.

Pour l'illustrer, nous prenons deux exemples : le cas des substantifs métonymiques et celui des adjectifs polylexicaux :

1. Les substantifs :

Remarquons d'abord qu'ils peuvent être d'origines diverses :

des syntagmes verbaux : *un va-nu-pieds, un trompe-l'oeil...*

des syntagmes prépositionnels : *un à-côté, un à-coup...*

des syntagmes nominaux dont la base n'est pas réalisée : *un deux-roues, un quatre-saisons...*

des syntagmes variés : *un sot-l'y-laisse, un m'as-tu-vu...*

La première opération déclenchée par le figement consiste à verser les constituants dans un moule catégoriel qui annihile les rapports paradigmatiques et syntagmatiques des constituants et leur substitue un cadre hiérarchiquement supérieur déterminant les rapports propres à la nouvelle séquence. Parmi les éléments catégoriels bloqués, nous relevons les catégories du genre, du nombre et de la personne :

Exemple 1 : *un deux-pièces, un deux-roues*, où il y a rupture entre le genre interne (féminin pour *pièces* et *roues*) et le genre de la nouvelle unité polylexicale, née avec la globalisation. Pour l'explication des mécanismes du changement de genre (cf. Mejri, 1993: 191–208 et 1996b: 210–223). Disons seulement que la globalisation fait intervenir ici un contenu catégoriel, qui détermine l'appartenance de l'unité à une partie du discours, hiérarchiquement supérieur au contenu sémantique, se présentant sous forme d'une matière coulée dans le moule catégoriel.

Exemple 2 : *un trois-mâts, un quatre-feuilles*, où le nombre externe bloque celui des constituants ; ce qui donne lieu à une invariabilité de l'unité polylexicale.

Exemple 3 : *un décrochez-moi-ça, un m'as-tu-vu*, où la globalisation verse l'anti-ontif de départ dans l'anontif propre aux substantifs.

Lorsque l'unité nominale est obtenue à partir d'une séquence prédicative ou phrastique, la globalisation est directement perçue, parce que les formations syntagmatiques de départ ont des caractéristiques n'ayant aucun lien direct avec la catégorie d'arrivée: *un va-comme-je-te-pousse, un rendez-vous, un trompe la mort...*

2. Les adjectifs

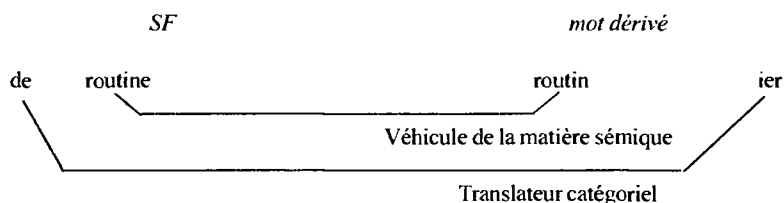
Cette partie du discours est de loin la plus intéressante parce que les séquences adjectivales figées réalisent un grand parcours catégoriel: une séquence adjectivale est obtenue à partir d'un syntagme prépositionnel où la préposition joue le rôle d'un translatif permettant à la séquence de fonctionner comme un adjectif. Si le nom fournit la matière sémantique, la préposition est perçue comme une sorte d'affixe transcategoriel ajouté à la base nominale. Ce processus fournit à la langue des séquences là où la morphologie dérivationnelle semble ne pas pouvoir le faire: *de choc, de masse, en voie de développement, à main armée, à géométrie variable*, etc.

Sans cette intégration due à la globalisation qui verse les constituants dans un tout lexical homogène, la nouvelle séquence serait incapable de s'insérer dans le discours.

L'organisation des faisceaux sémiques. Puisque l'intégration catégorielle est déterminante dans la configuration générale de la nouvelle unité, elle conditionne la manière dont le contenu sémique s'organise. Nous entendons par organisation des faisceaux sémiques les regroupements et les dégroupements des sèmes véhiculés par les constituants, la mise en saillance ou en latence d'autres sèmes, bref l'organisation de la matière sémantique conformément au moule catégoriel déterminé par la globalisation. Pour illustrer notre analyse, nous prenons deux exemples différents:

Exemple 1 : *routinier* \ *de routine*.

Il s'agit de deux formations adjectivales obtenues grâce à deux types de constructions lexicales à partir de la même base (*routine*), donc impliquant la même matière sémique :



Le G.L.L.F en donne la définition suivante :

- *routine* : manière de faire, d'agir ou de penser qui demeure toujours semblable à elle-même, qui ne vise qu'à répéter les formes connues, sans jamais les modifier (souvent péjoratif).
- *routinier* : [personne] qui fait preuve de routine dans son travail, ses actions, ses opinions... *fonctionnaire routinier, un esprit routinier* qui est caractérisé par la routine. *Procédés routiniers*.
- *de routine* : [se dit d'une opération, d'une réunion] de caractère habituel, périodique ... *une vérification de routine, [...] une séance de: routine*.

Si on pose l'équivalence *habituel* = *toujours semblable à elle-même*, il devient clair qu'il s'agit du même contenu sémique dans *routinier* et *de routine*. La différence entre les deux réside dans la manière dont le translateur catégoriel a orienté les faisceaux sémiques. Puisque l'adjectif est une catégorie de nature prédicative, le contenu catégoriel organise la matière sémique conformément au support auquel elle s'applique, ce qui détermine les traits de sélection de l'unité :

Dans le cas de l'unité suffixée, les sèmes „habituel, périodique...” s'appliquent aussi bien à [+humain] qu'à [-animé]; dans celui de la SF, ils sont limités à [-animé]:

[(S1 – S2 – Sn)/ + Hum. ; -Animé] : *routinier*.

[(S1 – S2 – Sn)/-Animé] : *de routine*.

Cette mise en saillance d'un trait aux dépens d'un autre justifie en quelque sorte la valeur d'une unité par rapport à l'autre, et expliquerait la formation d'une SF comme une *mission de routine*, où le support ne met pas au premier plan le trait [+hum.]

Exemple 2 : *Sauve-qui-peut*.

Toujours d'après le G.L.L.F., c'est un emploi substantivé du cri *Sauve qui peut!*, proprement „que celui qui le peut se sauve!”. Il signifie : débandade générale, fuite désordonnée de personnes qui s'éloignent rapidement d'un lieu où leur vie est en danger.

Si on fait abstraction du mécanisme métonymique à l'origine de la dénomination (cri → la situation où ce cri est poussé) et qu'on se limite aux sèmes prédicatifs „désordonné”, „général”, „rapidement”, on remarque aisément comment cette

matière est versée dans un moule qui indique „une action d’une troupe, d’un groupe” [= débandade], acquérant ainsi un pouvoir dénomiatif (= thématique) :

contenu prédicatif (prédicat) → contenu thématique (thème)

Sans cette réorganisation qui a transformé des éléments de prédication en un tout désignant une entité pouvant servir de support à d’autres prédications, la SF n’aurait pas existé :

[S1, S2, Sn] → [S1, S2, Sn]
 préd. thème

Le filtre sémantique. Nous entendons par filtre sémantique l’opération par laquelle la synthèse sémantique transforme certains signifiés de départ en éléments sémiques participant à la construction du nouveau signifié global. Pour illustrer notre analyse nous fournissons deux exemples que nous avons présentés par ailleurs (Mejri, 1966b: 271–273 et 279–280) :

- *montrer patte blanche*, expression que plusieurs dictionnaires attribuent à la Fontaine qui la met dans la bouche du chevreau, lequel soupçonneux, s’adresse au loup en ces termes: *Montrez-moi patte blanche, ou je n’ouvrirai point* (Les Fables, le loup, la chèvre et le chevreau; Hachette, 1929, p. 147). Si on admet cet emploi premier, l’expression signifierait tout simplement une „marque physique [= patte blanche] permettant au chevreau de vérifier s’il s’agit de sa mère ou non.

Avec la lexicalisation de l’expression, on est passé du sens premier [= littéral] au sens nouveau: „justifier qu’on fait bien partie d’un groupe social donné, qu’on réunit les conditions pour être admis dans un lieu”. (G.L.L.F.).

Le passage du sens premier au sens figé se fait moyennant les opérations suivantes:

- la suppression des indications actantielles de départ (destinateur et destinataire d’origine: le chevreau et le loup);
- la généralisation de l’emploi de la séquence qui fait qu’elle se décroche de la situation initiale et qu’elle devient applicable à une infinité de situations où on retrouve le même schéma actantiel de départ;
- la transformation par conséquent du contenu sémantique des constituants de départ selon les équivalences suivantes:

montrer → fournir

patte blanche → une preuve, une condition...

L’emploi suivant en est une illustration:

Pour les joindre, on dispose de deux, voire de trois numéros de téléphone, où laisser un message et montrer patte blanche – parents et amis servant d’intermédiaires.

„Le Monde” des 24–25 juillet 1994, p. 1.

- *boire le bouillon d’onze heures* (= mourir): cette séquence est le fruit de deux mouvements:

- un premier mouvement vertical qui fait intégrer la séquence – constituant, elle-même d'autres constituants, dans la séquence d'arrivée:

1^{ère} étape : le bouillon d'onze heures (sens littéral) ↓

→

2^{ème} étape : le bouillon d'onze heures (sens global: breuvage empoisonné) ↓

3^{ème} étape : boire le bouillon d'onze heures (sens global: mourir)

- un second mouvement horizontal qui intègre *le bouillon d'onze heures* comme constituant nominal de la séquence verbale:

boire *le bouillon d'onze heures*

←

Pour obtenir le sens global, chaque constituant est doté d'une valeur conformément à une logique naturelle binaire opposant le positif au négatif et combinant les unités selon une syntagmatique qui se résout en un produit final:

boire *le bouillon d'onze heures* = mourir

+

–

–

Le filtre agit dans ce cas à un niveau d'abstraction très haut, où les constituants sont réduits à des signes dont le produit détermine la marque du sens final.

La dénomination oblique. S'il est un domaine où la globalisation sémantique fonde très clairement la nouvelle séquence, c'est bel et bien celui de la dénomination oblique, qu'on oppose à la dénomination directe dont le parcours référentiel ne connaît pas de déviations.

Exemples: *un appel téléphonique, un résonnement par l'absurde, une carte d'adhérent...* dénominations directes où chaque constituant renvoie directement à la référence désignée) → des formations endocentriques.

un trompe-la-mort, un m'as-tu-vu, un deux-pièces (vêtement et logement), *un tôt-fait...* (dénominations obliques où le renvoi au référent se fait d'une manière indirecte) → des formations exocentriques.

Qu'est-ce qui donne à ce dernier type de séquences leur unité? Qu'est-ce qui leur permet d'être le support d'entités référentielles? C'est la globalisation qui leur fournit un cadre catégoriel (ici la catégorie du substantif) et qui en fait par conséquent des unités du lexique désignant les réalités du monde. On explique généralement de telles séquences par l'ellipse de l'élément qui dénomme directement le référent: un (gâteau) tôt fait → un *tôt fait*.

Cela aide à ramener la séquence à son origine et à comprendre à quel référent elle renvoie mais n'explique pas comment des séquences libres se soudent pour renvoyer à n'importe quel référent; ce qui crée des potentialités énormes pour la langue: un *deux-pièces* peut être un vêtement ou un logement. Le mécanisme profond qui se charge d'une telle fonction, c'est la globalisation.

2.3. La globalisation comme structure de pensée

Lorsqu'on étudie les SF et qu'on relève toutes les opérations sémantiques complexes qui lui sont sous-jacentes, on est en droit de se demander si la globalisation n'est pas une expression de l'une des formes de notre pensée qui procède:

- par **c o n d e n s a t i o n**, puisqu'elle ramène ce qui est disparate à ce qui est essentiel, ce qui est multiple à ce qui est unique, et ce qui est diffus à ce qui est directement repérable;
- par **a m a l g a m e**, puisqu'elle procède exactement comme au niveau des signifiants amalgamés où il n'est plus possible de distinguer les segments signifiants en intégrant les contenus sémantiques de départ dans des synthèses où le calcul du sens est totalement opaque;
- par **d e s t r u c t i o n r e c o n s t r u c t r i c e** puisque le sens global naît inéluctablement d'une sorte d'effacement des sens premiers même s'ils restent latents;
- par **d é c a t é g o r i s a t i o n e t r e c a t é g o r i s a t i o n** successives puisque les séquences sont le fruit de transferts catégoriels multiples à la fois internes et externes;
- par **a u t o n o m i e c o n c e p t u e l l e** puisque l'intervention de la globalisation a pour ultime objectif de construire un concept autonome soit parce qu'il n'existait pas, soit parce qu'il est dénommé autrement.

Nous illustrons ce qui précède par des exemples:

a) La condensation

Dans les exemples dénommant indirectement un concept, il apparaît clairement comment la pensée globalisante procède par condensation:

avoir avalé sa langue: „être obstinément silencieux”,
ne pas avoir inventé la poudre: „être peu intelligent”.

Ce qui est autonome dans la séquence libre devient un simple ingrédient participant à la synthèse sémantique. Indépendamment de la nature du parcours référentiel de ces séquences, on peut dégager les étapes suivantes où:

- les constituants échappent d'abord à leur fonction dénomminative normale;
- ils sont versés dans un moule général (nouvelle catégorisation, nouvelle fonction dénomminative, etc.) dans lequel la SF prend forme;
- le nouveau matériau ainsi transformé ne renvoie qu'à ce qui est jugé pertinent pour la nouvelle dénomination: dans *avalé sa langue*, c'est „le silence” et dans *ne pas avoir inventé la poudre*, c'est „l'intelligence limitée”.

Ce qui était diffus au départ devient ainsi condensé.

b) L'amalgame

C'est une forme particulière de condensation où la rupture sémique est totale. Si dans les exemples précédents, l'approche analytique du sens demeure toujours possible malgré la nature oblique de la dénomination, avec les cas d'amalgame elle

est plutôt difficile à appliquer. Cela revient le plus souvent à des opérations tropiques qui bloquent les mécanismes de transparence et donnent lieu à des sens opaques. Dans *ne plus avoir de cresson sur la fontaine*, même si on peut toujours établir un lien entre *cresson* et „cheveux”, il est beaucoup plus difficile de le faire pour *la fontaine* et „crâne”. La déduction du sens „être chauve” est ainsi difficile à réaliser.

L'amalgame peut être plus poussée. C'est le cas des séquences considérées comme obscures. *Avoir un poil dans la main* qui signifie „être très paresseux” ne semble pas obéir à une quelconque analyse clairement menée.

c) La destruction reconstructrice

Le point de départ est toujours un ensemble de constituants ayant leurs fonctionnements syntagmatiques et leurs propres rapports paradigmatiques. Avec la naissance de la SF toutes ces caractéristiques sont évidemment détruites au profit d'un fonctionnement nouveau et de rapports nouveaux qui décident de l'emploi de la nouvelle unité. Nous avons déjà mentionné la catégorie du nombre en distinguant le nombre interne du nombre externe. Il en est de même du genre comme dans ces séquences versées dans le masculin malgré leur base féminine: *un entre-fenêtre, un minuit, un hors-piste, un sans-gêne, un sous-marin*, etc (cf. M e j r i, 1993: 191–208). On peut dire d'autant de l'appartenance aux parties du discours et de tous les phénomènes de translation qui l'accompagnent.

d) L'autonomie conceptuelle

C'est l'étape ultime de la pensée parce que dénommer un référent, c'est opérer une discrimination dans le réel par le biais du langage. Ainsi la dénomination en tant qu'opération linguistique a-t-elle un fondement ontologique dans ce sens qu'elle permet à l'être de se réaliser en dominant la confusion de l'univers.

Dans le cas de la SF, la dénomination se trouve compliquée par l'étagement des dénominations puisque les constituants assurent déjà cette fonction hors du cadre de la SF; d'où la nécessité de mettre l'accent sur l'autonomie conceptuelle en tant que caractéristique distinctive de ce mode que pensée.

L'exemple des dénominations du type *tête-de-chat* „morceaux de roches”, *tête-de-moineau* („les noix”) et *tête-de-loup* („brosse”) pourrait éclairer cet aspect: ces unités prises dans le sens littéral renverraient à la tête des animaux en question (1^{ère(s)} dénomination(s)), mais puisque le parcours référentiel est marqué par „l'oblicité” de la dénomination, il faut qu'intervienne une opération qui fixe la séquence à un autre référent instituant ainsi une nouvelle autonomie (2^{ème} dénomination).

On a choisi des exemples concrets parce que nous croyons que dénommer une chose, c'est créer un concept qui opère au niveau de la pensée. Les exemples abstraits obéissent à la même démarche: *sauter du coq à l'âne* (= passer brusquement d'un sujet à un autre très différent, sans liaison), *chercher midi à quatorze heures* (compliquer inutilement une chose très simple), etc.

3. Conclusion

Nous espérons avoir démontré comment la globalisation sémantique est un concept méthodologique d'analyse sémantique propre aux unités construites, capable de rendre compte d'opérations très complexes liées à la polylexicalité des signifiants. Elle est à la fois le catalyseur de diverses transformations sémantiques lors du passage de la pluralité à l'unicité et l'expression d'une forme de pensée abstractive et très profonde. Dans les analyses présentées nous nous sommes limité aux SF, la même démarche nous semble s'appliquer à la dérivation affixale progressive ou régressive, propre ou impropre, ce qui fera l'objet d'un autre travail.

Références

- Gréciano G., 1983: *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions figées*. Université de Metz, IX, Faculté des Lettres et sciences humaines.
- Mejri S., 1993: Préfixation et changement de genre. *Le français moderne*, 2, pp. 191–208.
- Mejri S., 1994a: Séquences figées et expression de l'intensité. Essai de description sémantique. *Cahiers de lexicologie*, 65, pp. 111–122.
- Mejri S., 1994b: Lexique et syntaxe: le cas des locutions prépositives et conjonctives. Colloque „La locution”, Saint-Cloud, 1994. In: *La locution: entre lexique, syntaxe et pragmatique*. Paris, Klincksieck.
- Mejri S., 1996a: Binarisme, dualité et séquences figées. In: *Mélanges offerts au Professeur Robert Martin*. Duculot.
- Mejri S., à par.: *Le figement lexical: descriptions linguistiques et structuration sémantique*. [Thèse d'état], Université de Tunis.

Salah Mejri

GLOBALIZACJA SEMANTYCZNA

Streszczenie

Artykuł traktuje o tzw. globalizacji semantycznej, którą można określić jako „proces łączenia jednocześnie selekcyjnego i wirtualnie nieograniczonego elementów należących do części kiedyś odrębnych w jedną całość”.

Omawiane są zależności między globalizacją a polyleksykalnością, jednością a wielością, rola globalizacji jako katalizatora różnych operacji semantycznych, jak np. integracja kategorialna, organizacja semów w wiązki, filtr semantyczny, traktowanie globalizacji jako struktury myśli – kondensacja, amalgamaty, destrukcja rekonstruująca, autonomia konceptualna.

Salah Mejri

SEMANTIC GLOBALIZATION

Summary

The article is concerned with the so-called semantic globalization, which can be described as ‘a processes of simultaneously selective and virtually unlimited combining of previously distinct elements into one whole’. The author discusses the interdependencies between globalization and polylexicality, unity and multiplicity, the role of globalization as a catalyst of various semantic operations, e.g. categorial integration, the organization of semes into chains, the semantic filter, regarding globalization as a structure of thought – condensations, amalgams, reconstructing destruction, conceptual autonomy.

Miroslaw Trybisz
Université de Silésie
Katowice

Quelques remarques sur les propriétés des verbes-supports en français

Les discussions nombreuses, ces derniers temps, sur la notion de verbes-supports (verbes qui accompagnent un nom qui, lui, forme le noyau sémantique du syntagme prédicatif) viennent du fait que les études menées surtout au Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique de l'Université Paris VII (et notamment par A. Meunier, L. Danlos, D. de Nefroni-Peyre, M. Gross, et d'autres) ont fait découvrir qu'il y a un grand nombre de substantifs, et non pas juste quelques-uns, qui ne sont plus des simples compléments de verbe mais jouent le rôle de „vrais” prédicats sémantiques dans la phrase. En principe ce type de verbes introduit uniquement une information catégorielle, autrement dit, il signale que le syntagme en question appartient à la catégorie verbale et en même temps il constitue le „support” des marques de temps, de personne et de nombre.

Si on veut caractériser les verbes-support, il faut faire recours, comme le fait M. G r o s s (1981), à un ensemble de trois propriétés syntaxiques qui, en faisceau, les distinguent des emplois verbaux „ordinaires”. Ces propriétés sont les suivantes: contraintes sur les déterminants du *N* supporté, double analyse du complément complexe *N_i Prép N_j*, formation d'un groupe nominal par effacement du support (*[Réd Vsup]*). Nous allons d'abord les présenter sur l'exemple du support *avoir*.

Si nous avons une phrase de départ:

- (1) *Jean a une grande tendresse pour Marie.*

nous pouvons dire qu'il est impossible d'adjoindre un complément de nom *N_{hum}* ou un possessif au substantif *tendresse*:

- (2) **(Jean a la grande tendresse de Sylvie pour Marie.*
(3) **Jean a (ma + ta, etc.) grande tendresse pour Marie.*

De Sylvie et ta peuvent éventuellement s'interpréter comme un générique elliptique:

- (4) *Jean a une grande tendresse (comparable à + analogue à + la même que) celle de Sylvie.*
- (5) *Jean a une grande tendresse (comparable à + analogue à + la même que) la tienne.*

mais sont interdits pour une interprétation référentielle.

Nous pouvons remarquer aussi que le groupe nominal *une grande tendresse pour Marie* se prête à une double interprétation. Nous pouvons examiner cette propriété dans l'extraction par *C'est... que*:

- (6) *C'est une grande tendresse pour Marie que Jean a.*
- (7) *C'est pour Marie que Jean a une grande tendresse.*
- (8) *C'est une grande tendresse que Jean a pour Marie.*

Comme nous le voyons, le complément *pour Marie* peut être analysé à la fois comme faisant partie d'un seul constituant: *Dét N₁ Prép N₂ =: une certaine tendresse pour Marie* dans (6), et comme formant un constituant à lui seul dans (7) et (8).

Enfin, la phrase à verbe-support donne un groupe nominal par effacement du verbe-support et placement du sujet de la phrase en position de complément de nom *de* du *N* supporté:

- (9) *La grande tendresse de Jean pour Marie.*

Aucun verbe n'est donc support par définition et les propriétés que nous venons d'évoquer ci-dessus permettent de reconnaître cet usage et le distinguer des usages „ordinaires” de verbes. De même, il ne suffit pas que les formes de surface des phrases soient réunies pour que les propriétés répertoriées soient observables.

Soit le verbe *montrer*:

- (10) *Jean montre une grande tendresse pour Marie.*

Au cours de l'examen concernant la propriété des contraintes sur le déterminant du *N* supporté, nous obtenons des résultats grammaticaux:

- (11) *Jean montre (ma + ta + sa, etc.) grande tendresse pour Marie.*
- (12) *Jean montre la grande tendresse de Sylvie pour Marie.*

Si nous essayons de procéder à une double analyse du groupe nominal complexe, nous observons les résultats suivants:

- (13) *C'est une grande tendresse pour Marie que Jean montre.*
 (14) *C'est pour Marie que Jean montre une grande tendresse.*
 (15) **? C'est une grande tendresse que Jean montre pour Marie.*

L'agrammaticalité de la phrase (15) montre que seule l'analyse en constituant unique est possible. De même, la formation d'un groupe nominal requiert la passivation et le maintien du verbe sous la forme d'un participe passé:

- (16) *La grande tendresse pour Marie montrée par Jean,*

car le manque de ce participe donne un résultat qui n'est pas équivalent du point de vue sémantique à la phrase (10):

- (17) **Jean montre une grande tendresse pour Marie = La grande tendresse de Jean pour Marie.*

Il faut remarquer qu'aucune de ces propriétés n'est, séparément, à la fois nécessaire et suffisante. Prenons par exemple la propriété concernant la double analyse du complément complexe $N_1 \text{ Prép } N_2$.

Or, pour que cette double analyse soit observable, il faut que la phrase de départ offre des conditions permettant la relativation (c'est-à-dire que le déterminant du nom ne soit ni vide, ni défini). Comparons:

- (18) *Marie a l'influence sur Jean.*
 (19) **C'est l'influence que Marie a sur Jean.*
 (20) *Marie a honte de Jean.*
 (21) **C'est honte que Marie a de Jean.*

De même, la plupart des verbes-supports acceptent la construction à un seul complément de type: $N_0 \text{ V Dét } N_1$. Dans ce cas, bien que cette double analyse ne soit pas possible du point de vue formel, on a toujours affaire à des emplois des verbes en tant que supports.

Soit le support *avoir*:

- (22) *Marie a une certaine élégance.*

Bien qu'on ne puisse pas procéder à une double analyse du complément *une certaine élégance*, le verbe *avoir* garde dans ce contexte les autres propriétés du verbe-support. Ainsi on peut démontrer les contraintes sur les déterminants du complément et on peut procéder à l'effacement du support.

- (23) **Marie a ton élégance.*

(24) **Marie a l'élégance de Sylvie.*

(25) *Marie a une certaine élégance = L'élégance de Marie.*

Nous voyons une situation pareille dans le cas du support *faire* dans des phrases de ce type. Ainsi, si nous avons une phrase:

(26) *Marie fait une promenade.*

nous obtenons les résultats suivants:

(27) **Marie fait ta promenade.*

(28) **Marie fait la promenade de Sylvie.*

(29) *Marie fait une promenade = La promenade de Marie.*

Nous avons une situation encore plus complexe dans le cas des phrases de type $N_0 V \text{ Dét } N_1 \text{ de } N_2$. Nous allons l'examiner sur l'exemple du support *faire*:

(30) *Le juge fait un examen approfondi du dossier.*

Nous pouvons montrer que les contraintes sur les déterminants existent:

(31) **Le juge fait ton examen du dossier.*

(32) **Le juge fait l'examen approfondi de l'agent de police du dossier.*

Mais si nous essayons de procéder à une double analyse du complément N_1 de N_0 , nous remarquons que l'élément de N_2 =: *du dossier* se soude à N_1 -: *un examen approfondi*:

(33) *C'est un examen approfondi du dossier que le juge fait.*

(34) **C'est un examen approfondi que le juge fait du dossier.*

(35) **C'est du dossier que le juge fait un examen approfondi.*

En plus, la phrase (30) ne donne lieu à un groupe nominal que par passivation et l'effacement de *fait* est interdit:

(36) *L'examen approfondi du dossier fait par le juge.*

Ceci n'est pas une règle, il y a des contextes qui acceptent, bien que difficilement, l'effacement du participe passé *fait*. Observons par exemple:

(37) *Jean fait une partie du tarot (E + avec ses amis).*

(38) *La partie du tarot de Jean (E + avec ses amis).*

J. Giry-Schneider (1986:53) fait aussi remarquer qu'il y a un grand nombre d'expressions à déterminants figés dont certaines n'admettent pas, ou presque pas, l'opération [*Réd Vsup*]:

- (39) *Marie fait le lézard.*
- (40) **Le lézard de Marie.*
- (41) *Jean fait du football.*
- (42) **Le football de Jean.*
- (43) *Luc fait moitié-moitié avec Paul.*
- (44) **?Le moitié-moitié de Luc avec Paul.*

Dans ce cas, même la passivation du verbe *faire* donne des résultats agrammaticaux:

- (45) **Le lézard fait par Marie.*
- (46) **(Le + Du) football fait par Jean.*
- (47) **(E + Le) moitié-moitié avec Paul fait par Luc.*
- (48) **(E + Le) moitié-moitié fait par Luc avec Paul.*

Ces expressions se caractérisent par un degré de soudage au verbe qui est différent pour différents *N*. Ainsi nous ne pouvons pas séparer les éléments de l'expression *faire le lézard*, il est difficile de trouver des contextes où le *N* =: *moitié-moitié* soit séparé du verbe *faire*, sauf dans l'usage adverbial:

- (49) *La santé est bonne? – Moitié-moitié, je souffre de rhumatisme.*

Mais cette séparation est tout à fait possible, dans d'autres contextes, dans le cas d'expressions de type *faire du football*:

- (50) *Le football fait partie des sports d'équipe.*
- (51) *Tous les garçons aiment le football.*

Cela prouve que ce type de phrases a le même statut que les autres phrases à *Vsup* =: *faire*.

Les propriétés syntaxiques spécifiques des phrases à *Vsup* peuvent amener le chercheur à une description nouvelle des substantifs prédicatifs. Tout d'abord, l'examen détaillé des phrases de même configuration de surface aboutit à une conclusion que les relations entre les éléments ne sont pas les mêmes. Ces propriétés doivent être vérifiées pour chaque couple verbe-nom parce qu'elles ne peuvent pas faire l'objet d'un calcul *a priori*. La diversité des compléments que les verbes-supports peuvent prendre fait que le nombre de leurs propriétés diffère en fonction de la nature du complément et en fonction du degré de soudage entre le *N* supporté et le *Vsup* ainsi qu'entre les éléments du complément complexe N_1 et N_2 .

Nous voudrions examiner ici une propriété particulière qui relève des trois précédentes et, comme nous allons le voir, qui n'est pas purement syntaxique. Cette propriété, c'est le fait que les verbes-supports possèdent des extensions (variantes) aspectuelles.

Nous avons dit ci-dessus que les verbes-supports sont en principe dépourvus du contenu sémantique et que leur rôle se limite à celui d'un marqueur catégoriel. Or, ce n'est pas tout à fait vrai. La preuve en est que l'on ne peut pas les interchanger librement sans changer le sens de la phrase, même en dehors des constructions figées (cf. sur ce sujet les travaux de R. V i v è s, 1984a et 1984b). Dans la phrase:

(52) *Jean (fait + a) le projet de prendre congé*

cette différence est encore peu sensible. Elle est beaucoup plus visible dans le cas des noms concrets dans la position du *N* supporté. Ainsi, si nous prenons les mêmes supports dans les phrases:

(53) *Jean fait un portrait de Marie.*

(54) *Jean a un portrait de Marie.*

nous voyons que bien que le contexte ne change pas, le sujet en (53) est actif, tandis que dans (54) devient non actif. On peut le vérifier en utilisant les extensions aspectuelles de ces verbes-supports qui seront différentes dans les deux cas. Dans le cas de la phrase (53), nous aurons:

(55) *Jean (réalise + crée + exécute) un portrait de Marie.*

(56) *Jean multiplie les portraits de Marie.*

Dans le cas de la phrase (54) le résultat est tout à fait inverse:

(57) *Jean (garde + possède) un portrait de Marie.*

Les différences de sens des phrases à verbe-support peuvent être encore augmentées par le changement de la préposition du *N* supporté. Ainsi nous pouvons comparer:

(58) *Jean fait honte à Marie.*

(59) *Jean a honte de Marie.*

La différence qui résulte de la direction de l'action est évidente. Nous pouvons utiliser les variantes de ces deux verbes et nous obtenons respectivement les résultats suivants:

(60) *Jean inspire de la honte à Marie.*

(61) *Jean éprouve la honte de Marie.*

Certains chercheurs (cf. J. Sypnicki, K. Rusiewicz-Woźny, 1991:180) admettent que la phrase (58) est une phrase à verbe support. Mais, vue d'une part les grandes différences de sens entre les phrases (58) et (59), et de l'autre la relation entre ces sens, il faudrait se demander si cette phrase n'est pas plutôt une phrase à verbe-opérateur (cf. M. Gross, 1981; J. Giry-Schneider, 1986). Autrement dit, il faudrait se demander si la phrase (59) ne fait pas partie, du point de vue sémantique, de la phrase (58).

On peut opposer cette phrase à une autre, apparentée syntaxiquement:

(62) *Jean fait des avances à Marie.*

Tout d'abord, nous voyons qu'il n'y a pas de relation formulable par une phrase à *Vsup* =: *avoir* (ou bien à *Vsup* =: *Il y a*).

(63) **Marie a des avances (E + de Jean).*

Ensuite, on peut opposer l'opération [*Réd Vsup*] au fait que la phrase à *Vop* causatif n'est pas source de nominalisation:

(64) *Les avances de Jean à Marie.*

(65) **La honte de Jean à Marie.*

Ces résultats montrent donc qu'il faut les traiter différemment. La phrase (60) est une construction à *Vop causatif* =: *faire* sur une phrase à *Vsup* =: *avoir* que l'on peut présenter de la manière suivante:

(66) *Jean fait # Marie a honte.*

Autrement dit, la phrase (58) est le résultat de l'application de l'opération *Jean fait #* à la phrase simple (59). L'application d'un opérateur a pour effet d'augmenter d'un argument la phrase simple à laquelle il s'applique.

La notion d'extension aspectuelle n'est donc pas spécifique aux verbes-supports. Elle existe (sous une forme de variante selon la terminologie adoptée) dans la théorie des verbes-opérateurs. L'existence d'une variante aspectuelle ne constitue donc pas une preuve que le verbe en question est un support.

La notion d'extension aspectuelle du verbe-support repose sur trois conditions, énumérées par R. Vivès (1984a), que nous allons présenter ci-dessous sur l'exemple d'*éprouver* extension du *Vsup* =: *avoir*.

Tout d'abord, l'extension conserve la majeure partie des propriétés de la phrase à laquelle elle est appariée. Si nous reprenons la phrase (1):

(1) *Jean a une grande tendresse pour Marie.*

Nous pouvons suivre l'étude des propriétés syntaxiques du *Vsup* =: *avoir* que nous avons fait ci-dessus et comparer les résultats avec la phrase (67):

(67) *Jean éprouve une grande tendresse pour Marie.*

Pour les contraintes sur les déterminants et pour la double analyse les résultats sont analogues:

(68) **Jean éprouve ta grande tendresse pour Marie.*

(69) **Jean éprouve la grande tendresse de Sylvie pour Marie.*

(70) *C'est une grande tendresse pour Marie que Jean éprouve.*

(71) *C'est une grande tendresse que Jean éprouve pour Marie.*

(72) *C'est pour Marie que Jean éprouve une grande tendresse.*

La formation du groupe nominal par contre n'est possible que moyennant la passivation:

(73) *La grande tendresse pour Marie éprouvée par Jean.*

ce qui est spécifique pour les verbes – extension aspectuelle, car ce groupe nominal, par définition, peut provenir uniquement d'une phrase à support par l'opération [*Réd Vsup*].

La deuxième condition demande que l'extension aspectuelle présente les mêmes contraintes que la phrase avec laquelle elle est appariée, en particulier au niveau des déterminants et des compléments du *N*.

Dans la plupart des cas, lorsqu'on a affaire à *éprouver* extension aspectuelle du *Vsup* =: *avoir*, on observe les mêmes possibilités et les mêmes restrictions sur les déterminants.

(74) *Jean (a + éprouve) un certain sentiment.*

(75) **Jean (a + éprouve) (le + ton) sentiment.*

(76) *Jean (a + éprouve) des difficultés.*

(77) *Jean a (eu + éprouvé) une grande difficulté (dans cette affaire + avant de réussir).*

(78) *Jean (a + éprouve) de la difficulté à s'exprimer.*

Les exceptions concernent surtout l'omission de l'article dans le cas du verbe *avoir*:

(79) *Jean (a + *éprouve) (honte + peur).*

(80) *Jean (*a + éprouve) (de la honte + de la peur).*

Toutefois, dans les cas où le *N* supporté prend un *Modif*, nous obtenons des résultats positifs:

(81) *Jean (a + éprouve) une peur terrible.*

Quant à la distribution des compléments, cette propriété, comme nous pouvons le voir ci-dessus, apparaît comme systématique sauf quelques restrictions. Comparons:

(82) *Jean éprouve (de la + une certaine) joie.*

(83) **Jean a (E + de la + une certaine) joie.*

Il est cependant possible d'en rendre compte en ajoutant un *N classifieur* =: *sentiment*, réductible dans le cas du verbe *éprouver*.

(84) *Jean (a + éprouve) un certain sentiment de joie.*

La dernière condition concernant les extensions aspectuelles du verbe-support concerne leur contenu sémantique – elles introduisent une nuance de sens régulière. Dans le cas du verbe *éprouver* extension aspectuelle du *Vsup* =: *avoir*, cette nuance est très peu sensible et résulte uniquement du fait que le premier de ces verbes est plus marqué du point de vue psychologique.

Les verbes-supports se caractérisent par une grande diversité d'extensions aspectuelles et la compatibilité ne peut pas se calculer à partir du support lui-même mais semble dépendre de chaque classe de contextes (combinaison lexicale). Comparons à ce titre:

(85) *Jean (a + fait + *éprouve + garde + nourrit + berce + couve) le projet de prendre congé.*

(86) *Jean (a + *fait + éprouve + garde + nourrit + *berce + *couve) une grande tendresse pour Marie.*

La recherche exhaustive des variantes exige que l'on établisse d'abord une liste complète des substantifs avec lesquels se combine le verbe-support en question et contenant la classification des constructions répertoriées qui sera ensuite confrontée à tous les verbes pour pouvoir établir la liste de ceux qui remplissent les conditions des extensions aspectuelles.

La notion de verbe-support, dans les constructions du type analysé par M. G r o s s (1981) a fait un changement radical dans l'étude des substantifs qui ne sont plus considérés comme des simples compléments de verbe mais sont perçus comme de „vrais” prédicats sémantiques. Le verbe devient constituant syntaxique de la phrase et il est considéré comme un support des marques.

Comme nous avons vu ci-dessus, cette conception possède des outils théoriques unifiés (des propriétés répertoriées et définies de façon formelle). Ces outils permettent de rendre compte de l'ensemble des substantifs prédicatifs en fonction de leurs propriétés syntaxiques. Une telle analyse permet de procéder à une description lexico-grammaticale qui réunit des données syntaxiques et sémantiques autrefois dispersées et découvre de nouvelles régularités dans le domaine de leurs propriétés. De l'autre côté, on peut faire une description syntaxique et sémantique des verbes dont l'application est en quelque sorte possible à partir des constructions nominales à support qui peuvent être considérées comme des constructions syntaxiquement premières, car la théorie des variantes aspectuelles permet de rassembler (respectivement d'isoler) des emplois syntaxiquement et sémantiquement identiques (différents).

Le présent travail ne touche que quelques éléments d'une riche problématique et ne présente que quelques-uns des résultats qui apparaissent aux cours d'une analyse de ce type et qui précisent la notion de verbes-support.

Références

- Giry-Schneider J., 1978: À propos de quelques nominalisations. *Langue Française*, 39 [Paris, Larousse].
- Giry-Schneider J., 1986: Les noms construits avec „faire”: compléments ou prédicats. *Langue française*, 69 [Paris, Larousse].
- Gross G., Vivès R., 1986: Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire. *Langue Française*, 69 [Paris, Larousse].
- Gross M., 1975: *Méthodes en syntaxe. Régime des constructions complétives*. Paris, Hermann.
- Gross M., 1981: Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages*, 63 [Paris, Larousse].
- Gross M., 1986: Les nominalisations d'expressions figées. *Langue française*, 69 [Paris, Larousse].
- Robert P., 1987: *Dictionnaire de la langue française. Le Petit Robert*. Paris.
- Sypnicki J., Rusiewicz-Woźny K., 1991: Remarques sur les verbes-supports en français, en roumain et en polonais. In: *Studia Romanica Posnaniensia*. T. 14. Poznań, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu im. A. Mickiewicza.
- Vivès R., 1984a: L'aspect dans les constructions prédicatives: „avoir”, „prendre”, verbe support et extension aspectuelle. In: *Linguistic Investigationes*. T. 8:1. Amsterdam, John Benjamins B.V.
- Vivès R., 1984b: „Prendre”, extension aspectuelle du verbe support „avoir”. *Revue québécoise de linguistique*. Vol. 13, n° 2 [Montréal, Université du Québec].

Mirosław Trybisz

KILKA UWAG NA TEMAT WŁAŚCIWOŚCI TZW. *VERBES-SUPPORTS* W JĘZYKU FRANCUSKIM

Streszczenie

Autor porusza kilka elementów bogatej problematyki właściwości konstrukcji z tzw. *verbes-supports* w języku francuskim, to znaczy konstrukcji, w których funkcję predykatu semantycznego pełni rzeczownik.

Pierwsza część jest poświęcona opisowi zespołu trzech właściwości, które pozwalają na odróżnienie tych konstrukcji od „normalnych użyć czasownikowych” (ograniczenia dotyczące określnika rzeczownika, podwójna analiza dopełnienia złożonego, możliwość utworzenia grupy nominalnej w wyniku redukcji *verbe-support*), natomiast w drugiej autor wskazuje na odrębną właściwość – wynikającą z trzech poprzednich – rozszerzenia aspektualne tych czasowników.

Mirosław Trybisz

SOME REMARKS ON THE PROPERTIES OF THE SO-CALLED *VERBES-SUPPORTS* IN FRENCH

Summary

The author addresses some elements of the complex problem of properties of the construction with *verbes-supports* in French, i.e. the constructions where a noun has the function of the semantic predicate. The first part is devoted to the description of the complex of the three properties that allow us to distinguish these constructions from 'normal verb uses' (limitations of the noun's determiner, double analysis of the complex object, the possibility to make a noun phrase by means of *verbe-support* reduction. The resulting property of aspectual extension of these verbs is shown in Part Two.

Joanna Wilk-Racięska
Universidad de Silesia

¿La metáfora sin enigma?

Desde la definición aristotélica hasta las consideraciones modernas de la semántica cognitiva, la metáfora ha sido definida de tantos modos, que, como dice Booth (1981:48) „there is no human expression, whether in language or any other medium, that would not be metaphoric in someones definition”¹. En términos lingüísticos el estudio de la metáfora se contempla, en general, desde la dicotomía normalidad/desviación.

La más tradicional es la definición según la cual la metáfora es la aplicación al objeto o fenómeno del nombre de otro en virtud de una relación de semejanza entre ambos. Como otras figuras retóricas, es una desviación del uso normal. Sin embargo, lo primero que hay que resaltar es que esta definición puede referirse a todas las figuras basadas en el mecanismo de substitución y no sólo a la metáfora.

Generalmente se da por sentado el hecho de que la metáfora viola las reglas del sistema y destruye el margen de expectación del receptor al no inscribirse en la esfera de lo que el sistema lingüístico (¿categorial?, ¿mental?) admite como normal².

Desde el punto de vista de la „normalidad”, es decir, de la recepción y de la aceptabilidad, en toda clasificación de la metáfora existe, pues, un extremo que representa el grado máximo de acomodación a lo establecido y por eso se percibe como normal. El otro extremo representa el grado mínimo de aceptabilidad y corresponde a los casos donde la desviación del sistema es más evidente.

Entre estos dos puntos cuyas áreas no están concretamente acotadas hay una zona intermedia (que, por lo demás, está en continuo movimiento) donde se acumulan los casos que se consideran metáforas, analogías o simplemente desviaciones pero que se aceptan como relativamente „normales” al ser convencionalizadas, y no suponen novedad alguna para el receptor³.

¹ Citado según R. Rabadán (1991:135).

² Véanse por ejemplo: Davidson (1978), Searle (1979) o Booth (1981).

³ Ibidem.

Las limitaciones que estas tres zonas plantean al lingüista son numerosas y la variedad de factores a que parecen obedecer justifica, de algún modo, la falta de una definición clara que determine las normas que gobiernan esta figura.

El objetivo de este estudio será presentar unas observaciones sobre las condiciones de la recepción adecuadas de la metáfora genérica, inspiradas, ante todo, por la teoría sobre los principios que gobiernan las relaciones metafóricas de este tipo y su establecimiento en nuestro sistema nocional, propuesta por M. Turner en *Categories and Analogies* (1988).

El estudio de la metáfora de M. Turner está basado en la teoría del prototipo de E. Rosch (1978), y se inscribe en el cuadro de la categorización.

El esquema de las posibilidades de formarse las relaciones metafóricas presentado en el estudio no difiere, por regla general, de la imagen a que estamos acostumbrados: la metáfora (llamada en el estudio analogía) depende del grado de la desviación. La novedad en la teoría concierne precisamente el campo donde actúa el fenómeno y está intimamente ligada con los principios de la semántica del prototipo: la desviación metafórica es para el autor una desviación de categorización.

Así, pues, la metáfora (analizada en los enunciados del tipo SN_1 ser SN_2 , llamados „enunciados ecuativos”) depende de nuestro modo de categorizar y, claro está, de nuestro conocimiento categorial, puesto que los enlaces categoriales y los enlaces analógicos representan mentalmente el mismo tipo de enlace.

Una proposición es, pues, percibida como analogía si se opone, de algún modo, a nuestra estructura categorial.

Por otra parte, la desviación categorial es, también, cuestión del lugar que los dos conceptos o categorías puestos en relación en un enunciado ecuativo ocupan en nuestra estructura categorial: si el enlace ya está bien acomodado en esta estructura, el enunciado se percibe como normal, no analógico. Sólo se perciben como metafóricas las relaciones convencionalizadas que tampoco forman parte de nuestra estructura categorial, pero cuyos enlaces ya se han institucionalizado y están incorporados por el uso a nuestro sistema conceptual (p.ej.: *La mujer es una flor*) y las relaciones novedosas, todavía no establecidas en nuestra estructura categorial.

Otro criterio introducido por M. Turner para explicar la percepción de las metáforas en relación de nuestra organización en categorías es el criterio jerárquico, derivado directamente de la teoría de categorización prototípica de E. Rosch, y basado en la idea de que la metáfora establece las relaciones entre dos modelos mentales. El concepto „modelo mental” equivale, según el autor a toda la información que asociamos a un término dado. Y así, la información más amplia, más específica se acumula en el nivel *de base* (ej.: *flor*). En este nivel, las categorías tienen el mayor valor, en comparación con los niveles: *superordenado* (ej.: *planta*) y *subordenado* (ej.: *rosa*). Según el criterio jerárquico, en el nivel subordinado la analogía entre dos modelos mentales no puede establecerse, puesto que, en nuestra estructura de categorías, los modelos mentales de este nivel se

acercan demasiado uno a otro. Las analogías sólo pueden aparecer en el nivel superordenado y en el básico. Sin embargo, hay que tomar en consideración el hecho de que la metáfora sólo puede establecerse (siguiendo la idea de Turner), cuando los dos modelos mentales puestos en relación presenten algún contraste en su nivel superordenado (p.ej.: *humano: no humano*). Esto sugiere que los mejores candidatos para los términos metafóricos son los términos del nivel de base, ya que, en este nivel, las diferencias categoriales son muy grandes y la relación metafórica siempre puede basarse en una de las oposiciones superiores⁴.

La idea de introducir el criterio jerárquico en el estudio de la metáfora es una de las más interesantes. Sin embargo, la división en niveles categoriales en que se basa el criterio jerárquico parece ser demasiado rígida.

Como ya notó G. Kleiber (1994:46), las categorías básicas no pueden caracterizarse siempre por el mismo grado de diferenciación. Además, dicho grado de diferenciación depende, en realidad, del nivel de la categoría directamente superior. Así, pues, p.ej. la relación metafórica: *El hombre es una roca*, puede establecerse, según Kleiber, porque las categorías directamente superiores a *hombre* y a *roca* son diferentes, y no porque los dos términos en cuestión pertenezcan a la misma categoría de los objetos físicos que representa su *thin mental model*, como lo expone Turner. Otro ejemplo analizado por Kleiber es el caso de los términos: *perro* y *gato*. La categoría directamente superior: „animal doméstico”, es común para los dos términos y el contraste se establece directamente en el nivel de base (**El perro es un gato*), hecho que hace imposible la relación metafórica.

Además, aunque la idea de introducir el criterio jerárquico en el análisis de las relaciones metafóricas es un paso adelante, muy importante, en el estudio sobre la metáfora, en nuestra opinión:

a) el criterio jerárquico tampoco puede basarse en una división en categorías tan rígida como lo propuso Turner, y

b) aunque las relaciones metafóricas dependen de nuestro modo de categorizar y de nuestro conocimiento categorial, visto que las relaciones categoriales y las relaciones metafóricas representan mentalmente el mismo tipo de enlace – la posibilidad de percibir un enunciado como metafórico no es cuestión del grado de acomodación de la relación SN_1 es SN_2 como entera, en nuestra estructura categorial, sino del grado y del modo de que se han convecionalizado, institucionalizado en nuestro sistema conceptual, los términos N_1 y N_2 del enlace en cuestión. Además el papel decisivo parece desempeñar el modelo mental de N_2 , que por este motivo es el objeto de nuestro estudio;

c) por otra parte, la teoría presentada sólo nos ofrece una explicación, delimitación de los campos donde la metáfora genérica puede establecerse (en términos de „nivel de base” y „nivel superior”, mientras que el problema de la recepción e

⁴ Visto que nos hemos limitado a estudiar las metáforas genéricas, la teoría de Turner sobre las posibilidades de establecerse las relaciones metafóricas de tipo específico expuesta en el mismo artículo, no será objeto del estudio presente.

interpretación adecuadas de la metáfora sigue sin resolver así como en todas las definiciones clásicas. Es el problema de la clave de interpretación.

Tanto en las definiciones clásicas, como en la teoría de Turner, esta clave (*iunctim*, que podría asegurar la congruencia semántica del enunciado) no se da en forma explícita, ni, tampoco, puede inferirse de la estructura profunda del enunciado en cuestión. El que formula o, simplemente, utiliza un enunciado metafórico tiene que contar totalmente con que el „modelo mental” aceptado por su interlocutor será igual al suyo. Mientras tanto, utilizar las metáforas es un modo (aunque sublimado) de comunicarse bastante popular en las lenguas naturales. Es, pues, lógico que su recepción e interpretación adecuadas, no puedan depender, en su mayor parte, de las posibilidades interpretativas del receptor⁵.

Dicho lo visto, en el estudio presente se da por sentado el hecho de que, sirviéndose de un enunciado metafórico de tipo SN_1 es SN_2 , el hablante intenta asegurar su congruencia semántica (como lo hace utilizando cualquier otra forma de comunicación lingüística), ofreciéndole al interlocutor una clave de interpretación adecuada. Y este será el punto de partida para nuestro análisis.

Para analizar esta hipótesis, en primer lugar tenemos que analizar y precisar dos nociones básicas utilizadas por M. Turner, a saber, la noción de „enunciado ecuativo” y la de „modelo mental”.

Como base de nuestro análisis adoptamos la teoría semántica de S. K a r o l a k (1984). Claro está, que de acuerdo con los principios de esta teoría, los enunciados de tipo SN_1 es SN_2 , llamados por Turner „ecuativos”, lo pueden ser solamente „de nombre”, dado que la definición lingüística de ecuación supone la igualdad de las extensiones acotadas por las intensiones de los términos relacionados (Carnap). Esta estipulación es muy importante, puesto que el uso del término enunciado ecuativo (evidentemente relacionado con la forma superficial de este) sugiere que en dichos enunciados se igualan en su totalidad, los contenidos significativos de los términos relacionados, hecho que, en consecuencia, produce una desviación. No obstante, desde el punto de vista de la congruencia semántica, tal situación no parece ser posible, ya que la desviación, incongruencia semántica sería el único resultado „informativo” des tales enunciados.

Así, pues, como los enunciados analizados no parecen poder expresar juicios universalmente verdaderos (los juicios ecuativos son, según la definición aquí adoptada, universalmente verdaderos – Martín, Dahl), suponemos que son, estos enunciados, un tipo de generalizaciones contingentes, es decir expresan juicios que por ser ocasionalmente verdaderos, recorren una escala de valoración, desde los más evidentes, intuitivamente obvios, hasta los más subjetivos.

Para explicar y probar lo importante que es aceptar este supuesto, acudimos a la característica de las generalizaciones contingentes, efectuada en Wilk-

⁵ Tal situación sólo es posible en el caso de servirse de las metáforas ya convencionalizadas en una cultura dada (*La mujer es una flor; Las manos son palomas blancas*) que se reciben de modo adecuado precisamente por ser institucionalizadas, sin que se suponga una labor interpretativa.

-R a c i e s k a (1996) y basada (entre otras) en las mismas definiciones de los autores arriba mencionados.

Damos, pues, por sentado, que la diferencia entre juicios universalmente verdaderos y contingentes se reduce al hecho de que, en el primer caso, el primer término de enlace formula las condiciones suficientes nómicamente para que suceda lo formulado en el segundo término del enlace, independientemente de cualquier otra circunstancia (*Si uno es hombre es racional*). Por el contrario, en el caso de los juicios contingentes, tales condiciones no se formulan, en absoluto. Una proposición de esta categoría si es verdadera, lo es „por casualidad”, por no haberse realizado las condiciones que hubieran podido realizarse. Una proposición universal es, pues, necesariamente verdadera. La necesidad puede ser natural o motivada por el significado. Al expresar los juicios de género universalmente verdaderos, las proposiciones universales pueden servir para hacer predicciones ya que, como lo comprende D a h l (1975), un cualidad esencial (necesaria para que A sea B) caracteriza a todas las unidades de un genero dado, tanto a las que realmente existen, como a las hipotéticas.

Formular una proposición universalmente verdadera significa, pues, establecer una relación muy estricta entre sus términos, una relación de inclusión (p.ej.: *El chimpancé es un mono*) o equivalencia (según la definición de Carnap), es decir, basada en las propiedades esenciales, necesarias y suficientes para que A sea B.

Con otras palabras, podemos considerarla como una relación establecida entre „prototipos o ideales” según la terminología de D a h l (1985).

De lo expuesto se infiere una simple conclusión que en el nivel de las proposiciones universales la relación metafórica no puede establecerse.

Sólo puede aparecer la metáfora en el nivel de las generalizaciones de tipo contingente que, como ya se ha mencionado más arriba, por ser ocasionalmente verdaderas recorren una escala de valoración desde las más evidentes, intuitivamente obvias, hasta las más subjetivas, puesto que en este caso se trata del modo de que los nombres que se mencionan en estas proposiciones relacionan los ámbitos de aplicación de las nociones a los objetos respectivos: desde las situaciones en que se pretende establecer una relación inclusiva imitando las proposiciones esenciales hasta las proposiciones que, para parecer generalizaciones esenciales, deben cumplir una serie de condiciones adicionales⁶.

⁶ Como se ha expuesto en W i l - R a c i e s k a (1996:242): “Para que se acepte tal proposición en singular como un juicio general o generalizado deben cumplirse unas condiciones adicionales:

1. su predicado constituyente debe unirse a una o más nociones que expresen generalización (*soler, siempre, nunca, en general, etc.*),

2. tal estructura predicativa se da entera en al ámbito de uno o más predicados que expresen diferentes grados de factividad, muy a menudo, sin explicitar su argumento personal en la representación superficial.

Como la omisión de la expresión argumental tiene el valor de gran cuantificador, entonces la estructura toma el caracter de una aseveración law-like [...]. Sin embargo, el modo más simple y más popular de generalizar un juicio contingente es formularlo en plural.”

Todo esto significa que las condiciones de normalidad (*normally conditions* de Dahl) si se aplican a este tipo de proposiciones no son tan rigurosamente observadas, lo que, por consecuencia, abre la posibilidad de establecerse una relación basada aparentemente en la dicotomía normalidad/desviación, pues, a la relación metafórica.

Tomando en consideración lo presentado hasta ahora suponemos que la creación y la recepción de la metáfora genérica en las proposiciones del tipo SN_1 , ser SN_2 , se someten hasta cierto punto a las mismas condiciones que la creación y la recepción de las generalizaciones contingentes.

Otra noción básica de M. Turner, que es necesario precisar para que podamos utilizarla aquí, es la noción de „modelo mental”.

En su definición del modelo mental M. Turner (1988:9) dice: „When we say we know what a dog is, we mean, I take it, that we have a mental model that we apply to lots of different things.”

Si aceptamos esta definición tenemos que admitir que el „modelo mental” es muy flexible y depende de un contexto de actualización relativamente amplio y variado. Como ya hemos mencionado, Dahl (1985) propone reinterpretar la relación de atribuir a un concepto la lectura global en términos de „prototipos o ideales”. El „prototipo” (o „ideal”) se define, según el autor, en categorías de las propiedades esenciales, pertinentes, necesarias para que A sea B. Puesto que las propiedades esenciales caracterizan a todas las unidades de un género dado, tanto a las que realmente existen como a las hipotéticas, la atribución de estas propiedades puede ser controlada mediante un sistema de inferencias (*Si uno es hombre es racional*).

De lo dicho resulta el hecho de que sólo las propiedades esenciales, precisamente por ser las únicas susceptibles a la verificación, pueden formar el núcleo estable del contenido significativo de un término, mientras que el valor pertinente de otras propiedades dependerá del grado y del tipo de la actualización del término en cuestión.

No obstante, concebida de esta forma, la definición sería ahora demasiado rígida. Así, pues, para nuestros objetivos, adoptaremos una definición del modelo mental un poco más flexible: admitiremos que, en un modelo mental virtual, entre las propiedades percibidas como prototípicas encontraremos siempre unos rasgos percibidos como núcleo estable del modelo aunque no todos de ellos fueran esenciales desde el punto de vista de Dahl. Admitiremos también, que, en el uso concreto de un término dado, la elección de cualquier rasgo como pertinente, se efectúa mediante la operación de perfilación entendida según la definición de Langacker (1987).

Todo lo dicho hasta ahora nos permite por fin, presentar los enunciados metafóricos de tipo SN es SN_2 como generalizaciones universalmente contingentes „disfrazadas”.

En primer lugar recordemos que las proposiciones universalmente contingentes son las que expresan las „verdades” o juicios populares y por ser basadas, en su mayoría, en la experiencia y la creencia popular sin apoyos científicos algunos, pretenden establecer una relación muy estricta entre los conceptos representados por ambos términos del enlace imitando las proposiciones esenciales sin haber

presentado las condiciones necesarias para su realización y utilizando para este objetivo todos los medios lingüísticos posibles.

Notemos, pues, que cuando decimos:

Las mujeres son sensibles

formulamos una generalización universalmente contingente que no se presta a la verificación de categorías de valores veritativos.

Y si decimos:

Es de vidrio la mujer

pero no se ha de probar

si se puede o no quebrar

porque todo podría ser

M. de Cervantes Saavedra

o simplemente:

Fragilidad, ¿tienes nombre de mujer!

Shakespeare

hacemos lo mismo, pero mediante las proposiciones cuyas relaciones profundas son más complejas y complicadas.

Ante todo la atribución de la propiedad resaltada no es directa. Las proposiciones metafóricas como: *El hombre es una roca*, *La mujer es una flor* imitan en su forma superficial las proposiciones genéricas inclusivas basadas en la relación de hiponimia, es decir las proposiciones cuyo segundo término proposicional representa el contenido incluido en el concepto representado por el primer término, siendo además su componente indispensable: *La rosa en una flor*, *El tigre es un animal*. Hay que recordar que la relación de inclusión exige, en el español el uso obligatorio del SN definido en la posición temática⁷. Las metáforas del tipo analiza-
do tampoco son susceptibles a la alternancia del artículo en esta posición:

* *Un hombre es una roca.*

No obstante, de todo lo comprobado más arriba resulta evidentemente que en el caso de estas proposiciones la relación de hiponimia⁸ no puede entrar en el juego.

Hemos supuesto, pues, que estas proposiciones metafóricas pueden ser tratadas como un tipo de generalizaciones contingentes.

Sin embargo, al adoptar esta idea tenemos que tomar en consideración el hecho de que en el idioma español la mayoría de los juicios contingentes se expresa (en forma singular) alternando los SSNN definidos e indefinidos en la posición del primer término del enlace, según la intención del hablante y/o según la complejidad de las relaciones internas de la proposición. Mientras tanto, las metáforas en cuestión sólo admiten los SSNN definidos en la posición temática.

⁷ Sobre el uso del artículo en las proposiciones genéricas en español véanse: Wilk-Raieška (1989; 1995; 1996).

⁸ Entendemos por hiponimia una relación entre los nombres de intensión más grande con menos extensión y los nombres de menos intensión, pero con la extensión más grande, definible en términos de inclusión semántica. Por tanto se llamará „hiperónimo” el nombre cuyo contenido incluye el de nombre hiponímico pero cuya extensión será más pequeña.

Por ello parece lógico suponer en adelante, que en las proposiciones metafóricas se pretende establecer una relación inclusiva (pero no hiponímica) imitando las proposiciones esenciales⁹. Y así, si no es posible que se trate de una relación hiponímica, es decir el segundo término proposicional no puede representar en su totalidad el contenido incluido en el concepto representado por el primer término, siendo además su componente indispensable, debe tratarse de atribuir al concepto representado por el SN_1 , una sola (o un conjunto) de las propiedades que caracterizan el concepto representado por el SN_2 .

La pregunta que ahora se plantea es: ¿cuál es esta propiedad? y ¿cómo puede reconocerla el receptor?

Basándonos en el análisis de las representaciones superficiales de los enunciados metafóricos en cuestión en la lengua española, intentaremos proponer una explicación posible de las relaciones que se establecen en su estructura profunda.

La línea principal de nuestro análisis se basa, igual como en la teoría de Turner, en el criterio jerárquico apoyado en nuestro sistema de categorías. Sin embargo, como ya se mencionó en su sitio, en nuestra opinión, el hecho de que un enunciado se perciba como metafórico, es cuestión de grado y del tipo de convencionalización de cada uno de los dos términos de enlace, en nuestra estructura nocional, y no del grado de fijación de toda la relación representada por dicho enunciado. Además, en el caso analizado, la convencionalización del segundo término parece desempeñar un papel especialmente importante.

Este supuesto está íntimamente ligado a nuestra hipótesis de que los enunciados metafóricos de tipo SN_1 es SN_2 no representan una relación ecuativa sino una relación de atribución de las propiedades (o de una sola de ellas) que caracterizan el concepto representado por el SN_2 al concepto representado por el SN_1 . Arguimos que la propiedad atribuida es, en la mayoría de casos, una de las propiedades percibidas como pertenecientes al núcleo estable del modelo mental asociado al N_2 , y que los datos lingüísticos suficientes para reconocerla están explícitos en la superficie. Comparemos primero las proposiciones:

- (1) *El hombre es una roca.*
- (2) *El hombre es una caña.*
- (3) *El ocioso es reloj sin manecillas: tan inútil si marcha como si está parado.*
- (4) *Las ideas son las mujeres: alimentar diez cuesta menos que vestir una.*
- (5) *La música es el verdadero lenguaje natural.*

Notemos que las proposiciones presentadas pueden dividirse en dos grupos principales. El primero acumula los casos 1 y 2 con el SN_2 indefinido sin actualización adicional. No obstante los mensajes metafóricos de ambas proposiciones se comprenden perfectamente.

⁹ Como lo hacen las generalizaciones que están en el punto más elevado de la escala de valoración: *La mujer es bella* vs * *Una mujer es bella* (Wilk-Racięska, 1995:28-41).

En los demás casos los $SSNN$, representan las proposiciones cerradas, y es de notar el hecho de que sería bastante difícil (si no imposible en algunos casos) entenderlas si tuvieran la forma de las proposiciones precedentes:

(?) *La idea es una mujer.*

Hemos dado por sentado que la propiedad atribuida al concepto representado por el N_i mediante una relación metafórica es una de las propiedades que pertenecen al núcleo estable del modelo mental asociado al término N_j . Además, hay que recordar y subrayar otro supuesto: a saber, que según nuestra definición en numerosos casos las propiedades consideradas prototípicas no son esenciales del punto de vista científico.

Tal situación está relacionada no sólo con la intensidad más o menos grande de un término sino también con el lugar que este término ocupe en nuestro universo (o nuestro esquema categorial como quieren los cognitivistas). Y así, los mejores candidatos para el segundo término de una relación metafórica parecen ser los términos que, a continuación llamaremos: „familiarizados”.

Por „términos familiarizados” entendemos los términos cuyo sentido se ha convencionalizado en nuestro sistema de categorías de tal modo, que entre sus propiedades prototípicas centrales (núcleo estable) se comprenden ante todo las que no son esenciales, es decir que las propiedades nómicamente no suficientes para que A sea B pero fácilmente experimentadas como características son percibidas como más centrales. El modelo mental de tales términos suele ser bastante escaso. Comparemos p. ej. las definiciones comúnmente aceptadas de:

caña = planta flexible, abunda en los lugares húmedos

roca = piedra muy dura y sólida.

Aunque su contenido significativo fijado en nuestro sistema nocional es bastante escaso, por no ser hipónimos (por no pertenecer a la categoría superordenada en la terminología de Turner), estos términos no se rechazan inmediata e intuitivamente vista su incongruencia semántica evidente. Además, como la información que el usuario de la lengua posee sobre su contenido significativo es muy escasa las pocas propiedades que puede nombrar son, todas, percibidas como prototípicas.

Por este motivo la lengua puede permitirse expresar las relaciones metafóricas con los nombres de este tipo en función del segundo término del enlace en forma más „económica”, es decir sin ubicar el nombre en cuestión en un contexto lingüístico que haga destacar (por la operación de perfilación) la propiedad prototípica.

Como pruebas de esta idea pueden citarse las proposiciones de nuestro primer grupo que exponen juicios absolutamente contrarios uno a otro pero que se comprenden perfectamente sin información adicional alguna:

El hombre es una roca.

El hombre es una caña.

Las metáforas de este tipo, por ser más fáciles de recibir son las más susceptibles a la convencionalización.

Por otra parte, las metáforas de este tipo aunque fueran novedosas, tampoco necesitan un „apoyo” lingüístico y si el creador de la metáfora lo añade, lo hace más bien para subrayar que para resaltar la propiedad atribuida. Comparemos:

- *Las mujeres son los libros abiertos.*
- *¿Porque se leen fácilmente?*
- *No, porque hablan tanto...*

Como comprobamos en Wilk-Racięska (1995:62–70), en cuanto a las generalizaciones atributivas el español admite dos tipos de proposiciones: unas que llevan el atributo precedido del artículo indefinido y otras cuyos atributos no admiten el artículo. La alternancia *cero/un* en la misma proposición no es posible que no cambie la lectura de la proposición. „El nombre sin artículo simplemente forma parte del predicado (rema) integrado, [...] el nombre con artículo, el mismo, es exponente de un rema compuesto. La atribución de una propiedad permanente se realiza por el uso de un representante del predicado permanente (*El holandés es monárquico*), hecho que en este caso asegura la congruencia. No obstante en una proposición de tipo: *El gitano es un ladrón*, el término en atributo explicita un concepto con un componente accidental incluido. Por lo tanto, para asegurar la congruencia semántica de tales proposiciones es indispensable introducir en su estructura un componente de tipo permanente. No es necesario (y, en realidad casi no sucede) que el componente aparezca en la superficie – para asegurar la congruencia basta con indicar (bloquear) la posición donde podría explicitarse.” (Wilk-Racięska, 1995:66).

Como hemos supuesto que las metáforas de tipo analizado pueden analizarse del mismo modo que las generalizaciones contingentes (por ser uno de sus tipos) y que, en consecuencia, la relación entre sus terminos proposicionales debe ser accidental, supongamos ahora que el uso común de la misma forma superficial de la proposición metafórica y de la proposición atributiva contingente:

El hombre es una roca

El gitano es un ladrón

sugiere el hecho de que el artículo indefinido es, también en el caso de la metáfora, un signo de la posición abierta para un predicado o una relación entera cuya naturaleza por ahora no está muy clara. En nuestra opinión no se trata aquí de un componente (predicado) permanente, indispensable y suficiente para asegurar la congruencia semántica de la generalización contingente. Las proposiciones metafóricas no parecen necesitar este tipo de aseguración, por lo menos en primer lugar. El hecho de relacionar dos conceptos que no se ajustan uno a otro, parece suprimir de alguna manera esta condición.

El análisis y la corroboración del supuesto ya pertenece a un estudio aparte. Aquí sólo queremos presentar algunos factores superficiales que pueden servir para probarlo.

En el segundo grupo de las proposiciones arriba presentadas tenemos tres proposiciones diferentes. La forma de la proposición (3) corrobora, a nuestro

parecer, la idea expuesta más arriba: el *SN* atributivo representa una proposición cerrada donde todas las informaciones necesarias para asegurar la congruencia semántica de la proposición principal han estado explícitas. De acuerdo con la norma lingüística española en tal proposición el atributo no lleva artículo.

El caso número (4) presenta una situación muy parecida: en español, la falta del artículo en la posición de atributo es para los nombres en plural lo mismo que la presencia del artículo indefinido delante de un nombre en singular.

El último ejemplo refleja el tercer modo de asegurar la congruencia semántica de las proposiciones metafóricas. La presencia del modalizador *verdadero* en cuyo ámbito se da entero el concepto representado por el *SN*₂ condiciona la lectura adecuada de la proposición metafórica.

No obstante la proposición (4) representa precisamente las proposiciones metafórica que podrían interpretarse como ecuativas. Sin embargo no se trata en ellas de igualar los conceptos mismos sino, más bien, sus funciones (según lo entiende W. Banyś en *Approche classique...*). No obstante, este problema exige un análisis mucho más profundo y también excede los límites de nuestro estudio. Aquí sólo queremos resaltar el hecho de que en las proposiciones genéricas basadas en el predicado de relación, cuyo exponente es también el verbo *ser*, las expresiones predicativas en la posición de atributo representan uno de los argumentos del predicado constituyente de la proposición y, por este motivo, conforme a las reglas semánticas, llevan, en español, artículo definido. Y este es el caso de la proposición (4) y de otras proposiciones del mismo tipo, como por ej.:

Le necesidad es dinámicamente el contrapeso de las espiritualidades.

Conclusiones:

1. Hemos demostrado que los enunciados metafóricos de tipo *SN*₁ es *SN*₂ no representan proposiciones ecuativas, puesto que, en tal caso tendrían que expresar los juicios universalmente verdaderos (Carnap, Martín, Dahl) produciendo así una incongruencia semántica como su único resultado „informativo”.

2. Los enunciados en cuestión parecen, pues, ser un tipo de generalizaciones contingentes y como tales representan una relación atributiva.

3. La recepción e interpretación adecuadas de la operación de atribución en los enunciados analizados parece realizarse mediante la perfilación de la propiedad elegida (como en Langacker (1987) y Turner y Lakoff (1989)) y, por lo menos en el español, siempre se refleja en la representación superficial del enunciado.

4. Tanto la relación atributiva analizada, como la operación de perfilación y la recepción adecuada de todo el enunciado dependen, ante todo, del grado y del tipo de convencionalización del término *N*₂ en nuestro sistema nocional, es decir del modelo mental communmente asociado a este término:

a) los hipónimos (en el sentido intensional del término y como categoría de superorden en la taxonomía de Turner) son los menos aceptables como segundo término de la relación metafórica, por ser tales relaciones muy fáciles de verificación;

b) los más aceptables en esta posición parecen ser los términos llamados aquí „familiarizados”, es decir, los términos cuyo significado prototípico se ha convencionalizado de tal modo que las pocas propiedades comúnmente percibidas como centrales no son propiedades exclusivamente esenciales, sino, más bien, fácilmente experimentadas y, en consecuencia, percibidas como características, pues no siempre universalmente verificables;

c) en el caso de los términos cuyos modelos mentales son más ricos, sus propiedades que se atribuyen al concepto representado por N_i deben perfilarse de un modo especial. Tal operación siempre se refleja en la superficie (*Las ideas son las mujeres: alimentar tres cuesta menos que vestir una*).

Aunque nuestro artículo sólo presenta algunos supuestos que conciernen las relaciones metafóricas, y no se propone analizarlos profundamente, la forma superficial que adoptan los enunciados metafóricos estudiados, por lo menos, en la lengua española parece corroborar nuestra idea y justificar un análisis eventual más detallado.

Bibliografía

- Banyś W., 1989: *Théorie sémantique et „si...alors”*. Aspects sémantico-logiques de la proposition conditionnelle. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Banyś W., en prensa: *Approche classique et approche cognitive de la description lexicographique. Analyse d'une entrée du dictionnaire*.
- Booth W.C., 1981: Metaphor as Rhetoric: the Problem of Evaluation. En: Sacks (ed.), 1975, pp. 47–70.
- Carlsson G.N., 1979: Generics and Atemporal When. *Linguistics and Philosophy*, 3, pp. 49–98.
- Carlsson G.N., 1982: Generic Terms and Generic Sentences. *Journal of Philosophical Logic*, 2, pp. 145–181.
- Dahl O., 1985: Remarques sur le générique. *Langages*, 79.
- Davidson D., 1978: What metaphors mean. En: Sacks (ed.), 1978, pp. 29–45.
- Jackendoff R., 1983: *Semantics and cognition*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Jackendoff R., 1990: *Semantic structures*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Karolak S., 1984: Składnia wyrażen predykatywnych. W: Z. Topolińska: *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia*. Warszawa, PWN.
- Karolak S., 1990: *Kwantyfikacja a determinacja w językach naturalnych*. Warszawa, PWN.
- Kleiber G., 1994: Métaphore: le problème de la déviance. *Langue Française*, 101, pp. 31–56.
- Lakoff G., Johnson M.: *Metaphors we live by*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff G., Turner M., 1989: *A field guide to poetic metaphor*. Chicago, University of Chicago Press.
- Langacker R., 1987: *Foundations of Cognitive Grammar*. Part. I California, Stanford University Press.
- Martín R., 1985: Aspects de la phrase analytique. *Langages*, 79.
- Martín R., 1983: *Pour une logique du sens*. Paris, PUF.

- Rosch E., 1978: Principles of Categorization. In: Rosch E., Lloyd B.: *Cognition and Categorization*. Hillsdale.
- Searle J., 1979: Metaphor. En: Ortony, 1979.
- Turner M., 1988: Categories and Analogies. In: Helman D.H., ed: *Analogical Reasoning*, cig. Abrev, en Kleiber G.: Metaphore, le problème de la deviance. *Langue Française*, 101, pp. 35–56.
- Wilk-Racińska J., 1989: *Sobre la alternancia del artículo en español*. En: EA 51. Madrid.
- Wilk-Racińska J., 1995: *El artículo y la genericidad a la española*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Wilk-Racińska J., 1996: El número plural y la generalización. En: *Actas del Simposio Internacional de Hispanistas. Cracovia, 1995*. Kraków, Abrys, pp. 239–245.
- Wilk-Racińska J., en prensa: Significación de las palabras. El sistema o la convencionalidad? En: *Actos del Congreso Internacional de Semántica, Universidad de La Laguna, 1997*. La Laguna.

Joanna Wilk-Racińska

„METAFORA BEZ ZAGADKI?”

Streszczenie

Artykuł przedstawia kilka obserwacji dotyczących czynników językowych warunkujących właściwy odbiór generycznych metafor typu SN_1 jest SN_2 . Analizując trzy warianty powierzchniowe tych zdań w kategoriach zmodyfikowanych modeli mentalnych, autorka zauważa, iż metafora tego typu nie powinna być traktowana jak „zagadka” do odgadnięcia, lecz raczej jak problem do rozwiązania, gdyż zdania tego typu zawierają wystarczającą informację językową, aby przesłanie mogło zostać właściwie odebrane.

Joanna Wilk-Racińska

„THE METAPHOR WITHOUT A RIDDLE?”

Summary

The author presents some observations on the linguistic factors that condition the proper understanding of the SN_1 is SN_2 generic metaphors. Analyzing three superficial variants of such sentences by means of modified mental models, the author observes that the metaphor of this type should be regarded as a problem to be solved rather than a riddle to be guessed. Sentences of this type include enough linguistic information for the message to be interpreted correctly.

**Halina Widla,
Aleksander Kowalczyk**
*Université de Silésie
Katowice*

Modifications au niveau suprasegmental dues à l'interférence

1. L'intonation est généralement une des traces les plus tenaces lorsqu'on passe d'un système linguistique à l'autre. Chaque parler a ses caractéristiques intonatives propres. Ainsi p.ex. la mélodie du polonais se marque par un registre d'une étendue plus large et avec une ligne mélodique plus modulée que celle du français standardisé.

1.1. On possède, pour l'étude de rythme, des points de repère donnés par plusieurs auteurs (cf. p.ex. F o n a g y, 1980 ; B é c h a d e, 1992 ; D u k i e w i c z, 1995 ; L é o n, 1996). Les comparaisons doivent être établies avec beaucoup de prudence. Prenons l'exemple du français où, selon le type de discours, la structure des groupes rythmiques varie entre des moyennes de 3–10 syllabes (L é o n, 1996). En plus, dans le discours parlé spontané, la moyenne des durées des syllabes accentuées reste le double des durées des syllabes inaccentuées. Ce rapport peut être bouleversé dans des discours perturbés volontairement (snob) ou involontairement (émotif). A cela s'ajoutent encore des variations individuelles d'origine physiologiques (comme l'âge, le sexe) ou pathologiques (zézalement, bégaiement, nasonnement etc.).

2. Toutes ces précautions prises en considération, on peut tenter une analyse instrumentale. Les phénomènes phoniques peuvent être quantifiés et représentés visuellement. Les phonéticiens recourent à la cinéradiologie, à la palatographie et la mesure des articulations, à la kymographie, à l'oscillographie (p.ex. à l'aide du logiciel SOUND FORGE), à la spectrographie (p.ex. à l'aide du système CSL). Actuellement, le calcul des hauteurs, des durées et des intensités peut être effectué par un programme qui affiche des moyennes des valeurs analysées et l'écart type qui y est associé. Les courbes intonatives visibles sur le moniteur peuvent être imprimées entre autres à l'aide de CSL (Computer speech Laboratory) ou bien KAY MODEL 5500.

3. Nous tenterons dans ce travail d'apporter une contribution expérimentale à l'étude des interférences prosodiques, en insistant sur quelques facteurs qui nous ont semblé méconnus par la plupart des études précédentes, quelles que soient par ailleurs leur orientation. Nous aurons plus loin l'occasion d'illustrer cette remarque sur de nombreux exemples.

3.1. Les faits observés nous ont amenés à émettre les hypothèses suivantes:

- Les interférences ont tendance à assimiler le système mélodique des langues pratiquées par des personnes bilingues.
- La structure tonale des mots et le mouvement mélodique des groupes rythmiques de la langue maternelle diffèrent sous l'influence de la langue cible.
- Ces fautes ne gênent pas la compréhension.

3.2. En partant du principe que le genre de discours influence la structure rythmique, pour comparer l'accent et la mélodie on peut:

- choisir le même type de phrases dans un corpus spontané,
- établir un corpus complémentaire, artificiel, à lire par des sujets.

Nous analysons des phrases à partir d'enregistrements du même texte pour pouvoir sélectionner les mêmes structures.

3.2.1. Une première étude consiste à faire une analyse purement descriptive, basée sur la description des courbes tracées.

3.2.2. Ensuite nous allons vérifier si les différences observées proviennent d'habitudes intonatives propres au français.

3.2.3. Nous limiterons notre étude au rôle de la mélodie, sans nous occuper pour le moment des interactions avec les autres paramètres de la parole.

4. Le présent article contient des réalisations des phrases sous forme de tracés, provenant de 16 personnes représentant 5 groupes codés: PL (I), FR1 (II), FR 2 (III), et FR3 (IV).

4.1. Le corpus d'énoncés porte sur:

- 16 phrases émises par des étudiants polonais soumis à 5 ans d'apprentissage intensif de la langue française en philologie romane (PL-I),
- 16 phrases émises par des Polonais résidant en France depuis plus de 10 ans et gardant un contact avec leurs compatriotes (bilingues non isolés) (FR1-II),
- 16 phrases émises par des Polonais résidant en France depuis plus de 10 ans et 25 ans au maximum, dépourvus du contact permanent avec les autres Polonais (bilingues isolés) (FR2-III),
- 16 phrases émises par des Polonais résidant depuis plus de 30 ans en France – bilingues isolés (FR3-IV).

4.2. Les problèmes de collecte des données ne sont pas toujours très simples. Pour pouvoir étudier les phénomènes prosodiques (l'accent d'insistance des syllabes)

bes, les contours intonatifs des groupes rythmiques ou des groupes de souffle, les échantillons à relever doivent être plus longs que pour les segments phonématiques.

4.3. Le texte examiné est un extrait du mensuel "Sukces" (No 4, avril 1996). Il contient une phrase interrogative, 2 phrases affirmatives dont une avec une proposition intercalée et une phrase exclamative.

Geny szczęścia

Czy istnieją obiektywne, zewnętrzne okoliczności, które istotnie wpływają na nasze szczęście? Jest ich podobno niewiele. Bogactwo, dobre wykształcenie, udana rodzina – tylko w małym stopniu mogą poprawić nasze samopoczucie. Żeby być szczęśliwym – twierdzą naukowcy z amerykańskiego Uniwersytetu Minnesota – trzeba się takim urodzić!

Gènes de bonheur

Existent-il des circonstances objectives, extérieures, qui influent considérablement sur notre bonheur? Elles sont, paraît-il, peu nombreuses. La richesse, une bonne formation, une famille réussie ne peuvent que faiblement améliorer notre état psychique. Pour être heureux – disent les savants de l'université américaine de Minnesota – il faut naître heureux!

5. Pour satisfaire aux critères d'homogénéité, notre échantillon a été constitué des personnes qui:

- **se placent dans la même tranche d'âge**

Les personnes entre 36–56 ans constituent le groupe le plus nombreux dans le FR2 et FR3. Dans la plupart des cas, les témoins de FR3 se situent dans la tranche d'âge entre 55–65 ans. La variable de l'âge a été en grande partie neutralisée dans la mesure où nous avons choisi d'enquêter sur les sujets résidant en France depuis au moins 10–15 ans. La limite d'âge a été aussi choisie de façon à obtenir une relative homogénéité par rapport à l'influence directe de la scolarisation. Nos interlocuteurs qui habitent en France s'y sont installés après avoir obtenu une formation solide en Pologne, ils maîtrisent tous le français. Ces facteurs coïncident bien avec d'autres restrictions imposées aux sujets.

- **ont reçu le même niveau de formation**

La formation minimum que nous avons pris en considération était le niveau du baccalauréat. La formation BAC polonais présuppose un bon niveau de maîtrise de la langue maternelle, avec une conscience assez nuancée des erreurs à tous les niveaux. Elle doit aussi éliminer des différences régionales de parlers. Etant donné que la comparaison de l'évolution des parlers n'était pas possible, nous avons décidé de comparer le nombre de déviations par rapport au polonais standard (D u k i e w i c z, S a w i c k a, 1995).

- **ont appris le français en Pologne lors des cours réguliers**

Le fait d'avoir appris la langue française en Pologne a constitué une condition importante de sélection de sujets. Leur biographie langagière doit être commune

parce que dans la plupart des cas, la période et la manière de l'acquisition d'une langue étrangère (en l'occurrence des cours réguliers au lycée ou des cours assurés par des institutions spécialisées comme Alliance Française ou Institut Français) décident de la vitesse de l'intégration dans un milieu étranger et contribuent au degré de bilinguisme. Ceci pris en considération, nous avons sélectionné un groupe caractérisé par une certaine aisance langagière assurée par la formation post-bac. Ainsi, nous avons neutralisé la composante de l'appartenance sociale. En même temps, en veillant à une biographie langagière plus ou moins homogène, nous avons éliminé de notre échantillon tous les apprenants autodidactes.

- **habitent dans la région parisienne**

Nous avons sélectionné les habitants d'une seule région pour plusieurs raisons:

1. Il s'est avéré que c'est dans la région parisienne que l'immigration des années 70 et 80 a été la plus forte.

2. Les Polonais qui voulaient perfectionner leur français ont dû non seulement améliorer leurs compétences grammaticales ou lexicales mais aussi leur prononciation.

- **acceptent de fait d'être bilingue**

Ce critère (concernant FR1 et FR2) avait pour objectif de sélectionner les gens qui se caractérisent par la même attitude face aux langues et le sentiment d'identité (cf. D a b è n e, 1987; 78–79). Le fait d'être bilingue une fois accepté, les gens ne veulent éliminer aucune langue de leurs activités. Ils ne font aucun effort particulier pour perfectionner une langue au détriment d'une autre. Leurs parlers évoluent de façon naturelle, conditionnée par la réalité de la vie quotidienne à l'étranger. Ainsi, sont éliminés les gens qui vivent dans des paroisses polonaises uniquement pour rester en contact avec leurs compatriotes, s'abonnent aux journaux ou magazines polonais, installent des antennes paraboliques pour capter les programmes en polonais, envoient les enfants dans les écoles polonaises et ne parlent que polonais en famille.

- **sont plongés dans le bain linguistique français**

Les sujets sélectionnés sont tous polonés dans un vrai bain linguistique français tantôt pour des raisons professionnelles tantôt pour des raisons personnelles (liens de famille).

- **sont classés par sexe**

Nous avons sélectionné les hommes et les femmes. Nous nous sommes décidés à neutraliser cette variable en nous appuyant sur les recherches anglaises (T r u d g i l l, 1974) où on a généralement mis en valeur le caractère plus conservateur des réalisations et des attitudes linguistiques des femmes.

6. Quant au recueil des données, la quête de témoignages a été directe (sur le terrain envisagé). Les conditions d'enregistrement ont été loin des conditions

laboratoires puisque nous avons voulu assurer aux témoins le maximum de confort psychique pour obtenir une aisance de parler et de lire. Tous les enregistrements ont été effectués sur le magnétophone SONY TCM – 939. Le signal y est analysable jusqu'à 4000 Hz, ce qui nous a rendu possible d'analyser les spectrogrammes de toutes les voyelles.

6.1. Nous avons examiné l'intonation et l'accent de toutes les voyelles du texte dans le système KAY MODEL 5500, au filtrage à 29 Hertz avec préemphasis. L'avantage du système consiste en une qualité largement supérieure que celle assurée par l'ordinateur. L'inconvénient de cette méthode est d'ordre pratique: les spectrogrammes effectués et imprimés qui illustrent les éléments où l'interférence est la plus visible exigent le papier thermosensible.

7. Le nombre de différences, si on compare les proportions, démontre très bien le degré de modifications. On remarque d'abord que la coupure principale passe entre les groupes FR1 et FR2 ce qui correspond à la division en bilingues isolés et non isolés. Plus rares sont des cas où seulement le groupe FR4 diffère des autres. Les cas des syllabes les plus "francisées": *cie samopoczucie* (accentuée) et *trze* de *trzeba* (non accentuée) sont bien significatifs: en français l'accent tombe sur la dernière syllabe des mots demi accentués (au sein du groupe rythmique) est sur la dernière syllabe des mots accentués (à la fin du groupe rythmique). Ainsi *cie* est accentué à la française dans le groupe FR4 et *trze* n'est accentué que par les témoins des autres groupes, conformément à la norme polonaise, c'est-à-dire sur l'avant dernière syllabe. En résumant, bien qu'on ne puisse pas prévoir le comportement des témoins dans des cas particuliers, les différences examinées sont statistiquement significatives (W i d ł a, 1997).

7.1. Puisque cet article a pour but d'éclairer l'évolution de la prononciation, nous présentons d'abord, sous forme de tables, la répartition des accents et de l'intonation. Cette méthode d'illustration, bien que moins intéressante que les spectrogrammes, a été choisie pour des raisons économiques. Les flèches ↗ et ↘ marquent l'intonation forte montante ou descendante. Les flèches ↗ et ↘ indiquent l'intonation plus faible. La comparaison recouvre toutes les syllabes prononcées par tous les sujets ce qui nous permet d'observer les ressemblances et les différences les plus intéressantes.

7.2. Le texte est transcrit dans API (alphabet phonétique international). Nous pouvons discerner 14 moments où la prononciation des groupes FR3 ou FR4 diffère de celle des groupes PL ou FR1. Il s'agit des syllabes: *czy*, *trze*, *tnie*, *szcze*, *le*, *ksza*, *ro*, *sto*, *na*, *cie*, *szcze*, *so*, *ba*, *się*. Ces syllabes sont marquées en gras dans les tables.

7.3. Afin de montrer le côté pratique de notre démarche, nous présentons quelques spectrogrammes qui illustrent les différences analysées:

- Le mot *czy* prononcé par les représentants des 4 groupes (IV.2 ; III.1 ; II.1 ; I.1). On observe ici le manque d'accent (lignes plates) dans le cas des bilingues non isolés, l'accent plus ou moins fort dans le groupe III et une forte intonation descendante dans le groupe IV (figure 1).
- Le mot *stopniu* prononcé par les représentants de 2 groupes (III.2 ; II.4) où on voit les différences entre l'intonation montante et descendante (figure 2).
- Le mot *nasze* prononcé par les représentants de 2 groupes (IV.3 ; I.2). Ces cas montrent le même type de différences (figure 3).
- Le mot *szczęśliwym* prononcé par les représentants de 2 groupes (III.1 ; I.2). Ici de même l'intonation évolue d'une faible et presque insignifiante jusqu'à la plus forte et tombante dans le groupe FR4 (figure 4).

7.3.1. Une case sur l'axe horizontal correspond à 500 Herz. Sur l'axe vertical on marque la durée de l'énoncé en secondes ou millisecondes (ms). Les barres noires représentent les harmoniques des voyelles. On y voit les moments où l'intonation monte ou descend.

La répartition des accents et de l'intonation

IV	↗			↗				↗	↗↘	↗	↗			
IV	↗													
IV	↗					↗	↗↘	↗			↗			
IV			↗	↗			↗							
III	↗	↗	↗	↗			↗↘	↗	↗	↗				
III	↗	↗	↗	↗			↗		↗	↗	↗			
III	↗		↗	↗					↗	↗		↗	↗	
III			↗					↗	↗	↗				
II	↗	↗	↗	↗			↗	↗	↗	↗				
II			↗	↗					↗	↗	↗			
II			↗	↗					↗	↗				↗
II			↗				↗	↗	↗	↗	↗			↗
I			↗	↗			↗		↗	↗	↗		↗	→
I			↗				↗	↗		↗	↗			
I			↗					↗	↗	↗	↗			
I			↗	↗			↗	↗	↗	↗	↗			
	tʃ	is	tʃe	joü	o	bje	kla	vne	ze	vne	tʃne	o	ko	li

IV	↗			↗			↗				↗↘	↗	↗	↗
IV	↗								↗	↗				↗
IV	↗						↗		↗		↗	↗		
IV	↗			↗			↗						↗	↗
III	↗					↗	↗		↗	↗	↗	↗		
III		↗	↗	↗		↗			↗	↗	↗	↗		
III		↗↘					↗	↗	↗	↗				↗
III	↗		↗						↗	↗	↗	↗	↗	
II				↗							↗	↗		
II				↗			↗	↗	↗		↗	↗	↗	↗
II						↗		↗	↗		↗			
II	↗								↗	↗	↗	↗		
I		↗				↗	↗		↗			↗	↗	
I		↗	↗	↗		↗	↗		↗		↗	→		
I	↗	↗	↗	↗		↗	↗	↗		↗	↗			↗
I	↗		↗	→		→	↗	↗	↗			↗	↗	→
	tʃno	çtçi	ktu	re	ı	sto	tʃe	fpwa	va	joü	na	na	ʃe	hje

IV		↗			↗		↗	↘	↘		↗	↗		
IV						↘		↘			↘	↘		
IV					↗	↗			↘		↗		↗	
IV		↗					↘	↘	↘		↗	↘		↘
III		↗			↗		↗		↘		↗	↗		↘
III		↗	↘				↘	↘				↘↗		↘
III		↗					↘	↘	↘		↗	↗		
III		↗		↘								↗		
II		↗			↗	↘	↘				↗			↘
II		↗			↗		↘	↘	↘	↗	↗			↘
II		↗		↘		↘		↘			↗		↘	
II		↗									↗	↘	↘	
I		↗		↘		↘	↘				↘	↘	↘	
I		↗			↘				↗		↘	↗	↗	↘
I		↗		↘				↘	↗		↗		↘	↘
I		↗			↘	↘	↘	↘			↗	↘		
	çtçe	jest	iç	po	do	bno	ñe	vje	lc	bo	ga	tsfo	do	bre

IV	↗				↗	↗		↘			↗	↗	↘	↗	↘
IV											↗			↗	↘
IV					↗		↗	↗	↗		↘	↗	↘	↗	↘
IV					↘								↘	↗	
III				↗			↗	↘						↗	↘
III									↗		↗	↘	↘	↗	↘
III	↘	↘			↗			↘	↘	↗	↗		↘	↗	↘
III					↗		↘	↗	↗		↗				↘
II	↘				↘				↘		↗			↗	↘
II			↘				↗	↘	↘		↘		↘	↗	↘
II			↗		↗			↘			↗			↗	
II			↘	↗			↗	↘	↘		↗		↘	↗	
I			↘	↘	↗			↘	↘		↗		↘	↗	
I					↗		↗	↘	↘		↗		↘		↘
I			↘	→	→		↘	↘	↘			↘	↘	↗	↘
I	↗				↗	↗		↘			↗	↗	↘	↗	↘
	vi	k/ta	wtsc	ñe	u	da	na	ro	dzi	na	tt	lko	wma	wim	

IV		↘	↗	↗	↘	↗		↗					↘	↘
IV		↗			↘			↗		↘	↗			↘
IV	↗		↗					↗						
IV						↗								↘
III								↗	↘	↗				
III		↘		↘	↘			↘				↘		
III	↗	↘		↗		↗		↗						
III								↘						
II		↘		↘										
II					↘			↗	↘					
II		↘		↘	↘	↘								
II	↘		↗							↘				
I		↘	↘		↘	↗				↘	↘	↗		
I	↘	↘		↘				↘		↘				
I	↘	↘		↘				↘				↘		
I	↘	↘		↘		↗						↘		
	sto	phu	mo	goû	po	pra	viłç	na	je	sa	mo	po	tju	tçç

IV	↗	↘	↘			↗	↗		↘	↘				
IV					↗									
IV	↗					↗								
IV	↘	↗	↗					↘	↗		↘			
III	↗				↘									
III		↘		↘	↗↘		↘	↘				↘	↘	
III	↗	↘				↗	↗	↘	↘			↘	↘	
III	↗	↘	↗		↗↘		↗							
II			↗			↗	↗				↘	↘		
II			↗	↘		↗	↗	↘	↘					
II			↗	↘	↗	↘	↘	↘						
II	↘			↘		↗	↗	↘	↘			↘		
I		↗		↘	↘	↗			↘					
I		↘	↗	↘					↘				↗	
I	↘	↗	↗	↘		↘	↘	→	→		↘			→
I	→	→	→	↘		↗		→	→	→	→	→	→	→
	re	bi	biłç	je/je	çli	viam	tfje	rdzô	na	u	kof	tsi	za	me

IV				↘						↗				↗
IV														
IV						↘	↗		↘					
IV			↗											
III											↗	↘	↘	
III		↘	↘								↗	↘		↗
III														↗
III									↗				↗	
II						↘	↘					↘	↗	↗
II										↘			↘	↗
II									↗	↘			↗	↘
II													↘	↗
I									↘				↘	↗
I			↘		↘					↘		↘		↗↘
I	↘	↘	↘	↘		↘			↘		↘	↘	↘	↘
I	↘	↘	↘	↘					↘	↘	↘	↘	↘	↗
	ni	kaŋ	sk.ɛ	go	u	ni	ver	si	tɛ	tu	mi	ne	so	ta

IV			↗				↘	
IV							↘	
IV				↗		↗	↘	
IV								
III	↗	↘						
III		↘	↘				↘	
III	↗↘	↘	↘		↘		↗	
III	↗	↘					↘	
II				↘				
II	↗	↗	↘	↗	↘		↘	
II		↘	↘				↘	
II		↘	↘				↘	
I		↘	↘				↘	
I		↘					↘	
I	↘	↘	↘	↘	↘		↘	
I	↘	↘	↘		↘		↘	
	tʃɛ	ba	çɛ	ta	kim	u	ro	dziɫɕ

FIGURE 1

1 CZY (IV.2) CZY (II.1) *

✓ CZY (III.1) CZY (LI) \

KAY ELECTRONICS CORP. MODEL 5500
SIGNAL ANALYSIS WORKSTATION
BEDNARCZYK WIESLAW
Date: AUGUST 23 1997 Rec. Off Time: 1:23:45 PM
Analysis by: KOWALCZYK ALEKSANDER

INPUT SETTINGS	Channel 1	Channel 2
Source	LEFT CONNECTORS	RIGHT CONNECTORS
Frequency Range	DC - 4 KHz	DC - 4 KHz
Input Shaping	FLAT	FLAT
Buffer Size	8 SECONDS	8 SECONDS

ANALYSIS SETTINGS	Lower Screen	Upper Screen
Signal Analyzed	CHANNEL 2	CHANNEL 1
Analysis Format	SPECTROGRAPHIC	SPECTROGRAPHIC
Transform Size	512 pts (29 Hz)	512 pts (29 Hz)
Time Axis	100ms (2sec)	100ms (2sec)
Frequency Axis	FULL SCALE	FULL SCALE
Analysis Window	HAMMING	HAMMING
Averaging Set Up	NO AVERAGING	NO AVERAGING

DISPLAY SETTINGS	Lower Screen	Upper Screen
Freq. Divisions	500.0 Hz	500.0 Hz
Dynamic Range	42 dB	42 dB
Analysis Atten	25 dB	25 dB
Set Up Options Set	to. # 15	

CURSOR READINGS

FC1: dB	FC2: dB	FC: dB
TR1: 1.906 Sec	TR2: 2.266 Sec	
TC1: 3000 Sec		
PITCH TC1: Hz	TC2: Hz	
AMPLITUDE TC1: dB	TC2: dB	

SUBJECT MATTER

FIGURE 2

STOPNIU

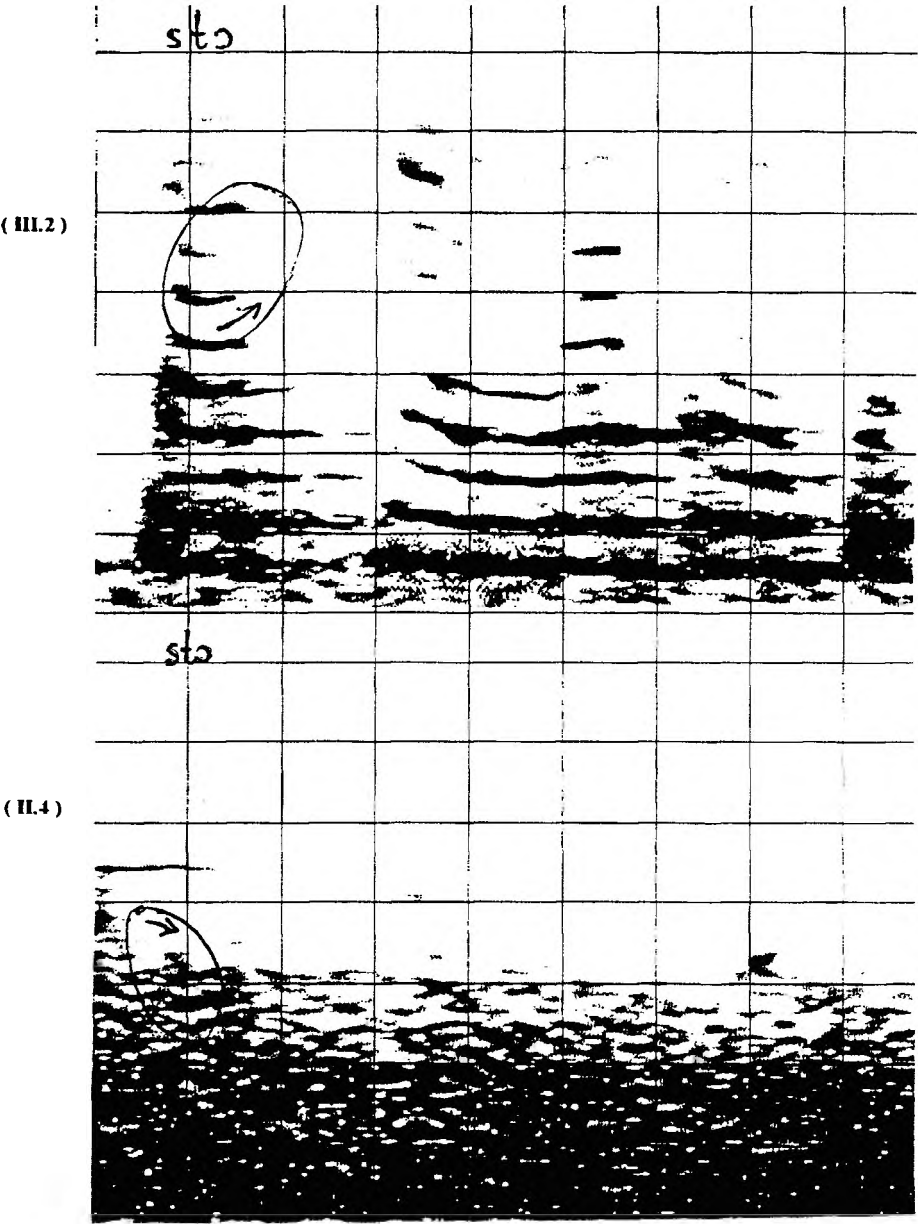
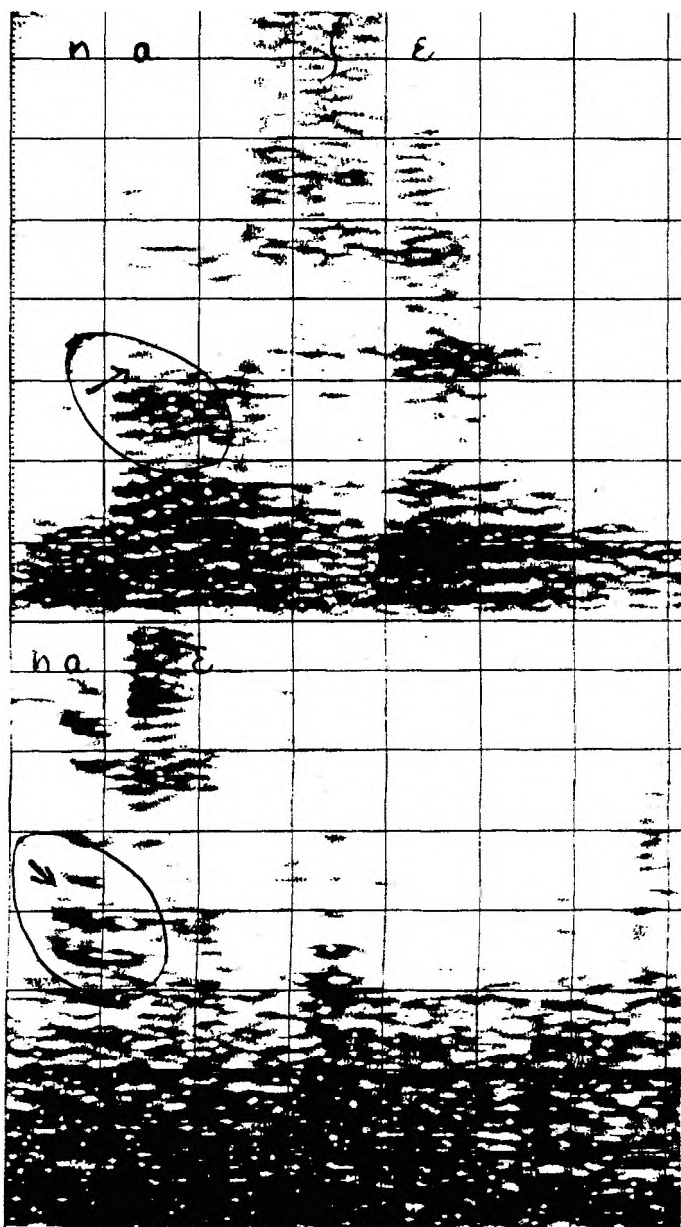


FIGURE 3

NASZE

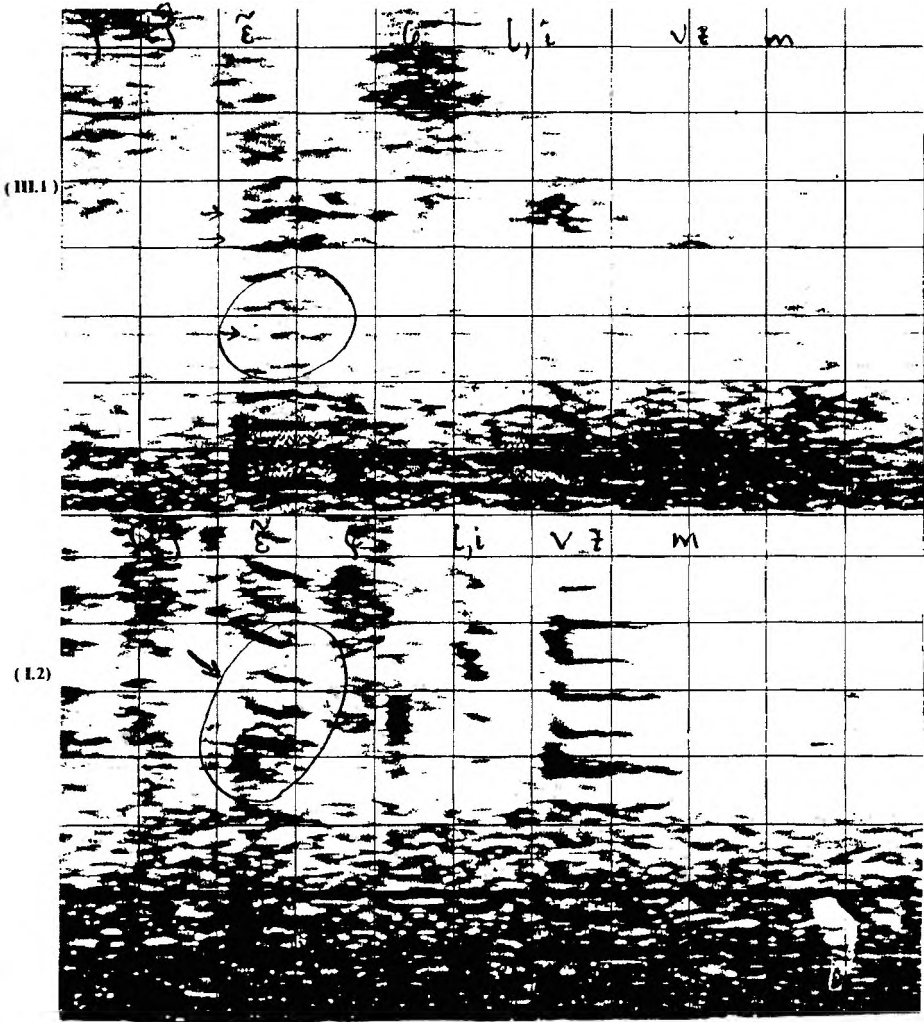
(IV.3)



(1.2)

FIGURE 4

SZCZĘŚLIWYM



Références

- Alber J.-L., Oesch-Serra C., 1987: Aspects fonctionnels des marques transcodiques et dynamique d'interaction en situation d'enquête. In: *Devenir bilingue-parler bilingue. Actes du 2^{ème} Colloque sur le bilinguisme, Université de Neuchâtel*. E. G. L ü d i. Tübingen, Max Nemyer Verlag, pp. 57–111.
- Béchade H., 1992: *Phonétique et phonologie du français moderne et contemporain*. Paris, PUF.
- Bergonioux G., 1992: Enquêtes, corpus et témoins. *Langue française*, 93 [Paris, Larousse].
- Caput J.-P., 1972: Naissance et évolution de la notion de norme en français. *Langages*, 16, pp. 63–74.
- Carton F., 1994: *Introduction à la phonétique du français*. Paris, Dunod.
- Carton F., Rossi M., Autesserre D., Léon P., 1983: *Les accents des Français*. Coppel Paris, Hachette.
- Anne, 1975: La norme. In: *Manuel de linguistique appliquée*. T. 4: *La norme linguistique*. Paris, Delgrave.
- Dabène L., 1987: Caractère spécifique du bilinguisme et représentations des pratiques langagières des jeunes issus de l'immigration en France. In: *Devenir bilingue – parler bilingue. Actes du 2^{ème} Colloque sur le bilinguisme, Université de Neuchâtel*. E. G. L ü d i. Tübingen, Max Nemyer Verlag, pp. 77–82.
- Dukiewicz L., Sawicka I., 1995: Fonetyka i fonologia. W: *Gramatyka współczesnego języka polskiego*. Red. H. Wróbel. Kraków, Instytut Języka Polskiego PAN.
- Fonagy Y., 1980: L'accent français: accent probabilitaire (dynamique d'un changement prosodique). In: *L'accent en français contemporain*. Paris, Didier.
- Léon P. R., 1983: *Prononciation du français standard*. Paris, Didier.
- Léon P. R., 1993: *Précis de Phonostylistique*. Paris, Nathan.
- Léon P. R., 1996: *Phonétisme et prononciations du français*. Paris, Nathan.
- Mares A., Milza P., 1994: *Les Parisiens étrangers depuis 1945*. Paris, Publ. de la Sorbonne.
- Masiewicz A., 1988: *Język skupisk polonijnych w Północno-zachodnim departamencie Calvados we Francji*. Wrocław, Ossolineum.
- Masiewicz A., 1992: Język polonii francuskiej. W: *Język polski w świecie*. Red. W. Miodunka, pp. 199–216.
- Mauger G., 1968: *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*. Paris, Hachette.
- Peytard J., 1967: Pour une typologie des messages oraux. *Le français dans le monde*.
- Ponty J., 1995: *Les Polonais du Nord ou la mémoire des corons*. Paris, Autrement.
- Ponty J., Masiewicz A. 1988: Le polonais. Immigrés depuis trois générations. In: *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*. T. 2: *Les langues immigrées*. Collection Logiques Sociales, Paris. Ed. L'harmattan, sous la direction de Geneviève Vermes.
- Sadło J., 1935: *Influences phonétiques françaises sur le langage des enfants polonais en France*. Paris.
- Slifersztejn S., 1981: *Z badań nad językiem polskim środowisk emigracyjnych*. Wrocław, Ossolineum.
- Szydłowska-Cegłowa B., 1992: *Przemiany języka polskiego na emigracji. Mechanizmy i tendencje*. Poznań, Ed. Polonia w Europie.
- Weil P., 1991: *La France et ses étrangers*. Mesnil-Sur-l' Estrée, Ed. Callmann-Levy.
- Weinreich U., 1964: *Languages in contact*. Mouton, The Hague.
- Widła H., 1997: *Influence de la langue seconde sur la langue maternelle*. [Thèse en préparation].
- Zduńska H., 1981: *Język polski środowisk polonijnych w północnej Francji*. Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk, Ossolineum.

Halina Widła, Aleksander Kowalczyk

ZMIANY AKCENTU I INTONACJI SPOWODOWANE INTERFERENCJĄ

Streszczenie

Autorzy usiłują odpowiedzieć na pytanie, czy, a jeśli tak, to od jakiego momentu, można mówić o trwałych zmianach akcentu i intonacji w języku ojczystym, powstałych pod wpływem kontaktu z językiem obcym. W tym celu dokonano analizy jednakowych wypowiedzi ustnych odpowiednio dobranych probantów. Wyniki przedstawiono w tabelach zbiorczych. Ciekawe przypadki zilustrowano za pomocą spektrogramów.

Halina Widła, Aleksander Kowalczyk

CHANGES IN STRESS AND INTONATION DUE TO INTERFERENCE

Summary

The authors attempt to answer the question if and since when one can talk about permanent changes in stress and intonation in a native language, which are brought about by contacts with a foreign language. Identical utterances of adequately selected informers have been analyzed and the results have been presented in several tables. The most interesting cases have been illustrated by means of spectrograms.

La modalità e la nozione del tempo appropriato

1. Introduzione

Fra le espressioni relative alla nozione del tempo se ne possono individuare alcune usate per trasmettere significati volitivi. In quanto segue si prenderanno in considerazione le espressioni: *è tempo che.../di...*, *è ora che.../di...*, *è il momento che.../di...*, legate con la nozione del “tempo appropriato” o “momento giusto”. Queste espressioni segnalano il legame concettuale fra il giudizio soggettivo sull’appropriatezza e la desiderabilità. Esaminandole nei loro usi conversazionali (occasionalmente anche in quelli narrativi), si cercherà di chiarire il loro rapporto con la modalità deontica e di rilevarne le caratteristiche dal punto di vista pragmatico. Nel corso dell’analisi si dimostrerà inoltre che le espressioni considerate in questa sede sono una manifestazione di fenomeni di soggettività. La semantica di queste espressioni (ossia il riferimento ai limiti temporali) permette però di ottenere l’effetto di oggettivizzazione, sfruttato a livello pragmatico: le espressioni *è tempo/ora/momento che.../di...*, pur segnalando atti volitivi indiretti, hanno tutte le apparenze di affermazioni oggettive.

2. Nozione del “tempo appropriato”

2.1. Sistemi di orientamento temporale

Nella cultura europea il tempo fisico viene comunemente concettualizzato come una linea retta. Il momento dell'enunciazione serve a determinare il suo convenzionale punto topologico (cf. R e i c h e n b a c h, 1947). Questo punto indica il presente e divide la linea del tempo in passato e in futuro. La suddetta divisione a livello linguistico viene strutturata dalle forme verbali flessive dell'indicativo, ossia dai cosiddetti tempi assoluti. Nella cultura europea questa triplice spartizione costituisce un sistema di riferimento comunemente usato (cf. R o k o s z o w a, 1989:14). Il tempo lineare viene percepito come oggettivo e misurabile.

L'analisi di alcune espressioni rileva comunque l'esistenza di un altro sistema di orientamento incrociato con quello descritto sopra. Si ha una serie di espressioni tipo: *è tempo che tu diventi più responsabile. Fallo finché è tempo*. In queste espressioni il "tempo" non viene concepito come una sequenza lineare misurabile, bensì come un insieme di circostanze esterne che coincidono con un tratto del tempo lineare. Il collocamento di questa coincidenza sulla linea immaginaria del tempo si opera di solito a livello contestuale e costituzionale, essendo definibile solo all'interno di una situazione comunicativa concreta. I suddetti riferimenti al tempo operano piuttosto in termini di valutazione soggettiva sull'asse del bene/male che in quelli di determinazione temporale relativa alla domanda "quando?". Il carattere valutativo traspare dal nome stesso dato a questa coincidenza: si tratta infatti del "tempo appropriato" o "momento giusto" (cf. pol. *czas właściwy*, ingl. *right time*, fr. *temps juste*), in tutti i casi avendosi aggettivi valutativi positivi.

Con il concetto del "tempo appropriato" ci si riferisce a un insieme di circostanze ritenute favorevoli per l'esecuzione di un'azione in corso o progettata, coincidenti con un frammento del tempo lineare. Questo concetto viene espresso anche da qualche sinonimo del lessema "tempo", come p.es. itl. *ora* (*è ora che tu ritorni*), pol. *pora* (*Pora, abyś wrócił. To nie pora na żarty. Pora zacząć żniwa*).

2.2. Tracce linguistiche del "tempo appropriato"

La convinzione che ci sia un "tempo appropriato" per ogni azione traspare da varie espressioni linguistiche saldamente ancorate all'immaginario culturale (per le concettualizzazioni culturali del tempo, cf. P a j d z i ń s k a, 1995), a cominciare dalle locuzioni sapienziali, quali aforismi antichi (cf. *Est tempus loquendi et tempus tacendi*, "c'è il tempo per parlare e il tempo per tacere"), citazioni tratte dalla Bibbia (cf. *Per tutto c'è il suo momento, un tempo per ogni cosa sotto il cielo: tempo di nascere, tempo di morire ecc.*, Qoh 3), proverbi (*Verrà il tempo per tutto*; pol. *Na wszystko przyjdzie czas*).

L'esistenza di questa convinzione viene confermata anche da numerosi esempi del linguaggio quotidiano, divisibili schematicamente in quelli relativi a situazioni tipiche e a quelle individuali, ancorate al momento dell'enunciazione.

2.2.1. Come esempi del primo gruppo si possono citare le locuzioni con l'aggettivo possessivo che fanno pensare al "tempo appropriato" come a una caratteristica attribuibile – secondo certe norme – all'oggetto stesso (cf. *Ogni cosa a suo tempo. Tutto si chiarirà a suo tempo. "C'è tempo a tutto a questo mondo"* (Svevo); pol. *Wszystko w swoim czasie*).

In molte locuzioni correnti traspare la consapevolezza che bisogna aspettare il "tempo appropriato" (cf. *rimandare a miglior tempo; dare tempo al tempo; saper cogliere il tempo; il tempo viene per chi lo sa aspettare; i tempi non sono ancora maturi*). In queste locuzioni è evidente che si tratta non del tempo lineare, bensì del tempo inteso come insieme di circostanze, valutate dal punto di vista della loro opportunità per lo svolgimento di una data azione.

L'idea del "tempo appropriato" nel senso "tipico", "normale", si cela anche in espressioni come: *è nato prima del tempo, è invecchiato prima del tempo*. Si tratta di una parametrizzazione statistica, visibile particolarmente nel secondo esempio: se si può infatti stabilire con precisione il momento giusto della nascita (per cui è possibile affermare *è nato a tempo*), lo stesso non è possibile nel caso dell'invecchiamento (per cui è alquanto divertente dire *?è invecchiato a tempo*).

2.2.2. La convinzione che ci sia un tempo appropriato non si riferisce però solo alle situazioni tipiche e ricorsive, bensì anche a quelle individuali, ancorate saldamente nel presente, come negli esempi: *Non è il tempo di ridere. Non è il momento di scherzare. È ora che tu lo capisca*. (cf. pol. *Nie czas teraz na śmiech. Najwyższy czas, żebyś to zrozumiał*).

2.3. Concettualizzazione del "tempo appropriato"

L'attribuzione della caratteristica di appropriatezza implica una relativizzazione (appropriato per chi? per che cosa? sotto quale aspetto? dal punto di vista di chi?). La relativizzazione presuppone a sua volta una concretizzazione: il "tempo appropriato" si riferisce a situazioni concrete, ancorate al momento dell'enunciazione (cf. *È ora che qualcuno glielo dica. È tempo che smetta di dire le stupidaggini*; cf. pol. *Na nas już czas. Nie czas teraz płakać. Nie czas na łzy*).

Dagli esempi riportati sopra risulta che il tempo appropriato viene individuato in due tipi di situazioni: (a) quelle ricorrenti, nelle quali si stabilisce una correlazione fissa, prevedibile e perciò ritenuta oggettiva fra il tempo appropriato e l'azione, e (b) quelle individuali, ancorate nel presente, in cui il tempo appropriato viene determinato soggettivamente dal parlante. Di seguito si esamineranno questi due tipi di situazione.

2.3.1. Tempo appropriato è inteso come un legame tipico fra le circostanze e l'azione auspicabile. La concettualizzazione stessa del "tempo appropriato" si deve probabilmente all'osservazione della ciclicità dei fenomeni naturali sulla linea

immaginaria del tempo: emerse dunque dalle situazioni definite sopra come tipiche. Il concetto delle stagioni dell'anno era legato all'individuazione del "tempo appropriato" (nel senso "tipico") per alcuni fenomeni naturali (p.es. *tempo di afa*, *tempo di piogge*). La ricorsività dei fenomeni naturali imponeva anche una certa direttiva di comportamento, indicando il "tempo appropriato" (nel senso 'opportuno', 'conveniente') per alcune azioni (p.es. *il tempo di seminazione*, *il tempo di raccolta*). Probabilmente in questo modo la nozione del tempo è stata associata con una direttiva di azione e si è delineato un legame concettuale fra l'appropriatezza e la desiderabilità. Il legame fra il tempo (più precisamente, fra tratti ricorrenti del tempo lineare caratterizzati dallo stesso insieme di circostanze esterne, quali le condizioni atmosferiche ecc.) e un'azione auspicabile proprio in questo tempo era oggettivo, dedotto in base all'evidenza esterna. La sanzione per non essersi adeguati a una direttiva di comportamento così determinata era anch'essa oggettiva, non proveniente all'autorità umana, esprimibile come pura registrazione di conseguenze (cf. il proverbio: *Chi non semina* [quando è tempo], *non raccoglie*).

2.3.2. Modalità e "tempo appropriato" tipico. Gli esempi sopracitati si prestano tutti a un'interpretazione descrittiva (p.es. *tempo di afa* "il tempo quando fa caldo"; *il tempo di raccolta* "il tempo quando si raccoglie"), non tutti però ammettono una lettura deontica. Ne sono esclusi gli esempi: *tempo di afa*, *tempo di piogge*, dato che l'azione stessa non è controllabile, e ciò rende impossibile l'imposizione di un obbligo. Di conseguenza, una parafrasi di queste espressioni con un verbo modale si presta solo a una lettura epistemica (p.es., se fosse arrivata un'estate atipica, molto fradda, si potrebbe definirla come "il tempo quando dovrebbe far caldo", dato che di solito in questo periodo dell'anno fa caldo. Si tratterebbe dunque di una norma statistica dovuta alla generalizzazione delle esperienze precedenti).

L'interpretazione deontica è invece ammessa quando l'azione è controllabile da un agente animato. Si tratta degli esempi relativi alla seminazione o alla raccolta che possono essere interpretati deonticamente come "il tempo quando si deve (si dovrebbe) seminare/raccogliere".

2.3.3. Riassumendo quanto detto sopra, nel caso delle situazioni tipiche, connesse con i fenomeni naturali, la correlazione fra il tempo e un'azione auspicabile (ossia l'identificazione del "tempo appropriato") è oggettiva, ostensibile, rilevata in base alle osservazioni precedenti.

2.4. Tempo appropriato inteso come un legame accidentale fra le circostanze e l'azione auspicabile

Dagli esempi riportati in 2.3. risulta che il "tempo appropriato" viene individuato anche in situazioni quotidiane, non marcate dal tratto di ripetitività caratteristico delle situazioni descritte sopra. In questo caso il legame fra il tempo (inteso come un

insieme di circostanze) e l'azione auspicabile non è più tipico, bensì accidentale, dovuto allo sviluppo di una situazione concreta, come negli esempi:

- (1) *Fazio e Prodi dicono che bisogna rafforzare la lotta all'evasione fiscale? Era ora. Finora si è fatto davvero poco [...].*

CdS 27/01/97: 3

- (2) *Ma quando capii che volevano distruggere il gruppo, preferii andarmene. Un buon manager capisce quando è il momento di uscire.*

CdS, 29/01/97: 2

Dall'ancoraggio a una situazione concreta risultano i tratti definitivi del "tempo appropriato accidentale".

2.4.1. In primo luogo, l'attribuzione della caratteristica di appropriatezza non si opera sulle basi oggettive e ostensibili, bensì in modo soggettivo. È il parlante che esprime il suo punto di vista a proposito della correlazione fra le circostanze che si verificano nel momento dell'enunciazione e l'azione ritenuta da lui auspicabile in queste circostanze – e perciò aspettata – come nell'esempio:

- (3) [contesto: un'intervista con U. Bossi a proposito delle multe imposte dalla CEE per la sovrapproduzione del latte]

Le multe se la accolli il governo. Di certo non i lavoratori. È ora di smetterla con le prese in giro.

CdS, 18.01.97: 2

Dalla valutazione epistemica si passa dunque alla preferenza soggettiva che spinge all'uso manipolativo delle espressioni analizzate. Non si tratta infatti di scoprire un legame oggettivo e di descriverlo, ma di imporre una propria valutazione della situazione e di provare a influire sul suo sviluppo indicando la mossa opportuna, come dimostra il seguente esempio:

- (4) *Prodi sbotta: "Lasciamo stare. Le nomine alla Stet andavano fatte in tempo. [...]" E qui Prodi aggiunge la sua lezione sul come si governa: "È ora che impariamo che quando viene fatta una nomina, è fatta. Questo è il governo. [...]"*

CdS 27/01/97:3

2.4.2. Dato che la correlazione fra il tempo e l'azione suggerita dal parlante non è oggettiva, può essere confutata dall'ascoltatore, come nei dialoghi della vita quotidiana:

- (5) A: *Smettiamola, non è il tempo per le discussioni!*
B: *Come no, proprio adesso è il momento di chiarire tutto!*

(6) A: *Beh, è ora che ne andiamo.*

B: *Stai scherzando, sono solo le dieci!*

Il “tempo appropriato” accettabile da ambedue le parti viene dunque stabilito nel corso di un’interazione comunicativa in cui si confrontano più valutazioni sull’opportunità di un’azione in una data situazione. Questo significa che ogni parlante si è creato un parametro soggettivo di idoneità che gli serve da criterio per individuare la propria correlazione ritenuta giusta fra il tempo e l’azione auspicabile.

2.4.3. Da quanto detto sopra, nonché dalla definizione stessa del “tempo appropriato” risulta che gli elementi per la valutazione provengono dal contesto situazionale di un’interazione comunicativa concreta. Queste circostanze ritenute favorevoli all’azione vengono spesso segnalate esplicitamente (cf. *Hai già trent’anni è ora che ti sposi. Non è questo il momento di svelargli tutto.* cf. anche:

(7) *Si era ancora a tavola dopo cena. Egli, senza rispondere, si levò dalla sedia, vuotò ancora il suo bicchiere e disse:*

– *Non è questa l’ora di filosofare specialmente con te!*

E uscì.

Svevo

2.4.4. In tutti gli esempi soprariportati il “tempo appropriato” implica una correlazione fra l’azione e il tempo saldamente ancorata nel presente, ossia nel momento dell’enunciazione. Questo legame di solito è sottinteso (cf. [adesso] *non è ora di piangere*; [adesso] *è tempo di dirgli la verità*; [adesso] *è ora che se ne vada*; pol. [teraz] *na nas już czas*; *komu w drogę, temu czas* pronunciato per segnalare che “[adesso] è ora che ce ne andiamo”) oppure indicato esplicitamente con gli avverbi di tempo (cf. gli esempi del 2.4.3. ed esempi pol.: *Nie czas teraz na dyskusje, później porozmawiamy. Nie czas teraz na łzy*). Le espressioni analizzate hanno dunque tutte le caratteristiche degli elementi deittici, attualizzandosi in un’interazione comunicativa concreta e indicando il punto di vista del parlante, cf.:

(8) *Forse perché distratti dalla Finanziaria e dalle riforme, la lotta all’evasione si è attenuata negli ultimi mesi, ora è il momento di riprenderla.*

CdS 27/01/97: 3

2.4.5. Da quanto detto sopra risulta che il “tempo appropriato” accidentale, individuato nelle situazioni concrete, non è una descrizione di correlazioni oggettivamente esistenti, bensì una valutazione soggettiva, imposta alle circostanze (non scoperta, come nel caso delle correlazioni della natura, cf. 2.3.1.) e soggetta a una confutazione da parte degli ascoltatori; può dunque essere stabilito in modo interazionale. Il “tempo appropriato” accidentale è ancorato nel contesto situazionale della conversazione in corso e si riferisce al presente o al futuro imminente.

3. Modalità e il tempo appropriato accidentale

Le applicazioni modali delle espressioni che veicolano il concetto del “tempo appropriato” risultano dal modo della sua individuazione.

3.1. Modalità dinamica

Va osservato che in tutti i casi riportati sopra il tempo è ritenuto appropriato perché permette l'esecuzione di un'azione. In termini di von Wright (1951) vi si potrebbe perciò scoprire la modalità dinamica sottostante. Visti però i dubbi sulla fondatezza teorica di questo concetto (cf. Palmer, 1986: 12), riteniamo che la fattibilità dell'azione sia un'inferenza pragmatica, dovuta all'uso del lessema “tempo” in questo contesto (cf. *Si doveva farlo quand'era il tempo* – “...quando si poteva” “quando era possibile”; *Devi farlo finché è tempo* – “...finché si può”, “finché è possibile”; una discussione del meccanismo dell'inferenza nell'evoluzione di significato si trova in Faltz, 1989).

3.2. Modalità deontica

Dal punto di vista pragmatico, un tratto caratteristico delle espressioni è *tempo* (*momento, ora*) *che.../di...* nelle occorrenze analizzate è il loro uso manipolativo, non descrittivo. Le suddette espressioni hanno due funzioni pragmatiche principali:

a) segnalare l'intenzione del parlante relativa alle sue proprie azioni (come in: *Beh, è ora che me ne vada*, interpretabile come “voglio andarmene” o “devo andarmene”, con un vago richiamo a una situazione esterna che costringe ad andarsene e che non lascia al parlante una possibilità di scelta);

b) segnalare l'intenzione del parlante nei confronti degli altri. Il parlante vuole infatti far fare qualcosa agli altri, come negli esempi: *È tempo che qualcuno glielo dica. È ora che tu gli telefoni*, interpretabili come “voglio che qualcuno glielo dica”, “voglio che tu gli telefoni”.

In ambedue i casi si tratta di manifestazioni della modalità deontica: la forza illocutiva degli enunciati analizzati non consiste infatti nel segnalare l'opinione soggettiva del parlante, bensì nel denunciare una condizione esterna che giustifica l'azione voluta dal parlante. È dunque un atto volitivo indiretto (cf. Pop, 1988), in cui il parlante cerca di celare la propria volontà dandole tutte le apparenze di oggettività (grazie al ricorso ai limiti temporali). Il concetto del tempo, come lo dimostra Burdant (1993: 94–95), è fra quelli che si prestano particolarmente bene all'espressione di un obbligo esterno imposto.

3.2.1. Tipo dell'obbligo. Comunemente si opera una distinzione fra l'obbligo forte e debole, benché sia difficile elaborare criteri oggettivi per definirli. Palmer

(1986: 100) propone un criterio di aspettativa: in caso di obbligo debole il parlante ammette la possibilità che l'evento non si verificherà (e infatti è possibile dire: *dovrebbe farlo, ma non lo farà*). In caso di obbligo forte, invece, il parlante si aspetta che l'obbligo sarà sicuramente eseguito, per cui sarebbe anomalo dire *Deve venire, ma non verrà*. Come risulta dalla traduzione degli esempi inglesi riportata sopra, in italiano la distinzione tra l'obbligo forte e debole si opera fra l'altro a livello dei paradigmi flessivi del verbo modale *dovere*, la forma dell'indicativo presente (*devi*) esprimendo un obbligo forte, mentre il condizionale (*dovresti*) quello debole. Le espressioni analizzate rientrano nella categoria dell'obbligo debole: esplicitare l'opportunità di fare qualcosa non funziona infatti come imposizione di un obbligo, bensì come un suggerimento, parafrasabile con *dovresti*.

3.2.2. Fonte dell'obbligo. Analizzando la modalità deontica, si prende in considerazione anche la fonte dell'obbligo che fa eseguire una data azione.

Nel caso delle espressioni in questione il motivo di fare (o di far fare) l'azione risiede nell'opportunità di eseguirla proprio in un dato momento. Il criterio di opportunità rimanda di nuovo alla percezione soggettiva della situazione da parte del parlante che impone la sua prospettiva all'ascoltatore, facendola passare per una correlazione oggettiva.

3.2.3. Peculiarità dovute al legame con il tempo. Il legame delle espressioni analizzate con il tempo lineare, nonché le caratteristiche dell'individuazione del "tempo appropriato" (cf. 2.3.) trova riscontro nelle peculiarità del loro uso rispetto a quello degli operatori modali veri e propri.

Mentre il verbo modale *dovere* può esprimere obblighi generici e perciò funzionare all'interno delle relazioni atemporalì (p.es. *Devi sempre dire la verità. Non si deve mai mentire*), nel caso delle espressioni in questione si ha un riferimento solo alla relazione di simultaneità o posteriorità immediata (*È tempo di decidersi. È tempo che tu gli dica come stanno le cose*). Queste espressioni funzionano dunque come operatori deittici, attualizzandosi all'interno di una situazione concreta (per una discussione più dettagliata del legame fra la modalità e la deissi, cf. P a r r e t t, 1983).

Le espressioni analizzate permettono anche di esprimere il significato di attesa. La frase *È tempo che io possa riposare* veicola una sfumatura di aspettativa, di cui sono prive le frasi con verbi modali *Devo riposare* o *Voglio riposare*. Questa sfumatura di significato si vede nel seguente esempio:

- (9) *Asserìi che se anche la guerra fosse scoppiata, non sarebbe stata combattuta colà. C'era prima tutto il mare dove era ora si battessero, eppoi oramai in Europa non mancavano dei campi di battaglia per chi ne voleva.*

Svevo

3.2.4. Codificazione morfosintattica. Nel quadro della teoria di grammatica funzionale l'identità formale della codificazione morfosintattica dopo le espressio-

ni esplicitamente volitive (come *voglio che...*, *desidero che...*) e quelle usate per esprimere la volontà implicitamente (com'è il caso di *è tempo/momento/ora che...*) costituisce un ulteriore argomento in favore alla somiglianza delle loro funzioni (cf. P a l m e r, 1986: 3–4). In ambedue i casi, infatti, per indicare a chi è rivolta la volontà del parlante si usa la forma del congiuntivo. Basti paragonare: *Voglio che lo capiate. È ora che lo capiate. Vorrei che qualcuno glielo dicesse. Sarebbe ora che qualcuno glielo dicesse* (per un'analisi più approfondita dell'espressione sintattica del desiderio, cf. F i c i G i u s t i, 1978).

3.3. Conclusioni

Da quanto detto sopra risulta che nel caso definito qui come “tempo appropriato accidentale” l'uso delle espressioni analizzate in questa sede porta all'inferenza pragmatica che le fa trattare come manifestazioni della modalità deontica. I significati deontici suggeriti da *è tempo/momento/ora che.../di...* rientrano nella categoria definita generalmente come obbligo debole. La fonte dell'obbligo risulta dalla percezione soggettiva dell'opportunità di eseguire un'azione in date circostanze. Queste caratteristiche modali vengono sfruttate negli usi pragmatici delle espressioni in questione.

4. Usi pragmatici

4.1. Strategie discorsive

Per la sua natura stessa il “tempo appropriato accidentale” viene definito nel corso di un'interazione comunicativa. Le espressioni *è tempo/momento/ora che.../di...* indicano il punto di vista del parlante; dato però che rimandano alla realtà esterna, assumono un'apparenza di oggettività. All'interno dell'interazione comunicativa svolgono la funzione di un suggerimento cooperativo che invece di imporre direttamente la volontà del parlante invita piuttosto a trarre le conclusioni dal suo enunciato (per una definizione della modalità in termini pragmatici, cf. P a r r e t t, 1976; v. anche G r o e n d i j k e M a r t i n, 1975). Se l'ascoltatore non è concorde sull'opportunità dell'azione in date circostanze, punterà sulla correlazione rilevata (cf. *Come non adesso?*), non sulla volontà del parlante che infatti non è stata espressa esplicitamente.

4.2. Responsabilità

Grazie al ricorso a circostanze esterne che fanno le veci della fonte dell'obbligo, l'uso delle espressioni analizzate offre al parlante il vantaggio di esprimere la propria volontà senza assumersene la responsabilità. Il parlante è interessato a che l'azione sia eseguita; usando le espressioni *è tempo/momento/ora che.../di...* invece di *voglio che...*, *desidero che...* può nascondere questo suo impegno personale alludendo a una correlazione apparentemente oggettiva fra il tempo e l'azione desiderata. Il meccanismo funziona sia quando si segnalano le intenzioni relative ai propri piani (cf. *È ora che me ne vada* invece di *Voglio andarmene*) sia quando si influisce sul comportamento degli altri (*È tempo che tu diventi più responsabile* invece di *Voglio che tu diventi più responsabile*). All'efficacia del procedimento si è accennato sopra (cf. 4.1.): l'ascoltatore si oppone, semmai, alla correlazione rilevata, non alla volontà stessa del parlante.

4.3. Fenomeni di cortesia

Le caratteristiche dell'uso delle espressioni *è tempo/momento/ora che.../di...* (ossia la segnalazione indiretta della volontà del parlante sotto la forma di un suggerimento cooperativo) lo fanno trattare come manifestazione dei fenomeni di cortesia (cf. Lakoff, 1978). Il parlante non impone esplicitamente la propria volontà, anzi, fornisce addirittura una giustificazione (apparentemente) oggettiva delle azioni desiderate e lascia all'ascoltatore una possibilità di scelta. Queste caratteristiche permettono di evitare uno scontro diretto nel caso l'ascoltatore non intendesse adeguarsi: il suo rifiuto porterà sulla valutazione delle circostanze in termini di opportunità, non essendo rivolto apertamente contro l'interlocutore (cf. un frammento della conversazione quotidiana: – *Sarebbe ora che vi conciliaste, non ti pare?* – *No, non mi pare*).

Riassumendo, dal punto di vista pragmatico, le espressioni analizzate hanno una funzione manipolativa: vengono usate come un suggerimento cooperativo cortese e indiretto, nascondendo l'interesse personale del parlante sotto le apparenze di oggettività, dovute al ricorso alle circostanze esterne.

5. Conclusioni

Nel corso della presente ricerca si è delineato il concetto del tempo appropriato, definito come insieme di circostanze ritenute favorevoli per l'esecuzione di un'azione,

coincidenti con un frammento del tempo lineare. Questo concetto è stato ulteriormente articolato in:

- “tempo appropriato tipico”, applicabile alle situazioni ricorsive, in cui l’opportunità di una data azione è ostensibile e oggettiva,
- “tempo appropriato accidentale”, applicabile alle situazioni singolari/individuali, in cui l’opportunità di una data azione viene determinata soggettivamente dal parlante.

Come esempi dei mezzi linguistici relativi al concetto del tempo appropriato sono state prese in considerazione le espressioni: *è tempo che.../di...; è ora che.../di..., è momento che.../di...* L’analisi si è concentrata sul “tempo appropriato accidentale”, rilevando le applicazioni modali delle suddette espressioni e gli usi pragmatici che ne risultano.

L’analisi ha dimostrato che il legame con la modalità non risulta dal significato di queste espressioni, bensì dal loro uso (apparentemente descrittivo e in realtà volitivo), dunque dalle implicazioni pragmatiche. Le occorrenze analizzate possono considerarsi manifestazioni di un legame concettuale sovrastante che porta dal giudizio soggettivo sull’appropriatezza di una cosa alla sua desiderabilità. A livello grammaticale questo legame sembra manifestarsi nella uguale codificazione morfologica (ossia l’uso del verbo al congiuntivo) dopo le espressioni volitive e valutative (p.es. *voglio che..., è bene che..., sarebbe meglio che...*).

Fonti delle citazioni

Svevo I., 1938: *La coscienza di Zeno*. Milano, Dall’Oglio ed.
CdS – Corriere della Sera, gennaio 1997.

Riferimenti bibliografici

- Buridant C., 1993: Le concept d’obligation et son expression dans les langues romanes. Essai d’aperçu synthétique. In: *Studia Romanica Posnaniensia*, T. 17.
- Faltz L.M., 1989: A role for inference in meaning change. *Studies in Language*, 13.
- Fici Giusti F., 1978: Il desiderio come categoria modale: un confronto tra gli aspetti sintattici dell’italiano e del russo. *Rassegna Italiana di Linguistica Applicata*, 10, 1.
- Groenendijk J., Martin M., 1975: Modality and Conversational Information. *Theoretical Linguistics*, 2.
- Lakoff R., 1978: La logica della cortesia ovvero bada a come parli. In: Sbisà (a.c.d.).
- Lewicki A.M., Tokarski R., red., 1995: *Kreowanie świata w tekstach*. Lublin, Wydawnictwo UMCS.

- Pajdzińska A., 1995: Dzieci Heraklita (poeci o czasie). W: Lewicki, Tokarski, red.
 Palmer F. R., 1986: *Mood and Modality*. Cambridge University Press, London–New York.
 Parrett H., 1976: La pragmatique des modalités. *Langages*, 43.
 Parrett H., 1983: L'énonciation en tant que déictisation et modalisation. *Langages*, 18.
 Pop L., 1988: Logique de l'indirection. *Revue roumaine de linguistique*, 23, 4.
 Reichenbach H., 1947 [1966]: *Elements of symbolic Logic*. The Free Press, New York.
 Rokoszowa J., 1989: *Czas a język: o asymetrii reguł językowych*. Kraków, Uniwersytet Jagielloński.
 Sbisà M., 1978: *Atti linguistici. Aspetti e problemi di filosofia del linguaggio*. Milano, Feltrinelli.
 Wright G. H. von, 1951: *An Essay in Modal Logic*. North-Holland, Amsterdam.

Maria Załęska

MODALNOŚĆ A POJĘCIE CZASU WŁAŚCIWEGO

Streszczenie

W artykule zanalizowano włoskie zwroty *è tempo che.../di...*, *è ora che.../di...*, *è il momento che.../di...* 'czas, aby...', głównie w użyciach konwersacyjnych. Wskazano na ich związki z modalnością deontyczną (wynikające z inferencji pragmatycznych), na specyfikę tych wyrażen w porównaniu z właściwymi wykładnikami modalności (wywodzącą się ze związku pojęcia „czas właściwy” z linearną konceptualizacją czasu) oraz na ich zastosowania dyskursywne w woliitywnych aktach niebezpośrednich.

Maria Załęska

MODALITY AND THE NOTION OF THE TIME PROPER

Summary

Italian phrases *è tempo che.../di...*, *è ora che.../di...*, *è il momento che.../di...* in their conversational uses have been analyzed in the article. The author shows their connection with deontic modality (resulting from pragmatic inferences), the specific characteristics of these expressions as compared with the typical exponents of modality (derived from the relationship between the notion of the 'time proper' and the linear conceptualization of time) and their discourse application in volitional indirect acts.

Joanna Wilk-Racięska
Universidad de Silesia

La doble vida del adjetivo (Una observación sobre el abuso del adjetivo denominativo)

El contexto es un factor importante en la determinación del contenido significativo de los enunciados en distintas ocasiones de enunciación. Generalmente operamos con información contextual subconsciente en nuestra interpretación de los enunciados cotidianos. Esta información nos ayuda ubicar lo enunciado en la realidad comúnmente percibida como normal, estándar o decidir su pertenencia a un mundo diferente: imaginario en su totalidad o solamente „desviado” de algún modo en relación de lo establecido como normal.

Sin embargo, el hecho de no haber ubicado nuestro mensaje en un contexto de actualización (lingüístico y/o extralingüístico) adecuado puede producir diferentes ambigüedades de recepción. Muchas de estas ambigüedades pasan por tanto inadvertidas. Sólo a veces nos damos cuenta de ellas, precisamente porque nuestra información contextual difiere en cantidad o “cualidad” de la de nuestro interlocutor. En tales casos podemos fracasar en comprender lo que se nos comunica, dudando entre interpretaciones alternativas, o entender mal su enunciado, tomándolo en sentido equivocado. La segunda de estas dos posibilidades es aprovechada a menudo por humoristas y hombres de la escena, pero en muchos casos el resultado cómico o el sentido equivocado es indeseado.

Es precisamente el caso de resultados indeseados lo que nos interesa aquí. Estos casos son muy frecuentes por ejemplo en los anuncios que, de acuerdo con la regla general, tienen que comunicar la información en forma lo más posible condensada que se supone estar completada por la situación de enunciación. De este modo funcionan los anuncios en los periódicos. Su presencia en una sección concreta ya condiciona el tipo de mensaje. Otro factor indispensable para la recepción efectiva de la información es la existencia de un receptor concreto a quien la información se dirige.

Así condicionado, el mensaje se recibe perfectamente aún cuando no esté formulado exactamente de acuerdo con las reglas lingüísticas adecuadas. El lector interesado comprenderá, pues, perfectamente un anuncio como:

¡Nuevo horizonte! Ilusiónate, nosotros ponemos el resto (teléfono)
bajo la condición de que lo haya leído en la sección de Agencias Matrimoniales, y también los anuncios como:

Guapos. (teléfono), Cuero. (teléfono),
que aparecen en la sección donde todos los anuncios suelen tener una forma lo más breve posible por ser dirigidos a un tipo muy especial de lector.

Por otra parte, también se comprende el anuncio:

necesito telefonistas femeninas¹

aunque el modo del que está formulado no tiene mucho que ver con las normas lingüísticas de la lengua española.

En este pequeño estudio nos interesará el problema de la recepción de los anuncios que, por diferentes motivos, carecen de este apoyo extralingüístico indispensable para ser comprendidos de modo adecuado.

En adelante presentaremos el análisis de la interpretación de un anuncio donde el uso inadecuado de los medios lingüísticos, más falta de contexto de actualización, han creado un ejemplo ilustrativo y un poco chocante. A saber, se trata de un anuncio polaco *skóry męskie* cuyo primer término significa en su uso primario *piel*, *cuero*, aquí en plural, y el segundo quiere decir *masculino*, y se ajusta en su forma al primero. Así conseguimos *pieles masculinas* o, mejor dicho: *cueros masculinos²* – una interpretación bastante horrorosa que, por supuesto, no puede aceptarse como anuncio en nuestra realidad estándar. Sin embargo al leer algo así no intentamos ubicar lo enunciado en una realidad „desviada” sino que, una vez pasado el choque, logramos comprenderlo de modo adecuado. La intención del creador de este monstruo lingüístico ha sido anunciar: *prendas de cuero para hombres*. El efecto indeseado producido por la construcción polaca citada se debe a una serie de factores. En primer lugar, la lengua polaca para expresar el concepto *prendas de cuero* debe (de igual modo que el español) utilizar una construcción *N+Prep.+N₂* o *N+Adj. denomin.*

La complejidad de la construcción ha ocasionado, en el uso cotidiano, popular, la reducción de la estructura a un solo componente, representado por el *N₂*. En consecuencia tal expresión es incompleta y sin contexto adecuado puede producir ambigüedades interpretativas.

Antes de adentrarnos en el análisis, sería necesario decir por fin que entendemos por contexto todo lo que completa de algún modo el significado del enunciado. Es, pues, evidente que el contexto de un enunciado incluye no sólo el co-texto

¹ Todos los ejemplos españoles citados: „Es País” de 14.01.1997 y de 19.01.1997.

² En español, tal traducción puede ocasionar una interpretación más, pero provocada por las mismas reglas semánticas.

circundante (si es que hay alguno) sino también los rasgos relevantes de la situación de enunciación más la información subconsciente del locutor y del receptor. Es posible que la definición adoptada sea un poco intuitiva, pero para nuestros objetivos parece ser suficiente.

Además hay que recordar el hecho de que de acuerdo con los principios de la gramática semántica de S. Karolak (1984) los predicados abren las posiciones de argumentos y constituyen de este modo las proposiciones abiertas. Tal proposición puede cerrarse por medio de la saturación de todas las posiciones implicadas por su predicado constituyente, hecho que ocasiona la completitud semántica de la proposición. Claro está que los elementos lingüísticos que forman tal proposición no siempre están todos presentados en su interior. Muy a menudo hay que buscarlos en el co-texto circundante y/o (si no hay ninguno) en el contexto extralingüístico.

M. Nowakowska (1993) analiza los grupos binominales con un nombre abstracto como núcleo del sintagma. Dado que el nombre abstracto es sincategoremático se puede suponer que el nombre determinante debe complementarlo, es decir el concepto representado por el N_2 debería saturar la posición de argumento abierta por el predicado constituyente reflejado por N_1 . Sin embargo, en los sintagmas analizados, en la posición de determinante puede aparecer también el adjetivo denominial (llamado aquí „de relación”).

La autora examina las razones que bloquean la alternancia de este tipo de adjetivos y el grupo *de+N* en la lengua francesa pero sus conclusiones nos pueden ser muy útiles porque la situación de los grupos binominales con un nombre abstracto como núcleo del sintagma y los que en esta posición tienen un nombre general es muy parecida.

Muy importante para nosotros es la conclusión de que existen dos usos del adjetivo denominial.

En el primer uso la naturaleza del adjetivo no permite completar la proposición sincategoremática, dado que el adjetivo refleja en este caso un predicado e incluye un concepto de relación implícito (que puede simbolizarse: *como*). Este uso es propio de la categoría de adjetivo.

En el segundo uso, destacado por la autora y llamado uso „secundario” o „contextual”, el adjetivo denominial por no llevar en su estructura profunda el concepto de relación implícito, sólo refleja un predicado. Precisamente por esta razón podría, pues, alternar con un nombre – exponente del mismo predicado y completar de este modo la proposición sincategoremática. Sin embargo, vista la falta de la aonomia semántico-sintáctica del adjetivo, tal situación es posible (según expone la autora) tan sólo bajo la condición de que la falta de autonomía esté completada por el contexto lingüístico o extralingüístico³.

³ M. Nowakowska (1993:66–78).

En nuestra opinión, es exactamente esta falta de precisión semántico-sintáctica del adjetivo denominativo uno de los factores responsables de la ambigüedad interpretativa de la construcción aquí examinada, tomada sin contexto.

El primer principio de transferir un mensaje de este tipo de modo adecuado es asegurar todas las informaciones necesarias para „concretizar” el contenido significativo del concepto básico. Y al revés: la recepción adecuada del mensaje depende del hecho de haber completado completar todas estas informaciones. Es, pues, lógico que en el caso de un sintagma nominal dado sin contexto adecuado alguno, el lector tienda, en primer lugar, a determinar la intensión del concepto básico y, como es que los nombres generales son por definición sincategoremáticos – a cerrar la proposición, saturar todas las posiciones implicadas por el concepto nuclear.

Tal y como se ha expuesto más arriba este resultado puede lograrse por diferentes medios, tanto lingüísticos como extralingüísticos. Además, el nombre general *cuero* representa por definición un concepto sincategoremático y debe ser complementado. Pero, ¿cómo es posible hacerlo en la situación examinada?

En primer lugar, hay que destacar el hecho de que la falta de una expresión deíctica alguna delante del sintagma nominal en cuestión en el idioma polaco (en el español dicho *SN* no llevaría artículo) indica que la proposición es asimétrica. Su tema puede ser una situación, eventualmente completada con un texto cualquiera de tipo:

(Aquí) se venden cueros de hombre

Tenemos (aquí) un gran surtido de cueros de hombre

o, a lo mejor:

Aquí se curten cueros de hombre.

Sin embargo, es bien visible que la presencia del texto no habría influido de modo fundamental sobre la interpretación de *SN* (a no ser que se hubiera presentado la última de nuestras propuestas el hecho que habría asegurado la congruencia semántica de la proposición).

Esta situación se debe al hecho de que los nombres generales no son, por definición, deícticos y por eso aún en las proposiciones identificativas donde se utilizan de acuerdo con la regla semántica primaria como atributos, los objetos sobre los cuales ellos predicar, están actualmente indicados por medio de un acto ostensible. Podemos, pues, perifrasear el nombre aquí analizado como:

algo que es cuero de algo.

Así, pues, desde el punto de vista del primer argumento, la información lingüística tendría que ser mucho más amplia y, en el caso contrario, la situación de enunciación es absolutamente necesaria.

Puesto que, la forma de la construcción dada sólo señala la necesidad de completar de cualquier modo esta posición, pero no es capaz de asegurarlo, sólo le queda al lector intentar (y esta acción es intuitiva) actualizar el concepto en cuestión de modo más evidente, es decir utilizando los medios que tiene en su disposición. Y el único medio que tiene es el adjetivo.

Dado el carácter del nombre *cuero* (nombre de un objeto inseparable), la actualización más evidente consiste en ajustar esta „parte” a su „totalidad”, es decir interpretar la única información que actualiza el nombre núcleo en la relación *parte: totalidad*. El adjetivo denominal precisamente por no ser autónomo sintáctica y semánticamente puede ajustarse a la situación del uso y en la situación presentada ha cumplido, por casualidad, la tarea de satisfacer una de las reglas semánticas primarias (intentar de asegurar la completitud semántica), pero a la vez ha ocasionado una ambigüedad interpretativa un poco chocante.

Como conclusión merece la pena subrayar que al transmitir una información masimalmente condensada de tipo presentado, hay que tomar en consideración el tipo de la reducción aplicada y las características del predicado-núcleo de la proposición que finalmente ha de vehicular nuestro mensaje.

También se puede añadir que la opción adoptada por la lengua española en cuanto al uso del adjetivo denominal parece evitar la posibilidad de la ambigüedad aquí presentada. A saber, con los predicados de relación el adjetivo denominal desempeña la misma función que la construcción *de + N*:

los líderes sindicales de Corea del sur pusieron ayer...

Eva se convierte en la primera dama argentina...

y no suele utilizarse en los casos donde su uso en la posición analizada podría provocar ambigüedades interpretativas:

el desarrollo de España/de los españoles = el desarrollo español

*el desarrollo como el desarrollo de España = el desarrollo **al estilo** español*

la decisión de los americanos = la decisión americana

*la decisión como la decisión de los americanos = la decisión **al estilo** americano*

Sin embargo, la situación al parecer tan clara y evidente tampoco puede evitar usos „desviados” como por ejemplo *telefonistas femeninas* arriba mencionadas. Pero esto ya es una historia diferente...

Bibliografía

- Alarcos E., 1972: Grupos nominales con (de) en español. En: *Studia Hispanica in Honorem R. Lapesa*. Madrid, Gredos, pp. 85–91.
- Brucart H., 1986: *La elisión semántica en español*. UA de Barcelona.
- Contreras H., 1981: The Case for Base-Generated Attributive Adjectives in Spanish. In: C r e s e y y Napoli, eds, pp. 147–163.
- D e m o n t e V., 1982: El falso problema de la posición del adjetivo: dos análisis semánticos. *Boletín de la RAE*, LXII, pp. 453–485.
- G a w e ł k o M., *Analiza typologiczna i kontrastywna romańskich przymiotników odrzeczownikowych (przedstawionych w zestawieniu z przymiotnikami angielskimi, niemieckimi i polskimi)*. Kraków.
- Gutiérrez Ordóñez S., 1997: *Comentario pragmático de textos publicitarios*. Madrid, Arco/Libros S.L.

- Jędrzejko E., Teoretyczne problemy nominalizacji. Przegląd ujęć i propozycji metodologicznych. *Język a kultura* 8, pp. 209–221.
- Karolak S., 1984: Składnia wyrażen predykatywnych. W: *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia*. Red. Z. Topolińska. Warszawa, PAN.
- Karolak S., 1987: Uwagi o słowiańskiej grupie imiennej (wokół książki: Z. Topolińska, Remarks on the Slavic Noun Phrase). W: *Studia Linguistica Polono-Jugoslavica*. T. 5. Skopje.
- Karolak S., 1990: *Kwantyfikacja a determinacja w językach naturalnych*. Warszawa, PWN.
- Lewicki A.M., 1986: Wskaźniki utrwalenia jednostki słownikowej. W: *Słownictwo w opisie języka*. Katowice, pp. 42–56.
- Lujan M., 1980: *Sintaxis y semántica del adjetivo*. Madrid, Cátedra.
- Martínez A.F., 1995: *El lenguaje de la publicidad*. Madrid, Arco/Libros S.L.
- Matte Bon F., 1992: *Gramática comunicativa del español*. Madrid, Difusión.
- Nagórko A., 1987: O podstawach semantycznego podziału przymiotników. *Studia Semiotyczne* 13, pp. 143–150.
- Nowakowska M., 1993: Le double emploi de l'adjectif de relation. In: *Neophilologica*. T. 9. Red. W. Banýś. Katowice, Uniwersytet Śląski.
- Nowakowska M., 1993: Impossibilité d'alternance entre l'adjectif de relation et le groupe „de+nom” en français et en italien. In: *Neophilologica*. T. 10. Red. W. Banýś. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Otero C.P., 1972: Acceptable Ungrammatical Sentences in Spanish. *Linguistic Inquiry* 3, pp. 233–242.
- Tricas Preckler M., 1982: Texto y contexto en el proceso de traducción. *Cuadernos de Traducción e Interpretación* 1, pp. 39–45.
- Wilk-Racięska J., 1995: *El artículo y la genericidad a la española*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Wilk-Racięska J., 1996: El número plural y la generalización. En: *Actas del Simposio Internacional de Hispanistas. Cracovia, 1995*. Kraków, Abrys, pp. 239–245.
- Wilk-Racięska J., (en prensa): *La metáfora entre dos mundos: la estilística y la lingüística*.
- Wendler Z., 1968: *Adjectives and Nominalizations*. La Haya, Moutons.

Joanna Wilk-Racięska

PODWÓJNE ŻYCIE PRZYMOTNIKA (SPOSTRZEŻENIA NA TEMAT NADUŻYCIA PRZYMOTNIKA RELACYJNEGO)

Streszczenie

Autorka analizuje przyczyny niezamierzonych możliwości interpretacyjnych spowodowanych przez niewłaściwe wykorzystanie środków językowych w ulicznych ogłoszeniach typu *skóry męskie*.

Przytoczone konstrukcje rozpatrywane są bez koniecznego kontekstu sytuacyjnego. Podstawowym czynnikiem powodującym dwuznaczność interpretacji jest oczywiście niewłaściwe wykorzystanie popularnych w takiej sytuacji redukcji metonimicznych (*odzież skórzana* ⇒ *skóra*).

Drugim istotnym czynnikiem w analizowanej sytuacji (do analizy wykorzystano wnioski M. Nowakowskiej (1993), dotyczące podwójnego użycia przymiotnika relacyjnego) jest wykorzystanie przymiotnika odrzeczownikowego w pozycji określnika nazw ogólnych, będących wynikiem redukcji szerszych konstrukcji. Przymiotnik ten, ze względu na jego brak autonomii semantyczno-syntaktycznej, w sytuacjach bezkontekstowych i przymusowych automatycznie wchodzi w rolę wykładnika pojęcia

w pozycji argumentu otwartej przez predykat jądrowy. Tak więc brak koniecznego kontekstu uwidacznia działanie reguły semantycznej, zakładającej dążenie do uzyskania propozycji kompletnej semantycznie.

Joanna Wilk-Racięska

THE DOUBLE LIFE OF THE ADJECTIVE
(REMARQUES ON THE WRONG USAGE OF RELATIONAL ADJECTIVE)

S u m m a r y

The article analyzes the reasons for unintended interpretation possibilities, which are due to wrong usage of linguistic means in street advertisements of the type *skóry męskie* (lit. *male leather*). This example is analyzed purposely without the necessary situational context. The basic factor contributing to the ambiguity is the wrong use of the popular metonymic reduction: *leather clothes* → *leather*.

Another important factor is the use of denominal adjective as a determiner of generic nouns resulting from the reduction of wider constructions – here the author refers to Nowakowska's (1993) discussion of the double use of relational adjective. Due to its lack of semanto-syntactic autonomy, this kind of the adjective in contextless situations, as above, automatically becomes an exponent of the notion which is in the position of the argument opened by the kernel predicate. Thus, the missing obligatory context reveals the semantic rule whose assumption is to achieve a semantically complete proposition.

BUŚ

nr inw.: BGN - 2192



BG N 286/1724

ISSN 0208-6336
ISSN 0208-5550